LE
DÉCLIN ET LA CHUTE
DE
NAPOLÉON



LE DÉCLIN ET LA CHUTE

DE

NAPOLÉON

PAR

LE MARÉCHAL VICOMTE WOLSELEY

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 BIS, RUE DE RICHELIEU, 28 BIS

1894

Il a été tiré à part dix exemplaires sur papier du Japon,
numérotés à la Presse (1 à 10),
et dix exemplaires sur papier de Hollande, numérotés à
la Presse (11 à 20).

TABLE

AVANT-PROPOS

Voici un livre qui nous a paru curieux à publier, car il nous fait connaître ce qu'un illustre homme de guerre, des plus savants de ce temps, réfléchi, observateur, éclairé, pense de l'Empereur Napoléon, des institutions Impériales, des guerres de l'Empire, et de cette immortelle période de l'histoire de la France.

C'est avant tout un livre de bonne foi, mais c'est aussi un livre de préjugés.

Sur beaucoup de points, sur trop de points même pour que nous les puissions tous indiquer

ici, l'Empereur et la France, qui n'ont jamais fait qu'un, quoi qu'en pense le Maréchal Wolseley, sont méconnus ou insuffisamment compris.

Sur d'autres, ils sont appréciés avec pénétration, équité, et sympathie.

Ces diversités et ces erreurs de jugement ne tiennent pas à la volonté de l'auteur, mais à sa nationalité, au point de vue auquel il s'est placé, au milieu où il vit, aux idées dont il est préoccupé et imbu.

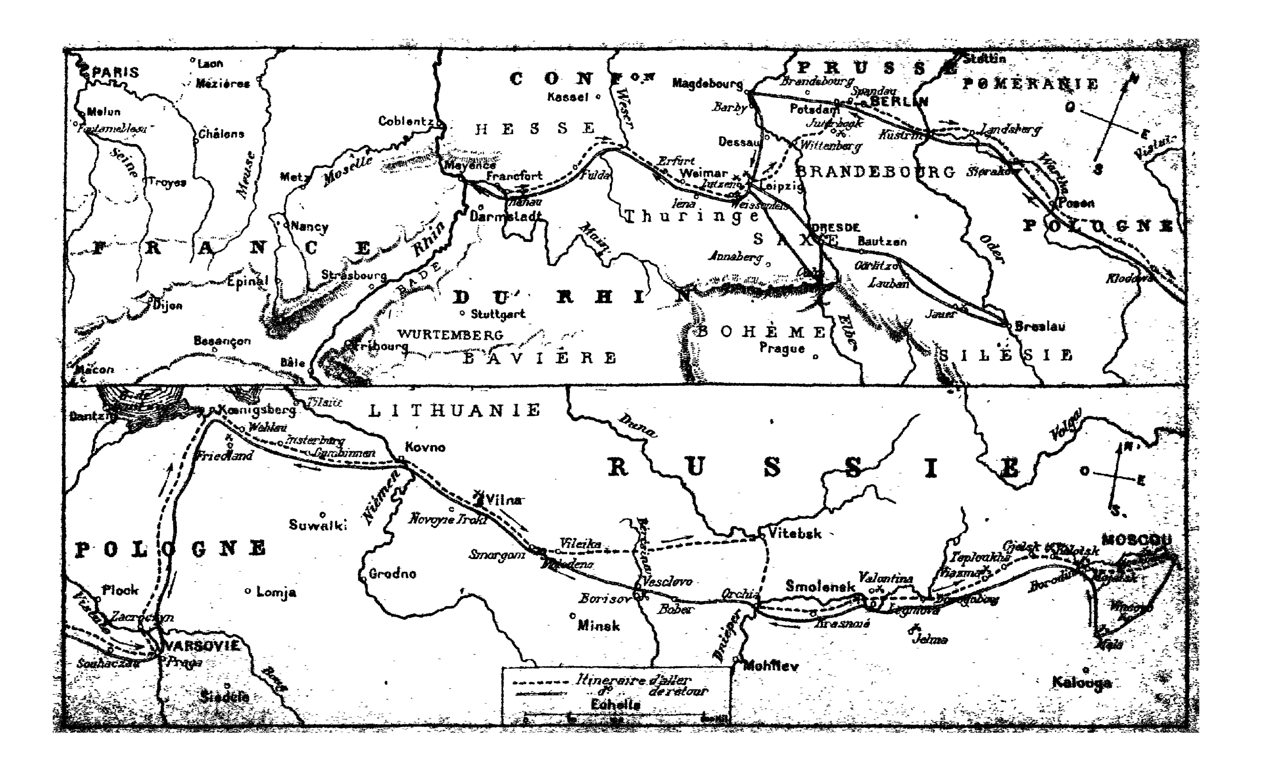
Disons que les critiques sont souvent injustes et violentes, parfois même surprenantes, et que quelques-unes resteront absolument inexplicables pour le lecteur Français.

Les éloges, en revanche, sont motivés, sentis, exprimés avec force et avec la grande autorité qui appartient à l'auteur.

Nous avons tout traduit, sincèrement et littéralement traduit, les critiques aussi bien

que les éloges, sans prendre sur nous de rien modifier, ni de rien adoucir, mais nous faisons toutes nos réserves sur le fond et sur la forme, au point de vue des sentiments Français.

15 Août 1894.



PARIS
Melun
Fontainebleau
Seine
Troyes
Laon
Mézières
Châlons
Meuse
Dijon
Besançon
Macon
F R A N C E
Metz
Nancy
Moselle
Epinal
Strasbourg
Bâle
Coblentz
Mayence
Francfort
Hanau
Darmstadt
Rhin
BADE
Fribourg
Stuttgart
WURTEMBERG
BAVIÈRE
D U R H I N
C O N
Kassel
H E S S E
Weser
Fulda
Main
Erfurt
Weimar
Iena
Lutzen
Leipzig
Weissenfels
Thuringe
Magdebourg
Barby
Dessau
Wittenberg
Juterbogk
Potsdam
Brandebourg
Spandau
BERLIN
P R U S S E
Stettin
POMÉRANIE
Kustrin
Landsberg
BRANDEBOURG
Sterako
Wartha
Posen
POLOGNE
Oder
Klodawa
Vistule
DRESDE
S A X E
Bautzen
Annaberg
Culm
Görlitz
Lauban
Jauer
Breslau
SILÉSIE
Elbe
BOHÊME
Prague
Dantzig
Kœnigsberg
Tilsit
Wahlau
Insterburg
Gumbinnen
Friedland
LITHUANIE
Kovno
Niémen
Suwalki
Vilna
Novoyne Troki
Smorgoni
Vileika
Molodeina
Grodno
POLOGNE
Plock
Lomja
Vistule
Zacroczym
VARSOVIE
Sochaczew
Praga
Siedelce
Boug
R U S S I E
Duna
Bérézina
Vesclovo
Borisov
Bober
Minsk
Vitebsk
Orchia
Dnieper
Mohilev
Smolensk
Valoutina
Krasnoé
Dorogobouj
Jelma
Viazma
Teploukha
Gjatsk
Kolotsk
Borodino
Mojaïsk
Volga
MOSCOU
Mala
Kalouga
Itinéraire d'aller
d° de retour
Echelle



LA CAMPAGNE DE 1812

I

LA CAMPAGNE DE 1812

Le titre seul de cette étude semble admettre un abaissement incontesté des facultés cérébrales, de l'énergie intellectuelle, et de la vigueur physique de Napoléon, dans les dernières années de sa merveilleuse carrière. Nous avons, en effet, de diverses sources, des preuves évidentes que, durant ces années, il fut à plusieurs reprises sujet à des accès périodiques d'une maladie mystérieuse, dont on a diversement décrit la nature. Mais il y avait un tel intérêt pour lui et son entourage à cacher la vérité et à dissimuler les symptômes de cette maladie que l'on ignore encore ce qu'elle était. Dans trois occasions critiques, au moins, il en fut atteint pendant les quatre années de sa vie dont je veux m'occuper. La meilleure définition qu'on puisse peut-être donner de ce mal qui, ordinairement, suivait les périodes de grands efforts phy-

siques et intellectuels et se manifestait généralement pendant de grands dangers, est de le comparer à une crise subite de léthargie ou de prostration physique et morale, parfois accompagnée d'une douleur aiguë. Ses effets, tels qu'ont pu le constater les témoins, étaient qu'à certain moment critique d'une bataille, sa merveilleuse faculté de claire et prompte décision semblait lui faire défaut, à un point tel qu'il abandonnait momentanément presque tout au hasard.

Pendant toute sa vie il travailla toujours avec une très grande ardeur — si grande même que le mécanisme de son esprit et de son corps trop surmené se détériora plus rapidement que d'ordinaire. La lame et le fourreau trahirent des signes incontestables d'usure après avoir servi seulement pendant une douzaine d'années, et le vif et puissant contraste qui existe entre la façon dont il exécuta ses plans gigantesques dans ses premières et ses dernières campagnes est très remarquable.

Le plus sobre des jeunes officiers était arrivé en 1812 à être le maître blasé d'une cour dont le luxe égalait celui des cours d'Orient, et à l'âge de quarante-quatre ans, par un trop grand abandon à ses plaisirs, il avait déjà altéré l'ensemble de sa constitution. Ceux-là même qui exècrent sa mémoire sont bien forcés de reconnaître que son cerveau dépassait par ses conceptions celui de l'humanité en général. Selon toute

vraisemblance, nul autre homme au monde n'a jamais traité aussi énergiquement, pendant un même nombre d'années et avec une responsabilité aussi directe, une telle diversité de questions publiques ardues, compliquées, ayant toutes une importance capitale. Mais, pendant tout ce temps, son cerveau lucide et vif avait souffert d'inquiétudes épuisantes et du travail incessant qu'elles lui imposaient.

Il est hors de doute que le général républicain Bonaparte qui, « fondant des Apennins avec la rapidité d'un torrent, » envahit le Piémont et la Lombardie en 1796, était à la fois intellectuellement et physiquement, au plus haut point, un homme différent de l'Empereur Napoléon qui fut vaincu à Waterloo. Beaucoup de ceux qui ont attentivement étudié ce Colosse parmi les hommes ont été forcés — malgré eux, peut-être — de convenir que, si le général Corse qui combattit à Rivoli avait commandé l'armée Française quand elle franchit la Sambre en 1815, le Duc de Wellington n'eût pas ajouté Waterloo à la liste de ses glorieux exploits. Bien plus : si c'eut été l'Empereur des Cent-Jours qui eût pris le commandement de l'armée d'Italie en 1796 et non le jeune citoyen Bonaparte, on sent instinctivement que toutes les brillantes opérations de cette année-là dans les vallées du Pô, du Mincio, et de l'Adige n'eussent pas été ce qu'elles furent. Les compatriotes de Beaulieu et de Wurmser pourraient encore se sou-

venir de ces deux hommes avec reconnaissance, et quelle qu'eût été la paix acquise, les conditions n'eussent pas été aussi favorables à la France que celles contenues dans le traité de Campo-Formio. A mesure que le temps s'avance, avec une apparente augmentation de rapidité, les paroles, les actions, les aspirations, même les actes coupables de ce grand faiseur d'histoire, sont plus attentivement étudiés. Rarement une année se passe sans la publication de quelque nouvel ouvrage, dans lequel sa personne, son génie, ses actions sont examinés à tous les points de vue par tous les genres de penseurs et d'écrivains; et plus nous découvrons de choses sur lui, plus nous nous efforçons de mesurer sa grandeur, et plus cette grandeur nous semble infiniment immense. Cet homme malfaisant au suprême degré, déloyal, perfide, dont la carrière renferme de sérieuses erreurs dans la politique nationale, dont une défaite désastreuse a terminé la vie publique, qui est mort captif, est pourtant un si grand homme que son nom remplit encore plus de pages dans l'histoire du monde que celui de tout autre mortel.

Tout ce qui se rapporte à lui est profondément intéressant, non seulement pour le militaire avide de s'instruire, mais encore pour le philosophe et l'homme d'Etat. Nul mortel n'a jamais été loué et blamé, déifié par les uns, injurié par les autres, comme il l'a été.

Pour les hommes d'action, disposés à l'adoration des grands faiseurs de l'histoire du monde, il est l'être humain le plus extraordinaire, le plus grand qui ait jamais parcouru cette terre; mais, en même temps, pour nombre de penseurs et de philosophes, sa grandeur n'est que celle de Belial, toute « fausse et creuse. » Façonné dès le berceau à conduire les hommes et à diriger les événements, pendant nombre d'années le monde civilisé retentit de son nom; et, même alors qu'il était emprisonné, les nations tremblaient encore de crainte en envisageant la possibilité de son évasion du rocher sur lequel elles l'avaient enchaîné. Il est l'une des rares grandes figures de l'histoire dont la perspective du temps ne diminue ni la dimension ni l'importance.

Jusqu'à l'année 1812, il n'avait fait sous sa direction personnelle aucune guerre en Europe qui n'eût été, à la fin, brillamment heureuse. A partir de cette année, il n'en entreprit aucune qui ne se terminât d'une façon désastreuse. Par son invasion de la Russie, en 1812, il perdit, presque entièrement, la plus magnifique armée qu'il eut jamais rassemblée sous ses drapeaux et revint en toute hâte à Paris comme un fugitif. Le résultat de sa campagne de 1813, l'obligea de ramener le reste d'une armée battue derrière les forteresses de ses propres frontières. Ses brillantes opérations de 1814 entre cette frontière et Paris se terminèrent par son

abdication forcée et son acceptation de la petite île d'Elbe comme unique Etat; et, après être rentré en France, en 1815, vaincu sans retour à Waterloo, il fut envoyé pour le reste de ses jours à Sainte-Hélène.

A quoi devons-nous attribuer ce changement dans la fortune de celui qui si longtemps avait été « l'enfant gâté de la Victoire? » Ses plans étaient-ils défectueux ou échoua-t-il dans leur exécution? L'invasion de la Russie était-elle moins habilement combinée et les besoins de sa puissante armée moins soigneusement assurés que dans son invasion de l'Autriche par cette merveilleuse marche de Boulogne à Vienne qui se termina à Austerlitz? Assurément non; car plus nous étudions sa volumineuse correspondance de 1811-1812, plus nous sommes frappés, non seulement de la tâche prodigieuse qu'il entreprit en franchissant le Niémen, mais encore des précautions minutieuses prises par lui pour surmonter les difficultés dont était hérissée cette gigantesque opération. Le plan général était élaboré avec une grandeur de conception et une connaissance approfondie des détails qui, je crois, sont sans rivales dans l'histoire du monde. Et cependant, la campagne de 1812 fut un épouvantable échec. Néanmoins, il est impossible, pour quiconque étudie avec attention ses dernières campagnes, de nier que, bien des fois pendant cette période, il déploya souvent d'une manière remarquable son ancien génie dans les combinaisons

stratégiques et tactiques et son ancienne suprématie sur les événements.

L'invasion de la Russie, en 1812, fut peut-être l'entreprise la plus étonnante dans laquelle aucun homme se soit jamais aventuré. Mais bien des gens sont disposés à envisager cette entreprise comme si ses seules difficultés sérieuses consistaient dans la nature du pays à envahir, ses rigoureux hivers, et son grand éloignement de la frontière Française. Ces difficultés, il est vrai, ont été généralement reconnues comme les causes directes qui amenèrent l'échec de Napoléon ; et la chose est si bien établie que la Russie semble avoir joui d'une longue immunité d'invasion, parce que ce fut au sein de ce pays qu'eut lieu le premier échec de Napoléon. Mais d'autres causes que les difficultés inhérentes aux opérations militaires en Russie rendaient presque impossible la tâche qu'il s'était imposée.

Il ne désirait réellement pas une guerre avec son ancien allié et ami personnel, le Czar Alexandre. La guerre lui fut imposée comme une nécessité du Système Continental qu'il avait organisé dans le dessein de détruire la prospérité commerciale de l'Angleterre. Ce ne fut, en somme, qu'un très important épisode dans sa lutte à mort avec l'Angleterre. La destruction de la supériorité maritime de celle-ci — sa tyrannie maritime, comme il l'appelait — était indispensable avant

de pouvoir espérer la réalisation de l'empire universel auquel il aspirait[1]. Depuis la bataille de Trafalgar, et surtout après la guerre avec l'Autriche, en 1809, jusqu'à l'invasion de la Russie, toutes ses forces furent employées pour arriver à exclure complètement les marchandises Anglaises de tous les ports de l'Europe. L'Angleterre était évidemment le seul obstacle sérieux à son ambition; et, comme ses combinaisons contre sa flotte avaient complètement échoué, il cherchait alors à la ruiner par la destruction de son commerce.

Mais ses marchandises se répandant toujours dans l'Europe centrale par les ports de la Russie, la question était donc de savoir s'il déclarerait la guerre au Czar, ou s'il renoncerait à son Système Continental comme à une erreur. Mais son orgueil était compromis dans la dernière alternative; et, malgré sa répugnance à l'idée d'une rupture de l'alliance conclue à Tilsitt, il choisit la guerre. On l'a dit avec raison, il fit « d'une dispute à propos de tarifs la base de la plus grande expédition militaire connue. » L'alternative qu'il choisit se termina par sa ruine, et non par celle de l'Angleterre.

La guerre avec la Russie, pour un homme dans la

1 La Russie était la dernière ressource de l'Angleterre : il s'agissait de ramener Alexandre au Système Continental: la cause était Européenne, et toute l'Europe marchait devant moi. — *Napoléon à Sainte-Hélène.*

position de Napoléon, signifiait l'invasion de ce vaste empire, et pour cette invasion il fallait des armées bien supérieures à celles que la France pouvait tirer de sa propre population. Il fut donc obligé de compter sur les forces militaires de l'Autriche, de la Prusse, et d'autres alliés douteux, et forcé de les conduire à travers des États ayant une vieille réputation militaire, et dont les habitants, humiliés au suprême degré par ses guerres précédentes, étaient devenus cruellement hostiles aux Français qui les avaient si rigoureusement traités. En effet, ses campagnes avaient fini par convaincre chaque pays de l'Europe centrale que, quelque terrible que pût être une guerre contre la France, il était nécessaire de la faire ou de succomber de misère et de faim.

Dans sa guerre contre le commerce Anglais, il avait tellement malmené et irrité les nations Européennes, grandes et petites, que non seulement tous les gouvernements, mais presque toutes les familles, aspiraient à sa chute, et étaient prêtes à tous les sacrifices pour y arriver. En France même, où la misère de la population avait atteint son comble, cette idée était éveillée et commençait à se faire jour. Et pourtant, pendant cette guerre contre Napoléon, l'Angleterre ajoutait trois cents millions de livres sterling, plus de sept milliards et demi, à sa dette nationale déjà considérable, et la France sous son règne n'em-

prunta pas un centime. Mais la conscription, appliquée dans toute sa rigueur, épuisait le meilleur de son sang, et, en 1812, des conscrits destinés à la Grande-Armée, 50,000 hommes, environ, s'étaient montrés si réfractaires, qu'il fut nécessaire de les interner dans des îles d'où ils ne pouvaient s'échapper, jusqu'à ce que, après avoir été transformés en soldats, on les dirigeât sous escorte dans des parties éloignées de l'Empire.

Les Maréchaux, que Napoléon avait créés et comblés d'honneurs et de richesses, étaient las de la guerre et désiraient jouir du résultat de leurs travaux. Ils redoutaient déjà ses projets pour cette campagne si lointaine. Quoique des garnisons Françaises occupassent toutes les plus importantes forteresses le long des lignes de communication, entre le Rhin et la Vistule, les difficultés de maintenir et de protéger ces communications étaient bien connues d'hommes tels que Grouchy, Gouvion Saint-Cyr, Vandamme, Ney, Davoust, Augereau, Murat, et les autres auxquels il avait donné des commandements dans cette gigantesque entreprise. Ils n'ignoraient pas que, malgré sa fertilité, le nouveau théâtre de la guerre était pratiquement sans routes et dépourvu de ces villes et villages, centres ordinaires de population, qui permettent aux armées en marche de se procurer quotidiennement les vivres et les moyens de transport qu'elles réclament.

On peut établir un saisissant contraste entre la pauvreté du jeune et sombre sous-lieutenant Corse, luttant pour trouver, sur sa maigre solde, sa subsistance et celle de son frère, et le luxe et le faste de l'Empereur des Français, ayant Marie-Louise à ses côtés, distribuant de grandes fortunes à ses parents et à ses pairs de nouvelle création. Mais à de semblables tableaux manquent les incidents dramatiques et les décors de théâtre qui s'attachent au Napoléon, personnage principal au pompeux apparat de Dresde, en Mai 1812, et à celui qui, sept mois plus tard, échappant aux horreurs de sa lugubre retraite, arrivait de nuit aux grilles des Tuileries dans une voiture de louage. Les étonnantes vicissitudes de sa carrière sont presque aussi remarquables que son génie. Avant la bataille d'Actium, dit-on, quatorze rois se trouvèrent un soir réunis dans la salle de réception d'Antoine. Mais à Dresde, dans la circonstance à laquelle je fais allusion, Napoléon reçut les hommages de presque tous les souverains et princes d'entre les Pyrénées et les Carpathes. L'Empereur d'Autriche, les Rois de Prusse et de Saxe, le Vice-Roi d'Italie, nombre de Ducs et de Margraves régnants, de ministres renommés en Europe étaient là pour lui faire honneur et arrêter avec lui la force des divers contingents à envoyer sous ses drapeaux, pour l'invasion de la Russie.

La publication de sa correspondance nous apprend comment il surmonta les difficultés diplomatiques qu'il

éprouva dans le principe et nous est une preuve de l'habileté avec laquelle il accomplit la tâche compliquée d'utiliser les ressources d'États dont les gouvernements et les peuples, il ne l'ignorait pas, aspiraient à son renversement. Les dispositions qu'il prit pour réprimer, avec des forces suffisantes et sûres, toute possibilité de défection sur ses derrières, quand il entra en Russie, sont sous nos yeux, et ceux qui étudient ses lettres ne peuvent qu'être frappés du soin et de la prévoyance qu'il déployait pour les grandes et désastreuses entreprises, dans lesquelles l'entraînaient son orgueil et une présomptueuse confiance dans son étoile.

La Grande-Armée, qu'il rassembla sur le Niémen pour l'invasion de la Russie, comptait plus d'un demi-million d'hommes et se composait de onze corps d'armée, sans compter la Vieille et la Jeune Garde, quatre superbes corps de cavalerie, et le contingent Autrichien de 32,000 hommes : en totalité, elle était forte d'environ 600,000 hommes, dont pas plus d'un tiers n'était Français. Il emmenait avec lui plus de 1,200 canons pour la campagne.

Pour faire face à cette imposante troupe d'envahisseurs, le Czar avait rassemblé trois armées d'une force totale de 215,000 hommes environ. Il y avait encore également en campagne, une quatrième armée Russe de 40,000 hommes en plus ; mais elle était engagée dans des opérations sur la frontière Moldave de la

Turquie, où Napoléon espérait qu'elle trouverait une occupation suffisante pour l'empêcher de peser d'une manière quelconque sur ses opérations. C'étaient de faibles forces pour défendre la Sainte Russie contre les armées alors déployées contre elle, sous le plus grand capitaine de tous les siècles ; mais elles étaient exclusivement composées de Russes, enflammés du plus profond enthousiasme, à la fois religieux et patriotique, et prêts à combattre sur leur propre sol pour la défense de tout ce que l'homme a de plus cher.

Les armées Françaises étaient toutes commandées par des généraux célèbres et d'une habileté prouvée sur les champs de bataille, tandis que le Czar n'était pas grand stratégiste lui-même, et ceux qui avaient le commandement de ses armées, inconnus comme généraux, ne possédaient pas d'habileté particulière pour la guerre, ni d'aptitude pour la manœuvre des troupes. Dès le début même ils avaient été amenés à prendre des dispositions fâcheuses, par suite de faux bruits répandus par Napoléon, qui indiquaient qu'il se proposait d'occuper la Volhynie. Ils avaient alors éparpillé leurs troupes sur un front si étendu qu'il eût été impossible de les concentrer à temps pour parer à toute attaque soudaine de Napoléon. La division des avis, les jalousies mutuelles des généraux, et des plans vagues et mal combinés, tendaient encore à troubler

et à affaiblir la nature de la résistance qu'ils pouvaient offrir.

Napoléon atteignit le Niémen à Kovno et le traversa le 24 Juin. Il avait hésité longtemps et eut volontiers fait la paix à des conditions peu dures, si Alexandre avait seulement fermé ses ports aux marchandises Anglaises. Mais, finalement, il se décida à envahir la Russie. La distribution défectueuse des forces de l'ennemi se prêtait à une attaque sur leur centre. Son plan était de se frayer passage à travers l'armée Russe, jusqu'à Smolensk — alors encore généralement considéré comme le boulevard de l'Empire — en opérant dans la province Polonaise de Lithuanie, où il était certain de trouver de nombreuses sympathies.

Le passage du Niémen s'opéra sans aucune résistance et les Russes reculèrent sur Smolensk, devant les troupes qui s'avançaient. Cette tactique de retraite n'était pas, comme beaucoup l'ont affirmé, l'exécution d'un plan soigneusement arrêté pour attirer les Français à leur perte, dans les déserts sans routes de la Russie. Mais le général en chef Russe ne pouvait, par le fait, rien faire d'autre ; car, par d'habiles mouvements, Napoléon, avec son centre, avait séparé les armées Russes comme un coin bien enfoncé et était trop fort sur tous les points, quelles que soient les forces que les Russes pourraient alors amener contre lui. En reculant ainsi, les généraux d'Alexandre

espéraient se concentrer à Smolensk et y prendre position. L'opinion publique, si l'on peut dire qu'elle existât alors en Russie, réclamait une bataille à grands cris et injuriait ouvertement Barclay de Tolly pour sa politique de prudente retraite à la Wellington.

Napoléon entra à Wilna le 28 Juin et y demeura jusqu'au 16 Juillet : perte de temps impossible à expliquer, quand on songe que déjà l'année était avancée quand il ouvrit la campagne. On a donné de nombreuses excuses spécieuses de ce retard ; mais ce fut une fatale erreur, s'il avait tracé en imagination, ce qui est certain, le cours probable que suivrait la guerre. Cette erreur devenait plus grave encore s'il avait l'intention d'avancer au-delà du Dniéper, au cas où ses conditions seraient repoussées après la victoire qu'il comptait remporter, entre le cours supérieur de cette rivière et la Dwina, quelque part sur la ligne Witepsk-Orscha.

Pendant son séjour à Wilna, il manifesta un désir incontestable de la paix et semble s'être rendu compte du danger, sinon de la déraison, de pousser Alexandre dans les rangs de ses ennemis actifs et déclarés. Une absence de volonté nécessaire pour décider d'aussi grandes questions que la paix ou la guerre commençait déjà à se faire sentir en lui, et dans la politique qu'il suivait même alors, il y avait une hésitation indiscutable.

La question Polonaise se dressait alors devant lui d'une façon très embarrassante. Au commencement de sa vie toutes ses sympathies — et elles étaient vives alors — allaient aux Polonais et il envisageait le partage de leur pays comme un crime, exigeant une expiation de tous ceux qui y avaient pris part ou qui s'étaient partagé le butin. Il savait que le coup le plus sérieux qu'il pouvait porter au Czar serait le rétablissement de la Pologne, et qu'il lui serait facile d'obtenir le consentement de l'Autriche et de la Prusse à cette mesure, en leur donnant des équivalents ailleurs, en échange de leurs provinces Polonaises. Tout jeune homme, la liberté était son unique religion ; mais depuis il avait appris à haïr et à redouter ce mot. Le pauvre officier Corse sans amis pouvait se laisser aller à nourrir des idées élevées de liberté ; mais le riche et puissant Empereur des Français, investi d'une autorité absolue, avait oublié les aspirations de sa jeunesse en poursuivant son ambition personnelle. Il n'avait aucune envie, selon son expression, d'être le Don Quichotte de la Pologne en la reconstituant, en royaume, sur des principes républicains, qui seuls eussent été acceptables pour les nationaux Polonais de cette époque.

Récemment admis dans l'une des plus grandes maisons régnantes d'Europe, il semble avoir acquis, avec sa jeune épouse, tous les préjugés royaux de sa

race, surtout la haine du républicanisme sous toutes ses formes, haine partagée par les rois et les princes avec lesquels il frayait alors, sur un pied d'égalité. Dans leur société, il oubliait qu'il était sorti du peuple et agissait comme s'il était né dans la pourpre. Il ne fallait donc pas songer à combattre la Russie par le rétablissement de l'indépendance de la Pologne.

Bien qu'il eût hésité à lancer ses armées au cœur de la Russie, la grandeur même du plan qu'il avait conçu pour la prise de Moscou semble l'avoir fasciné. Sans nul doute, il était sous l'influence des grands succès remportés dans les années précédentes. Ses splendides victoires et la flatterie qu'elles avaient amenée à leur suite, lui faisaient croire à son invincibilité. Il se souvenait que ces victoires lui avaient, en toute occasion, rapidement assuré la paix aux conditions qu'il imposait, et il ne pouvait voir aucune bonne raison pour qu'une grande victoire, près de Smolensk, ne forçât pas Alexandre à demander aussi la paix.

Napoléon quitta Wilna dans la nuit du 16 au 17 Juillet par la route de Saint-Pétersbourg, comme s'il avait l'intention de marcher sur cette ville ; mais ce n'était qu'une feinte, son but réel étant de gagner Witepsk, dans l'espoir d'y surprendre Barclay. S'étant donc avancé d'environ cent kilomètres du côté du camp de Drissa, il tourna subitement à droite, dans la soirée

du 17, et atteignit Globokoë le lendemain matin. Après s'y être arrêté pendant quatre jours sans grande raison, il arriva à Vitepsk le 28 Juillet, après quelques combats sans importance, Barclay de Tolly reculant habilement devant lui tous les jours.

Jusque-là, les opérations de Napoléon avaient été extrêmement heureuses, mais cependant les choses n'allaient pas aussi facilement qu'il l'avait espéré. Des pluies torrentielles avaient pendant quelque temps accablé ses colonnes et rendu leur marche extraordinairement lente. Encombré d'énormes convois, ses tentatives de marches forcées, ou même ces mouvements très rapides, sur lesquels sa stratégie se basait ordinairement en grande partie, n'avaient réussi qu'à envoyer par milliers ses soldats dans les hôpitaux ou à les laisser par dizaines de mille en traînards, mourant de faim, pour indiquer la route qu'il avait suivie. Les approvisionnements du pays étaient épuisés par les Russes battant en retraite et il devenait de jour en jour plus difficile de nourrir hommes et chevaux. La Prusse et toutes les provinces que ses armées avaient traversées, avant de franchir le Niémen, avaient été dépeuplées de chevaux. Mais la boue profonde des ornières, qui servaient de routes en Russie, commençait déjà à les détruire avec une rapidité alarmante. Les conducteurs, pleins de mauvais vouloir, désertaient à toutes les occasions possibles. Avant même d'arriver à Wilna,

le manque de chevaux avait obligé l'Empereur à laisser en arrière cent canons et cinq cents fourgons.

Sa marche au centre de la zone des opérations des Russes avait séparé leurs armées, ce qui, avec leurs mouvements défectueux, les exposait sérieusement à être attaquées et détruites en détail. Mais les généraux de Napoléon avaient déjà commencé à se quereller entre eux ; ils n'opéraient pas conjointement et échouaient dans l'exécution de ses plans les mieux combinés et de ses dispositions les plus habiles pour arriver à l'anéantissement complet des colonnes ennemies. La première partie de la campagne avait été très habilement mûrie et préparée par l'esprit magistral qui la dirigeait; mais pourtant le résultat fut un échec ; car, après quelques insignifiants combats d'arrière-garde, les armées de Bagration et de Barclay réussirent, le 3 Août, à effectuer leur jonction à Smolensk.

Ce fut pendant sa longue halte de seize jours à Witepsk que Napoléon apprit le succès remporté par l'Angleterre dans ses négociations d'une paix dans le nord entre la Russie et la Suède, et dans le sud entre la Russie et la Turquie. Deux corps considérables de troupes Russes devenaient ainsi libres de renforcer les armées opérant alors sur la droite et sur la gauche de la colonne de marche des Français. Cependant, ces deux corps avaient d'immenses distances à parcourir

pour arriver dans la zone des opérations de Napoléon, et il espérait terminer la guerre avant qu'ils ne fussent à même de venir gêner ses mouvements. Il sentait également que, dans un temps facile à calculer, ces troupes Russes se feraient sentir sur sa longue ligne de communications, ce qui aurait dû être pour lui un nouvel avertissement de ne pas se porter cette année-là au delà du Dniéper. Jusque-là, ses opérations avaient eu lieu dans une région où les habitants, en grande partie d'origine Polonaise, n'étaient en aucune façon d'enthousiastes partisans de la Maison de Romanoff. Mais s'il s'aventurait au delà de Smolensk, il se trouverait au milieu d'une population purement Russe, profondément imbue de très vifs sentiments religieux et nationaux, et très surexcitée par les appels adressés à son patriotisme par Alexandre, son Pape en même temps que son Roi.

Napoléon quitta Witepsk le 13 Août, espérant tomber sur l'armée Russe avant qu'elle atteignît Smolensk et peut-être l'isoler de cette place. Aux torrents de pluie qui étaient tombés en Juillet, avait alors succédé une chaleur étouffante et, pendant la marche, la poussière sur les routes argileuses était intolérable. Le repos à Witepsk, par un pareil temps, avait été salutaire pour les troupes, mais les pertes par suite de maladies ou de désertions étaient déjà effrayantes. La Grande-Armée se trouvait dimi-

nuée de cent cinquante mille hommes, morts dans les hôpitaux ou errants en traînards sur la ligne de communication. Il ne savait que trop qu'en pénétrant plus avant en Russie, ce mal irait en s'aggravant.

Les 16, 17, et 18 Août, bon nombre de combats eurent lieu autour de Smolensk, causant de grandes pertes des deux côtés et se terminant par la retraite des Russes. Mais Napoléon n'arriva pas à forcer son prudent adversaire à livrer une bataille décisive. Il se trouvait dans ce qui avait été une grande ville, mais qui n'était plus alors qu'un amas de ruines fumantes, — car ses obus l'avaient incendiée — et avec seulement une petite quantité de vivres qui arrivaient. La récolte de l'année précédente avait été mauvaise — ce que Napoléon savait avant de dresser le plan de l'invasion de la Russie — et celle de 1812, moissonnée alors, avait été ou emportée ou détruite en grande partie par les paysans dans leur fuite. Ils avaient également emmené la presque totalité du bétail et des chevaux, et il était difficile pour l'Intendance de réunir le peu de grain laissé dans les champs.

Ce que Napoléon désirait et cherchait, c'était une grande bataille décisive qui le mît en position de finir la guerre sans s'avancer davantage dans la Russie. Mais bien que Barclay ne fut pas un grand général, il était trop habile pour donner ainsi beau jeu à son adversaire. Sa tactique, et c'était une tactique sûre

dans sa position, était d'engager des actions d'arrière-garde à chaque occasion favorable, comme il l'avait fait à Smolensk, puis, avant que son armée fut sérieusement compromise, de se retirer plus loin dans l'intérieur, pendant que ses Cosaques harcelaient les colonnes Françaises en marche, enlevaient toutes les provisions du pays, et tuaient les traînards. Dans un pays sans routes, comme la Russie de cette époque, c'était certainement la vraie tactique à suivre pour Barclay; mais elle ne trouva pas grâce auprès de son armée et fut généralement désapprouvée dans toutes les parties de la Russie.

Jusqu'à ce moment, Napoléon s'était cru si certain d'être en état de forcer son adversaire à une action générale et décisive, avant que Barclay fut parvenu à dépasser Smolensk, qu'il avait toujours indiqué cette ville à ses soldats comme la limite extrême de la campagne de l'année. Il s'était efforcé de les réconforter en la leur décrivant comme une belle ville où ils trouveraient le repos au milieu d'un pays fertile regorgeant du blé et des fruits d'une abondante récolte. Mais au lieu de cela, ils se trouvèrent entourés de rues en feu et dans un pays où les habitations, éloignées ou rapprochées, étaient pour la plupart incendiées.

D'un bout à l'autre, les plans de Napoléon avaient été admirables sur le papier; mais en raison de la

négligence et du peu d'ardeur avec lesquelles ces plans avaient été exécutés par ses généraux, il n'avait pour ainsi dire encore rien accompli d'important, tandis que ses ennemis étaient parvenus à réparer la grosse faute de leurs premières dispositions par la concentration de leurs deux principales armées à Smolensk. Ses lieutenants lui conseillaient de s'arrêter et de ne pas s'enfoncer plus avant en Russie cette année. Derrière la Dwina et le Dniéper, il pouvait, disaient-ils, réorganiser son armée et établir une nouvelle base pour une autre campagne l'été suivant, si jusque là aucune paix n'était conclue. La gravité de l'entreprise dans laquelle il s'était embarqué était patente pour tous ses Maréchaux et devait alors, si elle ne l'avait pas fait plus tôt, le frapper aussi. Mais il croyait toujours en son étoile et ne pouvait admettre la possibilité d'un insuccès. Nous n'arrivons à expliquer son oubli de tout plan pour faire face à cette éventualité d'un échec que par sa présomptueuse confiance en lui-même et en sa fortune, à laquelle finalement il dût en grande partie sa perte. Quand donc l'insuccès l'accabla, non seulement il le surprit, mais il le trouva sans aucun plan conçu pour en amoindrir les effets.

Il se fiait toujours à l'opinion généralement acceptée que Barclay serait bientôt forcé par l'armée et le peuple Russes de s'arrêter et de combattre. De plus, la politique prudente que ces conseillers lui recom-

mandaient instamment ne convenait ni à son caractère ni à sa renommée. Il ne pouvait pas encore admettre l'idée de faire une manifestation publique qui put être prise pour l'aveu d'un échec de sa part. Il espérait toujours beaucoup en son influence sur Alexandre pour obtenir une paix satisfaisante, tout en employant son habileté pour amener une bataille rangée. Il pouvait encore compter sur deux mois de beau temps, pendant lesquels il manœuvrerait dans ce but, et pensait naturellement, que, s'il y arrivait, il serait en état d'écraser l'ennemi et, par ce coup seul, de terminer la guerre.

Il ne partit de Smolensk, avec sa Garde, que le 25 Août, la cavalerie sous les ordres de Murat étant depuis plusieurs jours déjà sur la trace de l'ennemi. Mais les chevaux étaient dans un si misérable état qu'on n'en pouvait pas attendre grand chose, et Murat fit peu. De Smolensk à Moscou il y a environ quatre cents kilomètres. La route passe à travers une contrée fertile ; mais les Russes, en battant en retraite, en avaient fait un désert. La tactique pleine de finesse par laquelle Wellington l'avait emporté sur Masséna, quand il s'était retiré sur ses lignes à Torrès-Vedras, alors tenue en grande estime parmi les stratégistes, fut étroitement suivie par Barclay tant qu'il conserva le commandement en chef. Les Français trouvaient tous les villages abandonnés, beaucoup incendiés, et toute

nourriture pour les hommes et pour les animaux qui n'avait pu être emportée soigneusement détruite.

Cette tactique, cependant, bien que fatale à Napoléon, n'était pas comprise par les hautes classes et était épouvantable pour les paysans qui en souffraient le plus directement. A la fin, la clameur contre le général en chef devint trop forte pour qu'on y résistât et Barclay fut remplacé par Kutusoff, qui avait acquis une grande réputation dans ses guerres contre les Turcs. Conformément au désir de toutes les classes, civiles et militaires, il résolut de livrer une grande bataille pour défendre Moscou, l'ancienne capitale de la Russie. La position qu'il choisit à Borodino était à cent-vingt kilomètres environ à l'ouest de cette ville et il la retrancha solidement : ce fut là que Napoléon l'attaqua le 7 Septembre.

Quoique la distance de Wilna sur le Niémen à Borodino ne fut que d'environ huit cent-vingt kilomètres par la route que suivit Napoléon, du demi-million d'hommes qu'il avait avec lui en franchissant ce fleuve, il ne put mettre en ligne à Borodino, pour ce qu'il croyait être la bataille décisive de la guerre, qu'à peu près 130,000 hommes. Et pourtant dans les divers engagements ses pertes avaient été insignifiantes. En réunissant tous les détachements et de nombreux corps de Cosaques indisciplinés et de milices mal organisées, le général en chef Russe était

parvenu à rassembler une armée à peu près d'égale force. Quoiqu'il y eut une proportion considérable de recrues et de très jeunes soldats dans les rangs Français, la grande majorité des hommes étaient les vétérans les plus accomplis de l'Europe, commandés par les officiers les plus expérimentés qu'il y eut alors. Mais comme valeur combattante, l'armée Française souffrait sérieusement des nombreuses nationalités et des langages variés de ceux qui contribuaient à augmenter son effectif. De l'autre côté, dans l'armée Russe, régnaient partout une seule foi, une seule langue, un seul enthousiasme national. Debout pour défendre leur grande capitale historique, il était bien certain que tout homme vendrait chèrement sa vie pour sa défense. Dans ces conditions on devait s'attendre à un combat meurtrier et le résultat remplit l'attente populaire : la bataille de Borodino fut peut-être la plus sanglante de l'histoire moderne.

Comme plus tard à Waterloo, Napoléon fut rempli de joie en voyant que son ennemi avait l'intention de s'arrêter et de livrer une grande bataille rangée, surtout, parce que les positions primitives de l'armée Russe à Borodino lui permettaient d'espérer qu'il lui infligerait une écrasante défaite. Il prit ses dispositions pour une attaque sur la gauche des Russes, qui, en cas de succès, le mettrait à même de couper la route de Moscou à l'ennemi et de repousser son centre

dans la Moskowa, rivière sur laquelle est situé Borodino.

Suivant toutes les meilleures conceptions de la science du général, rien ne pouvait être plus parfaitement conçu, ni mieux élaboré que ce plan d'attaque de Napoléon ; mais l'exécution en fut mauvaise et malheureuse, par suite de diverses causes, dont la principale fut une attaque accablante de sa mystérieuse maladie au moment le plus critique de la bataille, quand Ney, après avoir remporté un grand succès, ne demandait qu'un secours prompt et suffisant pour faire de la bataille de Borodino une grande victoire et selon toutes probabilités une victoire décisive. Mais au lieu d'en être ainsi, le combat se termina par un épuisement absolu des deux côtés, tandis que 80,000 morts et blessés couvraient le champ de bataille. Les Russes battirent en retraite ; mais ils ne laissèrent ni un canon ni un drapeau comme trophée aux mains des Français. Quand on considère attentivement la position de Napoléon dans ce moment, il semble que, quoique le résultat de la bataille eût prouvé que les Russes étaient hors d'état de l'empêcher d'arriver à Moscou, ils y gagnèrent en réalité plus que les Français.

Napoléon entra à Moscou le 14 Septembre. Le pillage et l'incendie de cette pittoresque ville est une histoire bien connue. Elle a été racontée d'une ma-

nière dramatique par les historiens de bien des nations ; ses émouvants incidents ont donné aux romanciers de nombreux épisodes et fournissent encore des sujets sans fin à la plume et au pinceau. Le manque d'espace m'empêche de m'étendre ; mais le fatal retard de Napoléon dans cette ville ne peut être passé sans réflexion. Ce fut ce retard, venant après le temps perdu à Wilna, à Globokoë, et à Witepsk qui causa la perte de son armée, et, comme quelques-uns l'affirment avec beaucoup de force, sa propre chute aussi.

Dans ses calculs à propos de cette guerre de Russie il avait commis quelques graves erreurs : la date à laquelle on pouvait attendre l'hiver rigoureux, par exemple ; mais la grande méprise, qui se retrouve dans toutes ses actions durant cette campagne, fut sa fausse conception du caractère du Czar Alexandre. C'est un fait curieux ; car Napoléon le connaissait bien et avait eu de nombreuses occasions de juger son intelligence, son tempérament, ses desseins, et quelles étaient les forces les plus énergiques qui agissaient en lui pour influencer ses actions. Mais, quoique je sois convaincu que Napoléon ait été de beaucoup le plus grand de tous les grands hommes, il m'a toujours frappé comme ayant été mauvais juge des caractères. Comme beaucoup d'autres souverains et généraux, il ne se souciait pas de s'entourer d'auxiliaires très intelligents et très brillants, et il se trompa souvent

dans le choix des hommes chargés d'exécuter ses ordres. Sous ce rapport, il était, je crois, inférieur à Marlborough, qui semble non seulement avoir compris les pensées de ceux à qui il avait personnellement affaire, mais même avoir connu, par intuition, la manière dont ils devaient mettre à exécution ses projets ou les leurs.

Quoiqu'il en soit, Napoléon se méprit certainement sur le compte d'Alexandre et s'attarda à Moscou dans l'illusion que son séjour prolongé amènerait le Czar à composition; il fut encouragé dans cette croyance par le rusé Kutusoff. L'effectif de son armée diminuait rapidement, tandis que les armées Russes étaient constamment renforcées. Son retard donna aussi le temps à la principale armée Russe de se refaire des effets de Borodino et lui permit de prendre position à environ soixante-cinq kilomètres au sud-ouest de Moscou, menaçant la ligne de retraite des Français; il donna le temps à l'armée de Finlande de se rapprocher du théâtre des opérations et à l'armée de Tchichagof, venant du sud, de faire de même; et, par-dessus tout, il rapprocha encore le plus grand de tous les ennemis : l'hiver redouté. La seule chose qu'il n'amena pas fut une réponse du Czar, en dehors de la déclaration par laquelle il refusait de négocier tant que son ennemi serait sur le sol de la Russie.

Ce fut, je crois, une fatale erreur de Napoléon de

s'être avancé au delà de Smolensk, en 1812 ; mais aurait pu la réparer en grande partie si, après un intervalle suffisant pour prouver sa possession assurée de Moscou et pour y reposer son armée, il avait aussitôt commencé sa marche de retraite sur Smolensk. Il aurait pu effectuer son retour sans difficulté jusqu'au 21 Septembre et même quelques jours plus tard, car il aurait pu alors choisir une route à travers des districts qui n'avaient pas été dévastés. Il aurait pu établir ses quartiers d'hiver de façon à être à proximité de ses magasins, tout en continuant à menacer la Russie d'une nouvelle invasion l'année suivante, la laissant pour le moment avec sa vieille capitale détruite, un grand nombre de ses plus belles villes ruinées, et l'impuissance de ses généraux et de ses armées à résister à son mouvement en avant clairement démontré au monde.

Napoléon ne quitta Moscou que le 19 Octobre. L'hiver était déjà contre lui et la neige était tombée prématurément, une semaine avant l'évacuation de la ville. Son armée était encore forte de plus de 90,000 hommes, mais elle était embarrassée de convois chargés de butin. Si Napoléon avait brûlé tous les objets pillés dans la capitale et rempli de vivres les chariots ainsi déchargés, la marche aurait été considérablement accélérée et des milliers d'hommes, parmi ceux qui moururent de misère, eussent été sauvés.

Je ne puis m'appesantir sur les détails de cette désastreuse retraite. Elle abonde en incidents dont chacun exigerait un chapitre spécial pour le décrire. C'est un des événements les plus épouvantables de l'histoire militaire, qui ne cessera jamais d'intéresser l'humanité. Qu'il suffise de dire que l'indiscipline régna bientôt sous sa forme la plus horrible, avec toutes ses conséquences les plus néfastes. Quelque temps avant que Napoléon arrivât à Smolensk, — le 9 Novembre — la Grande-Armée était diminuée de la moitié des hommes qui avaient quitté Moscou trois semaines auparavant. Les chevaux périssaient si rapidement que des canons étaient journellement abandonnés. Une imprévoyance étrange de la part de Napoléon fut son oubli de s'approvisionner de fers à glace pour permettre aux chevaux de tenir sur les routes gelées. Cet oubli n'eut pas une petite influence sur les horreurs du désastre qui accabla son armée.

Au moment où l'on atteignit la Bérésina, cette masse en retraite avait dégénéré en cohues de milliers d'hommes, la plupart désarmés, qui jadis avaient été des soldats, mais qui alors ne voulaient plus même faire face à l'ennemi ni obéir à aucun ordre. Leurs derrières et leurs flancs étaient couverts par de petits détachemens de combattants dans lesquels la proportion des officiers était souvent bien plus considérable que d'ordinaire. Ces petites troupes d'hommes

déterminés conservaient seules quelque formation de combat ou même l'apparence de soldats.

A Smorgoni, le 5 Décembre, Napoléon décida que son seul espoir de sauver l'Empire résidait dans son rapide retour en France. Il y lèverait une nouvelle armée et, par des bulletins mensongers, essaierait de faire oublier ses désastres par de brillantes descriptions de fabuleuses victoires remportées entre le Niémen et la Moskowa. Il remit le commandement en chef à Murat qui, trois jours après, amena le reste de la Grande-Armée à Wilna. Quand on arriva à Kovno, le nombre des combattants était à peine de six mille hommes armés. Le passage du fleuve fut signalé par un haut fait, remarquable même parmi les nombreux exploits de la carrière de Ney. Couvrant la retraite pendant le passage du Niémen avec une simple poignée de vaillants soldats, soutenus par son splendide exemple, il se trouva enfin dans Kovno avec une troupe de trente ou quarante hommes et le pont sur le fleuve au pouvoir de l'ennemi. Saisissant un mousquet, il conduisit cette petite troupe de héros à l'attaque, dégagea le pont, et rejoignit encore une fois l'armée, pour la protéger de nouveau contre les Cosaques, qui entouraient toujours en foule son arrière-garde.

Plus tard, l'arrivée de quelques troupes fraîches, venant d'Italie, permit à Eugène de Beauharnais de

ramener derrière l'Elbe les misérables débris de ce qu'on ne pouvait plus alors appeler que par ironie la Grande-Armée. Ney, le brave des braves — nom glorieux même parmi tous ceux qui illustrent l'histoire de France — se couvrit d'honneur et de gloire en commandant l'arrière-garde pendant les épouvantables désastres de cette retraite de Moscou. Son audacieux courage fera à jamais l'admiration de tous les Peuples qui conservent encore un sentiment patriotique pour le soldat désintéressé qui compte sa vie pour rien en comparaison du soutien de l'honneur de son pays. Quand nous lisons la chevaleresque conduite de Ney, pendant toute cette campagne, nous ne pouvons nous empêcher de sentir quelles pauvres créatures étaient bien des héros fabuleux d'Homère, comparés à lui.

L'invasion de la Russie finit par un désastreux échec. Ceux qui le voudront pourront attribuer ce fait à une simple mauvaise fortune de Napoléon; mais il me semble plus franc de dire qu'il n'était plus le chef qu'il avait été dans ses premières campagnes et que sa grande œuvre était finie. Il avait détruit les restes vermoulus des systèmes qui avaient pesé sur l'Europe depuis le moyen âge. Quoiqu'il ait cherché, comme Empereur, à en faire revivre quelques-uns, ce qu'il avait fait dans la plénitude de sa puissance rendait sans espoir toute tentative de les rétablir, si ce n'est artificiellement, et, même alors, avec la certitude

qu'ils devraient bientôt disparaître tout à fait. Mais il était temps que son despotisme personnel disparut aussi. Il pesait trop lourdement sur le monde civilisé et il était essentiel pour les intérêts de l'humanité que l'Europe respirât encore une fois librement. L'arrêt d'en haut était rendu contre lui, et ne reconnaissait-il pas lui-même sa mauvaise fortune lorsqu'il disait que son étoile n'était plus dans son ascendant?

II

LA CAMPAGNE DE 1813

II

LA CAMPAGNE DE 1813

Le 5 Décembre 1812, Napoléon se séparait donc de son armée à Smorgoni, résolu à rentrer à Paris aussi rapidement que possible. Mon intention n'est pas de suivre les vicissitudes de la Grande-Armée après qu'il l'eût quittée. Les soldats de tous les rangs sentirent alors qu'une nouvelle calamité les accablait. Tant qu'il fut avec l'armée, si grande était leur foi en leur chef, qu'ils croyaient tous qu'il les sauverait définitivement. Le sentiment de dévouement personnel qu'il leur avait inspiré exerçait une grande influence sur leur discipline et leur valeur pendant les combats. Mais dès que l'on sut partout qu'il n'était plus là pour les commander pendant l'action et pour les gourmander quand ils manquaient à quelque devoir, le désespoir sembla s'emparer de leurs esprits et affaiblir leurs corps. A partir de ce moment, on méconnut tous les ordres et

Murat, leur commandant en chef nominal, n'eut plus d'autorité et ne put imposer l'obéissance. Les généraux sous ses ordres refusèrent même de lui obéir. Les hommes faisaient ce qu'ils voulaient et il en résulta une débandade absolue. « Une insouciance générale confondait tous les rangs, le commandement cessa, et cela devint un sauve-qui-peut à une allure de funérailles. »

En disant adieu à ses généraux à Smorgoni, Napoléon leur promit de venir les rejoindre au commencement de l'été avec une nouvelle armée de 300,000 hommes. Les contingents Prussiens et Autrichiens à la droite et à la gauche de la Grande-Armée n'avaient pas été sérieusement engagés en Russie, et il calculait que les débris de la Grande-Armée, joints aux Réserves massées entre l'Oder et l'Elbe, s'élèveraient à environ 200,000 hommes. Il espérait donc reparaître sur la Vistule avec une imposante force de près d'un demi-million de soldats. Mais il fut bientôt détrompé quant à ses alliés. Les Prussiens, sous le Général York, s'unirent aux Russes à la fin de Décembre, et les Autrichiens, sous Schwarzenberg, reculèrent vers la Galicie sans faire aucune tentative pour s'opposer à la marche du Czar.

Napoléon avait espéré que les restes de la Grande-Armée seraient en état de se maintenir par eux-mêmes sur la Vistule jusqu'à ce qu'il pût les rejoindre en été avec des renforts considérables. Mais la défection de

ses Alliés rendit la chose impossible. Le Prince Eugène de Beauharnais, qui avait succédé à Murat comme commandant en chef, se trouva bientôt forcé de se replier sur l'Elbe, après avoir jeté de fortes garnisons dans les forteresses sur l'Oder et la Vistule.

Il fallut un certain temps pour que, en dehors de la Russie, l'on se rendît compte de l'étendue du désastre de Moscou; mais quand il fut généralement connu, une renaissance, tout au moins une expression extérieure d'enthousiasme national se manifesta chaque jour davantage dans toute l'Allemagne et les états du centre de l'Europe.

La conviction éclata partout que le moment était venu de secouer le joug cruel sous lequel ils avaient si longtemps gémi; et ce sentiment était plus profond et plus général dans les classes moyennes que dans les cabinets des rois et des hommes d'État. Les nombreuses principautés que Napoléon avait réunies dans la Confédération du Rhin, aussi bien que les autres puissances alliées, commençaient déjà à négocier secrètement avec l'Angleterre et la Russie pour arriver à son renversement; seule la terreur qu'inspirait son nom les empêchait encore de se déclarer ouvertement contre lui. Et le fait est si exact que, pendant un certain temps même, la défection du contingent d'York fut désavouée par le Roi de Prusse comme un acte non autorisé. L'Autriche déclarait toujours qu'elle était son

alliée, elle protestait même contre la défection des autres, et l'assurait que ses négociations avec ses ennemis étaient entreprises dans son intérêt. Mais les de l'Europe centrale étaient déjà gangrenés par les États sociétés secrètes, dont l'influence motrice était une haine personnelle contre Napoléon et l'horreur du système qu'il avait imposé à l'Europe. De jour en jour leurs rois et leurs princes étaient plus instamment priés de se déclarer contre l'ennemi commun et les mauvaises passions des peuples, ainsi réveillées, hâtèrent l'inévitable résultat.

Wellington disait que Napoléon, au commencement de 1812, gouvernait directement une moitié de l'Europe et indirectement l'autre moitié presque toute entière. Ce n'était donc pas en un moment qu'on pouvait secouer complètement la frayeur dans laquelle son nom était tenu et il fallut un certain temps avant que la connaissance de sa catastrophe en Russie fit entrer dans les cœurs de ses alliés nominaux la conviction qu'il était vulnérable comme tous les autres mortels. Cependant, avant que Napoléon fut de nouveau en état de rouvrir la campagne en Allemagne, a Prusse, poussée par le Czar, reprit courage pour se déclarer ouvertement contre lui, et son beau-père, l'Empereur François, annonça que l'Autriche conserverait une position de neutralité armée.

Pendant ce temps, Napoléon n'était pas inactif à

Paris. Jour et nuit, il travaillait activement à la création et à l'organisation d'une nouvelle armée qui rétablirait sa renommée, si sérieusement ébranlée par les récents désastres. A aucune période antérieure de sa carrière, son génie supérieur, sa colossale puissance de travail, sa faculté d'organisation — à la fois civile et militaire — sa supériorité unique, en un mot ne s'étaient manifestés avec plus d'évidence. Nul homme n'eût pu accomplir ce qu'il fit pendant ce triste hiver. Le résultat de tous ces travaux lui permit d'être, le 25 Avril 1813, en état de rentrer en campagne avec une nouvelle armée de 140,000 hommes, bien pourvue de canons et de tout ce qu'il faut pour une guerre. Cette armée se rassembla à Erfurth, Weimar, Gotha, Saalfeld, et Cobourg. Son seul point faible était sa cavalerie, pour laquelle il n'avait pu se procurer un nombre suffisant de chevaux convenables.

Dans l'intervalle, les débris de la Grande-Armée sous les ordres d'Eugène avaient été considérablement renforcés, et, s'élevant alors à environ 40,000 hommes, ils étaient rassemblés à Magdebourg et autour de cette ville. Le corps de Davoust, qui n'était pas encore très fort, était entre Torgau et Dessau, et celui de Victor était entre Magdebourg et la Saale. Derrière ces forces, sa nouvelle armée s'organisait en France avec toute la rapidité possible, et fut en état de s'y réunir avant la fin d'Avril.

De son retour à Paris jusqu'à ce qu'il rentrât en campagne, avec son armée nouvellement levée mais pourtant formidable, il ne s'écoula que quatre mois : œuvre presque incroyable. L'Europe avait prétendu que l'ancien et redouté lion de la guerre n'existait plus, ou du moins était blessé à mort ; l'étonnement de toutes les nations fut donc grand quand cette nouvelle armée surgit du sol, pour ainsi dire, à son commandement. Mais, pour la former, il fut forcé de puiser largement dans ses armées d'Espagne et d'y prendre d'anciens soldats nécessaires pour entraîner cette masse nouvellement levée ; en outre, il y incorpora des régiments entiers de troupes de marine bien aguerries. Quoique la plus grande partie se composât d'hommes très jeunes et de soldats mal instruits, il avait ce grand avantage qu'il était resté de la Grande-Armée de Russie un nombre considérable d'officiers expérimentés, qui furent d'excellents cadres pour cette nouvelle armée. Néanmoins elle n'était pas comparable, comme puissance de marche et comme force combattante, à ses armées d'Austerlitz et d'Iéna. Parmi les généraux commandant les divisions, peu étaient capables de manier de grandes masses dans une bataille ; ses lettres de cette période abondent, du reste, en plaintes sur leur insuffisance.

Lever et équiper une armée en 1813 était, cependant, une opération beaucoup plus facile qu'elle ne le

serait à l'époque actuelle. Toutes les armes et tous les engins de destruction étaient alors des plus simples. Leur construction n'exigeait aucunes machines compliquées et il était aisé de les réparer au cours d'une campagne. A cette époque, on pouvait presque abattre un arbre un jour et le lendemain le voir converti en affût de canon, et on pouvait fondre par centaines les canons eux-mêmes avec la plus grande rapidité. En outre, le soldat avait alors comparativement peu de chose à apprendre. On n'exigeait pas de lui des mois passés dans les rangs pour apprendre à tirer. Il chargeait son arme à feu primitive comme les mousquetaires l'avaient fait à Sedgemoor, et, comme eux, il tirait droit devant lui sur tout ennemi, à cent cinquante mètres de distance. Ni de longs ni de minutieux exercices de formations d'attaque n'étaient nécessaires pour lui enseigner à affronter les volées d'obus à mitraille et la grêle de balles des fusils rayés que l'assaillant doit traverser à présent. Une bataille n'était pas l'épouvantable convulsion, l'épreuve terrifiante pour les nerfs et l'instinct de conservation personnelle qu'elle est à notre époque de grands explosifs et d'armes de précision. L'officier de régiment avait lui-même peu à apprendre en dehors de ce que savait naturellement tout gentilhomme campagnard. La tactique elle-même était du genre le plus simple. Le feu réglé était aussi

inconnu que l'art de la photographie, et le principal devoir de l'officier était de conduire ses hommes droit sur l'ennemi. Le système militaire actuel de toutes les grandes puissances Européennes s'élève comme pour protester contre la théorie de l'optimisme Britannique à ce sujet. Parce que dans la guerre des Confédérés de 1861-1865 de grandes armées rapidement levées se battirent bien contre des armées constituées dans des conditions semblables et également indisciplinées et inexpérimentées, des hommes qui ne connaissent absolument rien à la guerre soutiennent qu'en cas d'invasion nous pourrions de la même façon mettre en ligne des centaines de mille hommes qui seraient en état de se mesurer avec les troupes régulières de l'envahisseur. C'est comme si l'on espérait gagner le Derby avec un cheval imparfaitement entraîné.

La réapparition de Napoléon au cœur de l'Allemagne, vers la fin d'Avril, avec une nouvelle armée prit les Alliés par surprise, et ils avaient pourtant encore à apprendre combien cette armée était formidable. Ils avaient décidé qu'après l'anéantissement de son immense armée en Russie, Napoléon ne serait plus jamais en état de les combattre. Mais il était encore une fois devant eux, leur barrant le passage, en apparence aussi vigoureux que jamais et prêt à s'élancer à la gorge de la première armée qu'il rencontrerait.

Wittgenstein avait remplacé Kutusoff, tombé victime de la fièvre maligne qui dévastait alors les districts traversés par l'armée Française en retraite, qui affamait aussi sur son chemin les pays épuisés.

Il était extrêmement important pour la cause des Alliés que leurs troupes fussent poussées en avant, aussi tôt et aussi loin que possible, afin de donner confiance aux gens de la campagne trop désireux alors de trouver une occasion de rejoindre leurs drapeaux. Leurs armées avaient toutes plus ou moins souffert dans les opérations de l'année précédente et leurs effectifs, par conséquent, n'étaient plus ce qu'ils avaient été. Ils étaient encore réduits par les forts détachements qu'il était nécessaire de laisser en arrière pour surveiller les garnisons Françaises dans les forteresses Prussiennes. En raison de cette tentative pour couvrir le plus de terrain possible, afin d'inspirer une confiance générale, les Alliés s'avançaient en fractions beaucoup trop clairsemées. Leur grand ennemi fut par conséquent au milieu d'eux, en forces supérieures aux leurs, sur tous les points importants, avant qu'ils eussent même appris avec certitude qu'il avait une nouvelle armée avec laquelle il pouvait entrer en campagne.

Le 1er Mai, tandis que Napoléon s'avançait pour s'emparer de Leipzig, ses troupes eurent un engagement insignifiant avec l'extrême avant-garde Russe. Bien que cela eut un peu ouvert les yeux des Alliés

et leur eut fait voir qu'ils avaient une armée régulière devant eux, ils refusèrent encore de croire que c'était une force suffisamment exercée, ou qu'il fut possible à Napoléon d'être de nouveau en campagne avec le nombre d'hommes qu'il avait effectivement. Wittgenstein persistait à croire qu'il n'avait affaire qu'à une armée relativement insignifiante, presque exclusivement composée de jeunes conscrits récemment enrôlés. Cette conviction était tellement forte qu'il prit l'offensive, espérant surprendre les Français en marche. Avec cet objectif en vue, il s'avança vers Lutzen à la tête d'environ 70,000 hommes et se trouva soudain au milieu de l'armée de Napoléon. La bataille du 2 Mai, connue sous le nom de cette ville, fut le résultat de ces mouvements, et le général Russe s'aperçut bientôt de la grosse erreur qu'il avait commise. Bien que la nature de son mouvement offensif lui eut donné quelque avantage dans les premières phases de la bataille, il fut bientôt vigoureusement repoussé par les troupes que Napoléon avait absolument dans la main. La bataille resta indécise, mais Wittgenstein se trouva le lendemain dans une position si évidemment mauvaise et dangereuse qu'il fut heureux de s'en échapper par une rapide retraite. L'insuffisance de la cavalerie empêcha toute poursuite efficace et les Alliés battus se retirèrent derrière l'Elbe, sans être inquiétés.

Cette bataille, la première de l'année, bien que sans aucun résultat décisif — une victoire Française même un peu douteuse — fut pourtant suffisante pour inspirer un sentiment de confiance aux jeunes soldats de Napoléon, quand ils se virent à la poursuite d'un ennemi qui avait si récemment chassé la Grande-Armée de la Russie.

Le 8 Mai, les Alliés s'étaient repliés sur la forte position de Bautzen et Napoléon fit une entrée triomphale dans Dresde, séjour de son fidèle allié le Roi de Saxe. Ce monarque, qui avait été vivement pressé par les Autrichiens d'abandonner son ami, était alors revenu dans sa capitale et quoique le cœur de son peuple fût avec le grand mouvement de l'Allemagne contre l'Empereur des Français, il fut à même, grâce à son influence personnelle, de mettre toutes les ressources de son royaume à la disposition de Napoléon, et ainsi, pour le moment du moins, d'arrêter la contagion de la désertion de l'alliance Française.

Cette occupation de Dresde, conjointement avec la prise de Torgau par Ney et celle de Hambourg par Davoust, remettaient encore une fois la ligne de l'Elbe entre les mains de Napoléon.

C'est une particularité remarquable dans le déclin de la fortune de Napoléon qu'il gagna plusieurs batailles, sans pouvoir justement remporter le succès décisif qui, selon toutes les probabilités, eût rétabli

sa position en Europe. Le dernier jour de la bataille près de Smolensk, l'année précédente, en est un exemple. Cette bataille aurait pu, elle aurait dû même se terminer par l'anéantissement complet de l'armée de Barclay; et, s'il en eût été ainsi, elle aurait probablement assuré la paix dans des conditions acceptables en tous points par l'Empereur des Français. La bataille de Bautzen, qui allait avoir lieu, en est un autre exemple.

Les Alliés, comptant environ 150,000 hommes, avaient pris une très forte position, leur gauche s'appuyant sur les montagnes de la Bohême, et l'avaient solidement fortifiée. Cette position avait, cependant, un défaut très grave : elle n'avait qu'une seule ligne de retraite. Le coup-d'œil rapide de Napoléon le saisit immédiatement et il dressa ses plans en conséquence. Son intention était de l'attaquer de front lui-même avec environ 80,000 hommes, tandis que Ney avec environ 70,000 hommes tomberait sur le flanc droit et l'arrière des Alliés, pour les couper de leur seule ligne de retraite. Mais l'inscription tracée sur le mur avait déjà condamné Napoléon à une perte définitive; et là, comme dans tout le reste des événements de sa carrière, la coupe du succès s'éloigna de ses lèvres au moment même où il allait y boire. Ney échoua dans la mission qui lui avait été confiée et pour l'exécution de laquelle il s'était mis en mouvement dans la matinée. Les Prussiens tenaient

la droite de la position des Alliés. Blücher, qui les commandait, avait détaché pour protéger ses derrières une petite force d'infanterie et d'artillerie qui eut à combattre. Au lieu de presser sa marche le long de l'arrière-garde de l'Armée Alliée, pour lui couper la retraite et l'attaquer par derrière pendant que Napoléon l'attaquerait de front, Ney laissa arrêter son mouvement et changer sa direction par cet insignifiant détachement Prussien. Ce combat, cependant, éveilla bientôt chez Blücher le sentiment de l'extrême péril que couraient ses troupes et il recula immédiatement en bon ordre. Barclay, avec ses Russes, remplissait le rôle d'arrière-garde et, ayant fait face à l'ennemi tant que dura le jour, il se retira aussi sans être inquiété pendant la nuit. Ce fut entièrement de la faute de Ney s'ils parvinrent à s'échapper du piège si bien tendu par Napoléon pour s'emparer d'eux avec une armée de moitié moins forte que les leurs. Telles sont les éventualités de la guerre, même sous la direction personnelle d'un aussi grand capitaine que Napoléon. En somme, Ney n'avait réussi qu'à faire sortir les Alliés d'une position dans laquelle Napoléon se proposait de les détruire et où ils auraient dû être détruits si ses ordres avaient été habilement exécutés. Si l'Empereur avait laissé Ney attaquer de front pendant que lui-même dirigeait le mouvement tournant, Bautzen eût incontestablement été l'une des victoires les plus

complètes qu'il eût jamais remportées. On peut en effet difficilement mettre en doute qu'il eût presque reconquis d'un seul coup son ancienne situation en Europe. Toutes les forces effectives des Russes et des Prussiens sur le théâtre des opérations eussent été irrémédiablement anéanties. L'Autriche, qui attendait pour voir de quel côté inclinerait la victoire, se serait détachée de l'Alliance ; il aurait pu alors aisément écraser les troupes rassemblées à Berlin ; et les provinces, qui plus tard devinrent le terrain de recrutement des armées qui devaient être employées contre lui, fussent restées soumises, tenues sous le joug par ses légions triomphantes.

Bautzen et Lutzen furent de sanglants combats pour les deux parties adverses, mais ni l'un ni l'autre n'amena aucun résultat décisif. Il se peut bien, en effet, que l'Empereur, déçu, se soit écrié dans sa colère : « Quel massacre pour rien ! » Quoique les Alliés eussent encore fait une bonne retraite après Bautzen, l'opinion générale en Europe fut que Lutzen et Bautzen avaient été de véritables victoires Françaises. Elles affirmèrent de nouveau la supériorité militaire de Napoléon et affaiblirent l'influence des sociétés secrètes, qui, alors en plein épanouissement dans l'Europe centrale, s'efforçaient de dissoudre la Confédération du Rhin et d'amener la chute de l'Empereur. Toute armée alliée est affaiblie par la jalousie

nationale des troupes employées — sentiment souvent augmenté sérieusement par la rivalité et l'envie de leurs chefs respectifs. Dans ces circonstances, un esprit de malveillance s'était déjà élevé entre les deux armées alliées. Les Prussiens attribuaient leur défaite à l'incapacité de Wittgenstein et les Russes commençaient à murmurer d'avoir à livrer des batailles pour défendre le territoire Prussien.

La ligne de retraite naturelle et sûre pour les armées alliées de Prusse et de Russie eût été au nord, vers la Prusse et la Pologne. Se retirer en Silésie dans la direction de l'est, le long de la frontière Autrichienne, c'était la perte certaine, si l'Autriche était réellement et franchement neutre, comme elle affirmait l'être. Une telle ligne de retraite eût permis à Napoléon de les pousser sur le territoire Autrichien. En raison de la politique tortueuse qui caractérisait alors le Cabinet de Vienne, il est difficile de conjecturer ce qui serait advenu si Napoléon, par une rapide poursuite, eut rejeté l'armée Russo-Prussienne en Bohême. La main de l'Autriche eût été forcée, ce qu'elle était très désireuse d'éviter, car, par-dessus tout, elle cherchait toujours à gagner du temps. Tant qu'elle protestait de sa neutralité, elle eût été obligée de désarmer les troupes qui se seraient refugiées sur son territoire. Bien qu'elle prétendît toujours être une alliée, la ligne de retraite adoptée par les Russes et les Prussiens après Bautzen

fit soupçonner à Napoléon l'existence d'une entente secrète entre son beau-père et ses ennemis ouvertement avoués. Les éventualités que l'adhésion de l'Autriche à la Coalition eussent ouvertes semblent avoir tellement frappé Napoléon, qu'il fut entrainé à ce qui est généralement reconnu comme une des plus fatales erreurs qu'il ait jamais commises. Il fit faire halte à ses armées, arrêta tout mouvement en avant, accorda un armistice — auquel les Alliés ne furent que trop heureux de consentir — et des négociations pour la paix s'ouvrirent à Prague. Cela donnait du temps aux Alliés, et le temps était ce que ceux-ci, et l'Autriche en particulier, désiraient le plus. La Russie en avait besoin pour faire avancer les grandes levées faites pendant l'enthousiasme de l'année précédente et qui depuis avaient été converties en soldats; mais d'énormes distances et de mauvaises routes séparaient Saint-Pétersbourg, Moscou, et les provinces Russes encore plus éloignées de la Bohême, dont les frontières étaient devenues alors le théâtre des opérations. Le temps ainsi gagné permit à la Prusse de compléter les rangs dégarnis de son armée avec les soldats bien exercés fournis par le système du service de courte durée, créé par le génie de Scharnhorst, Gneisenau, et Stein. Il permit aux sociétés secrètes, alors soutenues par de puissants gouvernements, de saper les véritables fondements de la puissance de Napoléon, même

dans les États Germaniques où sa parole faisait encore loi; et enfin, et ce ne fut pas le moindre résultat, il donna aux souverains qui cherchaient à le renverser, le temps d'obtenir de l'Angleterre les subsides dont avaient tant besoin des états appauvris par ses guerres, son Système Continental, et les exactions de ses armées.

Napoléon désirait la paix, mais les conditions qu'il demandait étaient déraisonnables, tandis que celles offertes par l'Autriche étaient justes et sensées. Il avait alors relevé l'honneur de l'armée Française après ses accablants malheurs de l'année précédente. Sa patrie surchargée d'impôts était dégarnie d'hommes recrutés pour ses guerres. Il savait qu'elle aspirait à la paix, et les meilleurs de ses Maréchaux lui représentaient l'inutilité de nouvelles hostilités. Mais son orgueil ne lui permettait de faire la paix qu'aux conditions les plus dures, dont les événements de cette campagne, du moins, ne justifiaient pas la demande. En cette occasion qui, selon moi, marque le point tournant dans sa carrière, il ne montra certainement pas la grande sagesse dont il avait fait preuve dans presque toutes les autres circonstances sérieuses de sa vie. Il se méprit incontestablement sur la puissance des forces, des forces morales surtout, contre lesquelles il avait alors à lutter. Son indomptable énergie et le grand mécanisme dont il avait hérité de la Révolution comme son exécuteur — et dans

plus d'un sens il fut aussi sa personnification — l'avaient jusque-là mis en état de faire parler le temps en sa faveur. Et habituellement il parle en faveur du despote qui a à combattre contre une confédération de nations depuis longtemps constituées, liées par des traditions surannées et peut-être embarrassantes de procédés militaires. Mais il ne luttait plus contre des gouvernements en désaccord avec l'époque, qui se battaient de leur mieux uniquement pour un état de choses politique archaïque, avec des armées composées de recrues mal disposées. Il avait alors à faire face aux chefs d'une Europe presque unie, et chaque nation était encore plus désireuse que ses chefs de le renverser.

Si les Alliés étaient sincères en désirant la paix, Napoléon aurait dû la conclure après Bautzen; s'ils ne l'étaient pas et s'ils voulaient seulement le leurrer afin de gagner du temps, il aurait dû percer leur fourberie, les presser vigoureusement avant que leurs renforts ne pussent arriver, et les forcer à faire la paix aux conditions sur lesquelles l'Autriche déclarait être disposée à négocier.

Jusqu'ici, j'ai dit peu de chose, je n'ai même rien dit de la guerre que l'Angleterre soutenait contre Napoléon dans la Péninsule. Et pourtant, quand finalement fut prise la rigoureuse résolution du Czar et de ses alliés de poursuivre la guerre jusqu'à la dernière

extrémité, il faut bien admettre que ce fut la guerre continuée par l'Angleterre contre la France en Espagne sur terre, et dans le monde entier sur mer, en même temps que la pression qu'elle fit peser sur Napoléon au moyen de ses énormes subsides qui le perdit définitivement. L'ulcère Espagnol, qui depuis 1808 rongeait la force de l'armée Française, se déclarait maintenant nettement contre la puissance de Napoléon en Allemagne. Les défaites successives essuyées par ses Maréchaux au delà des Pyrénées avaient sérieusement réduit le nombre des troupes Françaises en état de servir ailleurs. Mais, jusque-là, les victoires de Wellington n'avaient eu qu'un effet local; car l'armée Française en Espagne avait toujours été de beaucoup supérieure en nombre à la sienne, qui fut, en somme, la seule force organisée que Napoléon eut à y combattre. Et ceci est tellement vrai, que seule l'impossibilité d'un accord véritable entre les Maréchaux Français permit à Wellington de conserver son armée et d'être en état de battre ses adversaires séparément l'un après l'autre. Mais en 1813, il en était tout autrement. La bataille de Vittoria — livrée le 21 Juin — dépassa la portée d'une simple victoire locale. Non seulement ce fut un écrasement, un coup final pour la puissance de Napoléon en Espagne, mais elle laissait encore le sud de la France ouvert à l'invasion de l'armée Anglo-Portugaise de Wellington avec toutes ses

conséquences, à un moment où l'Autriche, la Prusse, et la Russie se préparaient à l'envahir à l'est. Cette victoire de Wellington eut incontestablement une grande influence sur la conduite de l'Autriche durant l'armistice et les négociations de Prague.

Lorsque les hostilités recommencèrent le 11 Août, les forces Alliées en Allemagne — environ 500,000 hommes, avec 1,800 canons — étaient réparties entre les trois armées suivantes : la principale, en Bohême, sous Schwarzenberg, d'environ 320,000 hommes; celle de Blücher, en Silésie, d'environ 95,000 hommes; et celle de Bernadotte, à Berlin, d'environ 90,000 hommes. Il y avait aussi quelques divisions, environ 40,000 hommes en tout, employées à surveiller les garnisons Françaises de Dantzig et de Hambourg; et derrière tout cela, les réserves se montaient à environ 250,000 hommes. Dans ces effectifs des Alliés, ne sont pas comprises les troupes en Espagne sous Wellington, ni les forces Autrichiennes en Bavière et en Italie.

Après tous les grands efforts de Napoléon, il ne lui restait de disponibles pour les opérations de campagne sur l'Elbe et au-delà de l'Elbe, qu'environ 400,000 hommes et 1,200 canons.

Les Alliés se décidèrent pour le plan d'opérations suivant : Bernadotte couvrirait Berlin et chasserait Davoust de Hambourg ; Blücher attaquerait l'ennemi

de front, tandis que Schwarzenberg, avec la principale armée, opérerait contre ses communications. Ce dernier mouvement serait, pensait-on, considérablement facilité par le système montagneux qui forme la frontière septentrionale de la Bohême.

L'armée de Schwarzenberg, avec laquelle étaient le Czar, l'Empereur d'Autriche et le Roi de Prusse marcherait derrière l'abri de ces montagnes et tomberait sur les défenses de l'Elbe, attaquant Dresde par le sud et s'il était possible par l'est.

L'armée de Bernadotte à Berlin augmentait continuellement en force et en puissance. Son noyau se composait de Suédois qu'il avait amenés avec lui du nord, d'une poignée d'Anglais, de quelques Russes, et de l'embryon d'une armée Prussienne que devaient compléter des réservistes et des recrues. Ces Prussiens, tous empressés pour ce qu'ils sentaient maintenant être une guerre nationale, rejoignaient en grand nombre, remplis à la fois d'enthousiasme patriotique et de haine ardente contre les Français. L'armée de Bernadotte était une source de grande inquiétude pour Napoléon, qui prévoyait, s'il ne l'écrasait pas tout de suite, tandis que son manque d'organisation la rendait encore faible, qu'elle deviendrait une formidable épine dans son flanc gauche quand il s'avancerait au delà de l'Elbe. Blücher, par son ardent patriotisme, communiquait à son armée de Silésie une

valeur et une importance bien supérieures à son effectif; et le corps du Général York, qui en formait une partie, ajoutait également à son importance parce qu'il avait été en Russie avec Napoléon et avait été le premier à l'abandonner.

Mais malgré leur supériorité numérique, les Alliés redoutaient toujours d'attaquer le grand maître de la guerre lui-même. Impressionnés sans doute par leur insuccès de la première période de la campagne et aussi par leur rapide retraite à Lutzen et à Bautzen, qui avait rendu le résultat de ces victoires Françaises presque nul pour Napoléon, ils se décidèrent à une nouvelle manière de procéder qu'ils s'efforcèrent de suivre pendant le reste de la guerre et qui consistait, toutes les fois qu'ils pourraient surprendre des Maréchaux Français à attaquer hardiment leurs armées; mais, si Napoléon était présent, de battre en retraite et d'éviter une bataille. Cette tactique devint fatale à la plupart des projets de Napoléon, car bien que dans la suite de la campagne il fit beaucoup de mouvements rapides et de marches forcées, dans l'espoir d'obliger ses ennemis à combattre, il échoua toujours. Partout où il paraissait, le général en chef Allié menacé se retirait devant lui, comme un *ignis fatuus*.

Il est très possible, néanmoins, qu'aucun des souverains Alliés n'eut sérieusement envisagé la déchéance de Napoléon par la force et n'eut encore moins formulé

un plan quelconque pour l'amener. Mais pour celui-ci, il devait être très évident que si son armée était vaincue, ou si même il ne remportait pas entre l'Elbe et l'Oder la grande victoire sur laquelle se concentraient toutes ses espérances, il se trouverait bientôt sur le sol Français et forcé de défendre la frontière du Rhin. Déjà Wellington menaçait d'envahir le Midi, et l'Empereur sentait qu'il pourrait mieux défendre les Pyrénées par un coup de maître, comme jadis, en Allemagne. Sa meilleure chance consistait donc en une vigoureuse offensive au-delà de l'Elbe, dont il occupait tous les passages depuis Lutzen. Les places fortes en son pouvoir en faisaient une bonne base fortifiée poussée en avant en Allemagne, de derrière laquelle il pourrait frapper ses coups en toute sécurité. Son plan était d'opérer en trois armées : une sous les ordres d'Oudinot contre Berlin, une autre sous Macdonald contre Blücher, tandis que, avec une grande force au centre, sous son commandement immédiat, il serait à même de renforcer rapidement l'une ou l'autre de ces armées, de façon à la rendre, à un moment donné, bien supérieure en nombre à son adversaire. Outre ces armées, les corps de Vandamme, Saint-Cyr, Victor, et Poniatowski, étaient destinés à tenir l'Elbe et à surveiller la Bohême.

On peut à juste titre trouver ce plan de campagne extrêmement ambitieux et développé sur un trop

grand théâtre, quand on se rappelle combien son armée était numériquement inférieure aux forces Alliées déployées contre lui. C'était un coup hardi, un énorme risque pour la conquête de l'Empire Universel auquel il aspirait depuis si longtemps. Pour le former, il semble avoir ignoré les désastres de l'année précédente et avoir refusé de reconnaître que sa renommée et la crainte qu'il inspirait à toutes les nations n'étaient plus ce qu'elles avaient été avant qu'il ait fait traverser le Niémen à ses armées. Mais dans son opinion c'était la seule marche sûre à suivre, s'il voulait reconquérir son ancienne autorité en Europe et ramener les souverains à leur précédent état de vasselage. Un grand, un éclatant succès militaire était le premier point, le point important essentiel pour son plan, et il était tout aussi convaincu des difficultés qu'il rencontrerait avant de pouvoir le mettre à exécution que des dangers que la lutte entraînerait pour son trône. Cette politique, qu'il adopta délibérément, allait de pair avec le « qui ne risque rien n'a rien », le « tout ou rien » du joueur, qui, ayant eu pendant longtemps une heureuse série de chances, se trouve presque ruiné par un coup malheureux sur lequel il a déraisonnablement risqué son tout.

S'apercevant que Blücher était le premier à se mettre en mouvement, Napoléon ouvrit la campagne par une marche rapide pour appuyer Macdonald. Mais

avant que Napoléon pût rien faire contre le vétéran Prussien, celui-ci avait reculé, après s'être assuré que l'Empereur était avec l'armée qu'il avait devant lui.

Au même moment, Napoléon apprenait que la principale armée des Alliés franchissait la frontière de Bohême dans l'intention évidente d'attaquer Dresde. Il revint immédiatement sur cette ville, en rassemblant sur sa route toutes ses forces de la frontière de Bohême.

Gouvion Saint-Cyr avait été chargé de la défense de Dresde, mais les fortifications démantelées de cette place, que Napoléon avait ordonné de réparer, étaient encore en très mauvais état. Napoléon avait l'intention de traverser l'Elbe près de la frontière de Bohême et, tandis que Gouvion Saint-Cyr arrêterait l'Armée Alliée de front, de tomber sur ses derrières et, lui coupant toutes ses lignes de retraite, de la détruire totalement. Grandiose combinaison, digne du grand génie qui la formait. Mais Gouvion Saint-Cyr lui envoya une dépêche pressante pour lui dire qu'il ne pouvait se charger de défendre Dresde dans l'état où se trouvait cette place en ce moment. Un autre plan devenait donc nécessaire et il fut conçu sur l'heure. Il ordonna à Vandamme d'occuper, avec 30,000 hommes, une position dans les gorges de l'Erzgebirge, sur la ligne de retraite des Alliés, et se dirigea lui-même sur Dresde avec le

reste des troupes dont il disposait. Il arriva dans cette ville à dix heures du matin le 26 Août, son quartier général ayant fait près de 200 kilomètres en quatre jours. Ses troupes quoique fatiguées — car les routes étaient très mauvaises par suite de grosses pluies — avançaient vivement, comme dans leurs meilleurs jours, pour rencontrer l'ennemi.

Les opérations qui amenèrent les batailles autour de Dresde sont très instructives pour le militaire studieux. D'un côté — jusqu'à la défaite de Vandamme à Kulm — la stratégie la plus habile, la décision la plus intrépide, la vue la plus nette de la position, et les mouvements les plus rapides; de l'autre, des conseils divisés, une indécision affaiblissante, et une appréhension d'affronter leur redoutable adversaire. La présence à l'Armée Alliée d'Empereurs, de Rois, et de leurs ministres et conseillers retardait tant ses mouvements que ce ne fut que tard, dans l'après-midi du 26 Août, que les Alliés commencèrent leur attaque contre Dresde, encore convaincus que Napoléon était absent. Sa présence comptait tellement sur un champ de bataille, que, dès qu'ils connurent leur méprise, les ordres furent immédiatement donnés de suspendre l'attaque. Elle fut faite néanmoins — par pure impuissance à l'empêcher, semblerait-il — et fut repoussée avec de grandes pertes.

Le lendemain 27 Août, toutes les troupes Françaises

disponibles étaient arrivées en face de l'Armée Alliée. Napoléon fit, avec la plus grande attention, une reconnaissance de la position qu'occupait celle-ci, couvrant les hauteurs autour de Dresde sur la rive gauche de l'Elbe. Le centre était encombré de masses d'hommes, mais la gauche était isolée au-delà du profond ravin à travers lequel la Weisseritz se jette dans ce fleuve au-dessous de la ville. Napoléon résolut de diriger sa principale attaque sur cette gauche, pendant qu'il tiendrait le centre en échec en l'occupant sérieusement par le feu d'un grand déploiement de batteries de campagne. L'attaque sur la gauche des Alliés fut très heureuse; et, dès que leur infanterie eut été rejetée des villages qu'elle occupait dans la plaine, Murat, qui dirigeait l'opération, lança ses cavaliers sur elle. Cette aile gauche isolée fut totalement détruite et l'Armée Alliée fut privée de tout espoir de retraite par les routes en arrière de ce flanc. Pendant ce temps, Ney, qui avait opéré contre la droite des Alliés, réussissait à leur couper aussi la retraite par ce flanc, et leur centre encombré avait cruellement souffert des batteries que Napoléon avait massées contre lui.

Comme sous Turenne à la bataille d'Entzheim, ces opérations autour de Dresde furent exécutées sous une pluie battante, qui détruisit les routes et rendait ainsi toute retraite très difficile.

Ce fut la seule occasion dans laquelle Napoléon

attaqua les deux ailes d'un ennemi supérieur en position, se contentant simplement, lui-même, du feu d'une grosse artillerie contre le centre ennemi. Le but auquel il visait par là était de couper aux Alliés leur ligne de retraite la plus facile et de les forcer à se retirer par leur centre sur les défilés de l'Erzgebirge dans lesquels Vandamme était posté pour leur barrer la route.

Obligés de reculer, principalement faute de vivres et de munitions, qui n'avaient pu arriver à cause du mauvais état des routes, les Alliés se trouvaient ainsi réduits à une seule route comme ligne de retraite. Napoléon poussa d'abord leurs colonnes avec son énergie habituelle et tant qu'il demeura pour diriger les opérations tout alla bien. Connaissant la position que Vandamme occupait dans les montagnes, il était autorisé à croire que la destruction de toute l'Armée Alliée était certaine. La capture des deux Empereurs et du Roi de Prusse aurait très probablement rétabli sa renommée et son autorité si sérieusement ébranlées par la désastreuse retraite de Moscou. Comme toutes ces pensées, comme toutes ces espérances doivent avoir rempli l'esprit de Napoléon à ce moment critique! Comme il devait se féliciter d'avoir adopté l'audacieuse tactique qu'il avait suivie, au lieu de rester sur la défensive sur le Rhin, comme beaucoup de chefs l'eussent fait en pareilles circonstances! Quelles

formidables anxiétés doivent avoir assailli ce puissant cerveau! Quelles conséquences, non seulement pour lui-même, mais pour toute l'Europe, dépendaient de la tournure que pouvaient prendre les événements des quelques heures qui allaient suivre! La guerre est une chose terrible sous tous les rapports; mais sous aucun elle ne l'est plus que par son incertitude pleine de terreur et ses hasards qui influent sur les résultats. Turenne a certes bien pu dire que, après les plus habiles combinaisons arrêtées par le premier des généraux, les trois quarts du résultat dépendent toujours du hasard. Ce qui se passa alors en est une preuve, car encore une fois le mauvais génie de ce que j'appellerai les années de déclin de Napoléon lui enleva les résultats qu'il avait tout droit d'attendre de sa récente victoire.

Il abandonna subitement la direction personnelle de la poursuite et retourna à Dresde, forcé de s'arrêter, cela ne fait aucun doute pour moi, par la maladie ou la prostration physique. L'homme qui jusque-là pendant cette campagne avait été à cheval tous les matins, dès la pointe du jour, quand on pouvait s'attendre à un combat, n'eut probablement pas abandonné cette poursuite — d'où dépendait son existence même comme Empereur — s'il eut été assez fort, physiquement et moralement, pour la continuer. Mais à ce moment critique il semble être tout à coup devenu

un autre homme. Nous savons qu'il fut exposé pendant la bataille à la pluie diluvienne qui tombait ce jour-là, ce qui peut avoir amené un accès de cette maladie mystérieuse à laquelle j'ai fait allusion. Ceci est justifié par le changement subit et incontestable qu'il y eut dans le ton et l'esprit des lettres qu'il écrivit après son retour à Dresde, comparées à celles qu'il avait écrites précédemment. Ses ordres pour la poursuite sont d'abord clairs, vigoureux, caractéristiques. Soudain, ses Maréchaux sont laissés sans instructions et la poursuite s'en trouve ralentie.

Les Alliés, ne se sentant plus harcelés et poussés par derrière, eurent ainsi le temps de se rendre compte qu'avec leur nombre écrasant ils pouvaient facilement balayer Vandamme de leur route. C'est ce qu'ils firent à Kulm, le 30 Août; la cavalerie de Vandamme et environ 10,000 fantassins s'échappèrent seuls pour rejoindre Napoléon. Vandamme, qui se vantait de ne craindre ni Dieu ni diable, fut fait prisonnier et toute son artillerie et le reste de ses forces pris ou détruit. « Vandamme — disait Napoléon — m'est très précieux, car si j'avais jamais l'occasion de faire la guerre contre les puissances infernales, il est le seul de mes généraux qui serait capable d'empoigner le diable. »

Dans le même moment, Oudinot, avec 60,000 hommes, avait été sérieusement battu, le 26 Août, à Gross-Beeren par Bernadotte avec une armée de plus

de 150,000 hommes, composée de meilleurs éléments que Napoléon ne lui avait fait l'honneur de le croire. La division de Gérard, qui était accourue au secours d'Oudinot, fut presque entièrement détruite. Ce fut la première fois que Napoléon put apprécier la force que peut donner à un chef assez adroit pour s'en servir un système de service de courte durée intelligemment appliqué. Bien que les Suédois, les Anglais, et les Russes fussent d'importants éléments dans l'armée de Bernadotte à Berlin, ce fut sur le corps Prussien de Bülow, composé presque entièrement de Réservistes, que retomba la plus grande partie du combat à Gross-Beeren.

Le 26 Août, l'armée de Macdonald, forte d'environ 80,000 hommes, ayant été surprise par Blücher pendant qu'elle traversait la Katzbach, fut repoussée dans son torrent grossi et 20,000 hommes à peine parvinrent à s'échapper.

Ces défaites à Kulm, Gross-Beeren, et la Katzbach, étaient des coups sérieux pour la force combattante de l'armée de Napoléon en Allemagne, et furent des blessures mortelles pour sa réputation d'invincibilité. Elles étaient d'autant plus sérieuses qu'elles servirent fortement à donner une nouvelle vie aux forces Alliées, dont le courage avait été refroidi par leurs défaites à Dresde et par les périls de leur retraite, qui furent effroyables tant que Napoléon fut en état de diriger

la poursuite en personne. Elles inspirèrent à tous les Allemands une nouvelle résolution de continuer la guerre avec acharnement jusqu'à la dernière extrémité et augmentèrent à la fois le nombre des recrues qui rejoignaient l'armée régulière et les corps de francs-tireurs qui harcelaient partout les communications de Napoléon. Le temps était contre lui, et chaque heure qui ne représentait pas un progrès pour ses armes devenait pour lui une perte fatale, car l'Angleterre faisait alors tous ses efforts pour réarmer les populations qu'après sa première série de victoires il avait désarmées, dans la crainte qu'elles ne combatissent contre lui.

Napoléon dirigea alors Ney sur Berlin avec des troupes fraîches. Il avait eu l'intention de le renforcer avec le centre de sa propre armée, mais la nécessité de soutenir l'armée dispersée de Macdonald l'obligea, au lieu de cela, à se porter en toute hâte contre Blücher. Le Feld-Maréchal, cependant, dès qu'il apprit que Napoléon était avec l'armée en marche pour l'attaquer, recula vivement pour éviter une bataille. Pendant ce temps, la grande armée des Alliés, délivrée de la présence de Napoléon, repassait les montagnes de Bohême prête à menacer Dresde pour la seconde fois. Ce mouvement ramena en hâte Napoléon sur cette ville, dans l'espoir de surprendre encore cette armée et, cette fois, de la détruire après l'avoir

défaite dans une bataille. Là encore il fut condamné au désappointement, car dès que son retour fut connu, les Alliés se retirèrent de nouveau derrière l'Erzgebirge et Blücher reprit l'offensive contre Macdonald. Dans l'intervalle, Ney, mal soutenu et privé de la direction personnelle de Napoléon, s'était avancé contre Bernadotte et avait été cruellement défait à Dennewitz, le 6 Septembre.

Tous les mouvements de Napoléon étaient attentivement surveillés par des troupes irrégulières, qui partout obtenaient les renseignements les plus précis des habitants; dans tous les districts, ceux-ci étaient des informateurs volontaires et des espions organisés par eux-mêmes. D'un autre côté, il éprouvait la plus grande difficulté à se procurer des informations auxquelles il put se fier sur les mouvements ou les positions de ses ennemis. Rien n'était plus remarquable, quand Napoléon dirigeait personnellement une guerre, que l'habileté et l'énergie qu'il déployait toujours dans ses dispositions pour se procurer, à toutes les périodes, les renseignements les plus rapides et les meilleurs sur tout ce qui se passait sur le théâtre de la guerre, tandis qu'il cachait soigneusement ses propres mouvements et ses intentions à l'ennemi. Il posait en principe que le général qui ignore la manière d'agir de son ennemi ne sait pas le premier mot de son métier. Pourtant dans cette campagne, surtout après l'armistice, il ne put apprendre

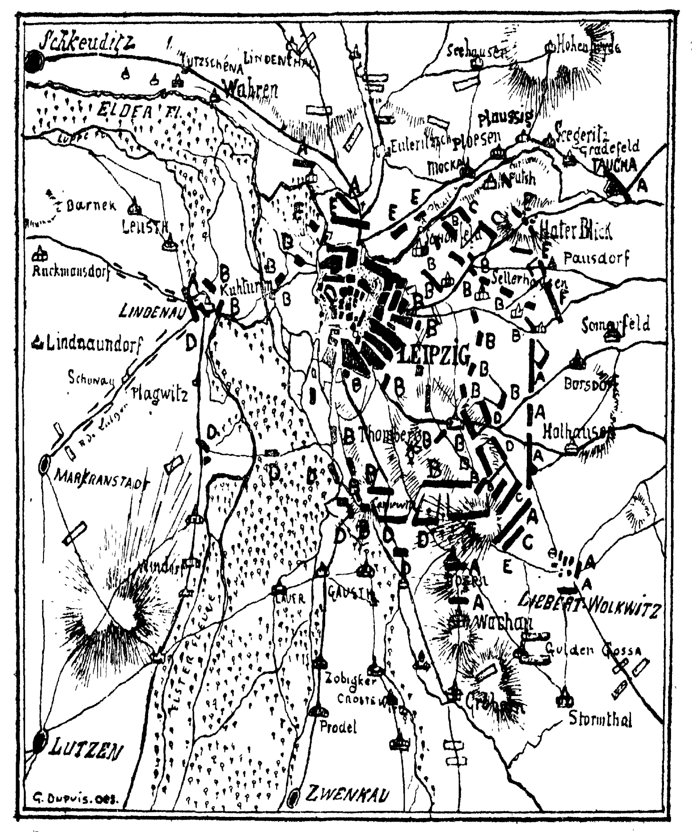
que très peu de chose sur la répartition et la force des Armées Alliées qui lui étaient opposées ; et, bien que les efforts faits et les moyens employés par Schwarzenberg et les états-majors Alliés dans ce dessein fussent extrêmement faibles, eux, de l'autre côté, avaient de bons renseignements sur les armées Françaises. La haine furieuse de millions d'hommes, que son Système Continental et le mauvais traitement des habitants par ses soldats avaient soulevée contre lui, rendait l'action difficile pour ses espions et suppléa, dans une large mesure, à l'insuffisance des généraux Alliés à cet égard. Sa complète ignorance de la force et de la composition réelle de l'armée de Bernadotte à Berlin, principale cause des désastreuses défaites de Ney et d'Oudinot, est une bonne explication de ce que j'avance. Mais l'insuccès général de ses Maréchaux, en 1813, fut en grande partie dû au système militaire qu'il avait créé et qui concentrait sur lui-même toute initiative.

Les armées de Napoléon se réduisaient ainsi rapidement entre les mains de ses Maréchaux, tandis que les Alliés réussissaient à échapper à ses coups. Il renouvela ses efforts pour écraser Blücher ; mais inutilement, comme je l'ai fait observer, car ce rusé soldat reculait ou, en rappelant des troupes détachées, devenait trop fort pour être attaqué avec chance de succès. Dans chaque occasion, Napoléon était obligé de renon-

cer à l'espoir d'écraser Blücher et forcé de se rapprocher de la France.

Ces mouvements de retraite de leur grand adversaire en personne augmentaient la confiance des Alliés. Bennigsen, avec une nouvelle armée Russe, était tout près, et pour cette raison, entre autres, les chefs Alliés résolurent alors de prendre l'offensive. Blücher et Bernadotte sur un flanc et la principale armée, renforcée par Bennigsen, sur l'autre, devaient traverser l'Elbe, se rejoindre derrière l'armée de Napoléon, et la couper ainsi de sa base d'opérations sur le Rhin. Mais avant que ce plan pût être exécuté, la défection de la Bavière rendit la position avancée de Napoléon si dangereuse qu'il se crut obligé de reculer avec toutes ses forces sur Leipzig, point si central pour toutes les lignes de communication entre la France et l'Allemagne, qu'il ne pouvait pas laisser les Alliés s'en emparer.

Ce fut dans ces plaines historiques que les deux adversaires se rassemblèrent alors pour une grande bataille. Elle commença le 16 Octobre et dura trois jours, pendant chacun desquels les Alliés reçurent de nouveaux renforts qui permirent à leurs rangs épais d'entourer de plus en plus étroitement les Français jusqu'à ce qu'enfin tout mouvement leur devint impossible. Sur tous les points, autour de lui, l'Empereur se trouvait devant un nombre d'hommes infiniment



A. Positions de l'Armée Française, le 16 octobre.

B. Positions de l'Armée Française, le 18 octobre.

C. Armée Russe.

D. Armée Autrichienne.

E. Armée Prussienne.

F. Armée Suédoise.

PLAN DES BATAILLES DE LEIPZIG

LES 16 ET 18 OCTOBRE 1813

supérieur à celui de ses soldats. Le 18, au milieu de la bataille, les contingents Saxon et Wurtembergeois passèrent aux Alliés et tournèrent énergiquement leurs armes contre leurs amis du matin.

Le chef d'état-major de Napoléon, toujours accoutumé à la victoire quand il exécutait les plans de son illustre maître, n'avait pas préparé la retraite, devenue inévitable. On n'avait pas jeté de ponts supplémentaires sur l'Elster et les impedimenta n'avaient pas été envoyés à l'arrière. Par suite, quand la retraite commença, de bonne heure dans la matinée du 19 Octobre, le mélange des troupes et des bagages y amena une grande confusion. L'arrière-garde combattit vaillamment, mais finalement coupée, elle fut faite prisonnière ou taillée en pièces, par la destruction prématurée du pont, par lequel elle devait faire retraite. Cette bataille coûta à Napoléon environ 50,000 hommes, 300 canons, et une grande quantité de matériel de guerre; cependant, quand ses anciens alliés, les Bavarois, s'efforcèrent de lui barrer le passage, il les balaya facilement et réussit à retraverser le Rhin à Mayence le 2 Novembre, mais pas avec plus de 75 à 80,000 hommes de bonnes troupes, débris de la grande armée avec laquelle il avait ouvert la campagne, six mois auparavant.

Les Alliés, au lieu de le poursuivre vigoureusement, passèrent les deux mois suivants — presque inutile-

ment — à réduire les nombreuses forteresses encore au pouvoir des Français sur l'Elbe, l'Oder, et la Vistule. S'ils avaient énergiquement poursuivi Napoléon, ils auraient pu détruire son armée avant qu'il eût repassé le Rhin. Si tel eût été le résultat de la campagne, les souverains Alliés auraient pu passer la journée de Noël aux Tuileries et nous n'aurions pas eu à raconter l'intéressante, mais inutile campagne de 1814. Mais la faiblesse et la folie des Alliés en ne le poursuivant pas de toutes leurs forces, non seulement laissèrent un peu de répit aux troupes épuisées de Napoléon, mais lui donnèrent aussi le temps de se préparer pour cette très remarquable campagne qui commença vers la fin de Janvier 1814.

En 1812 et 1813, l'écroulement de la puissance Impériale fut principalement dû à des causes qui depuis quelques années sapaient les bases sur lesquelles elle reposait, tandis qu'elles laissaient l'édifice lui-même, en apparence, aussi majestueux et aussi imposant que jamais. L'inertie des Autrichiens de Schwarzenberg en 1812 et la défection d'York ne furent que des signes plus manifestes de ce qui arrivait en détail partout où les armées de Napoléon se mettaient en marche et partout où l'autorité de ses décrets était reconnue. Le sentiment de toutes les nations Européennes lui était profondément hostile, et cela explique en grande partie la lenteur de la marche et la des-

truction fréquente des convois de vivres sur lesquels comptait son armée. Les voituriers et les conducteurs — Allemands pour la plupart — forcés d'accompagner ces convois, avaient horreur d'aider leur conquérant.

La composition de son armée, plus que tout autre cause, l'avait poussé en avant quand il hésitait, à Smolensk, s'il y passerait l'hiver ou s'il s'avancerait jusqu'à Moscou. Les grandes masses avec lesquelles il parut en Russie et avec lesquelles il reparut dans la campagne de 1813 étaient en grande partie grossies par des alliés attachés à lui uniquement par leur foi en sa puissance — en ce qu'on croyait être son omnipotence. Mais lorsque cette foi fut rudement ébranlée pa la destruction de son armée en Russie, ils ne furent que trop empressés à l'abandonner : par le fait, ils commençaient à craindre davantage ses ennemis qu'ils ne le craignaient lui-même ; et, dans la campagne de 1813, tous ces éléments hostiles se firent plus sentir que dans l'année précédente.

Indépendamment de l'insuccès de Napoléon à détruire son ennemi après la bataille de Dresde, il commit cette année-là plusieurs fautes qui relèvent plus de la diplomatie que de la pratique de la guerre. Son refus des conditions proposées par l'Autriche pendant l'armistice semblera toujours le comble de la déraison à la plupart des gens ; et, parmi les erreurs

de ses plans militaires, nous sommes très surpris qu'il ait enfermé, sans aucun but utile, une armée d'environ 150,000 hommes dans les forteresses de l'Oder et de la Vistule. Il est certes facile de trouver des lacunes même dans le caractère d'un saint et de noter des erreurs commises par les rois des hommes dans leur administration des affaires publiques. Mais plus nous étudions attentivement les mesures de Napoléon en 1813, malgré les fautes qu'il commit, plus grande nous apparaît sa remarquable individualité et plus nous sommes portés à répéter avec le Duc de Wellington : « Combien la destinée du monde tient au caractère et aux passions d'un seul homme ! »

Ce que j'ai avancé, à propos de sa campagne de Russie, je le répète après sa campagne d'Allemagne. Napoléon en 1813 n'était plus l'homme qu'il était en 1796 ni en 1805. Ses conceptions étaient aussi merveilleuses, le grandiose de ses entreprises était aussi frappant, mais son exécution n'était pas celle d'autrefois. Ses brillants succès lui avaient fait croire qu'il n'était pas seulement différent des autres hommes comme puissance cérébrale, mais encore qu'une déesse de la victoire était son ange gardien et qu'il était l'enfant favori de la Fortune. Les plans qu'il formait lui donnaient le droit de compter sur le succès, et il semble avoir cru qu'une providence spéciale — son étoile — présiderait toujours à leur exécution.

Quoique ceci fut toujours en apparence présent à son esprit, jamais homme pourtant n'a moins laissé l'exécution de ses plans au hasard que lui, tant que sa santé et ses forces furent normales. Nous savons par lui que, dans cette campagne, il était à cheval à toute heure, observant l'ennemi et reconnaissant les positions par lui-même, surveillant personnellement le passage des rivières par ses troupes et ses convois, et faisant tout ce que n'importe quel général en chef dans ses meilleurs jours aurait pu faire pour éviter un échec. Mais partout et toujours le hasard fut contre lui.

Au jeu de la guerre que nous jouons si généralement dans nos villes de garnison, le dé doit être jeté dans certains cas où des escadrons de force égale se chargent mutuellement. On dit parfois que, la guerre étant une science, l'introduction de cet élément de hasard dans le jeu lui enlève beaucoup de sa valeur instructive. Mais ceux qui ont fait la vraie guerre sourient de cette critique, car ils savent qu'un mal d'estomac accidentel ou un grain de poussière dans l'œil d'un des chefs au moment décisif d'une charge peut toujours en changer le résultat. Les accidents qui influent sur les résultats de la guerre réelle en font souvent une question de chance, comme le dé dans le Kriegspiel de la paix.

Autant qu'on est à même de juger à présent de ce

qui pouvait, de ce qui aurait dû arriver après la bataille de Dresde, il me semble bien évident que si Napoléon n'avait pas abandonné, comme il le fit, la direction personnelle de la poursuite, rien n'aurait pu sauver l'Armée Alliée du carnage ou de la capitulation. Je ne puis trouver d'explication de cette retraite que dans l'affaissement subit, par suite de cette maladie momentanée, des facultés mentales et physiques de Napoléon. La balle était à ses pieds; il se détourna au lieu de la lancer vers le but et ses subordonnés étaient incapables de le faire pour lui.

CAMPAGNE DE FRANCE (1814)

III

LA CAMPAGNE DE 1814

Suisse, et du Rhin jusqu'à la mer, et lui donnaient en outre Nice et la Savoie. C'étaient les frontières vainement espérées par Louis XIV et dont seules les victoires de Marlborough l'avaient empêché de s'emparer.

Au commencement de 1814, la position de Napoléon était critique. A l'exception des forteresses qu'il gardait encore à tort sur l'Oder, la Vistule, et ailleurs, il avait perdu toute l'Allemagne. L'une après l'autre, toutes les grandes puissances militaires étaient devenues ses ennemies et leurs armées étaient en pleine marche sur Paris. L'Italie et la Suisse venaient de se tourner contre lui; les flottes Anglaises avaient chassé son pavillon de l'Océan, et Wellington, à la tête d'une armée solidement constituée, habituée à la guerre, et exaltée par de récentes victoires, était déjà sur le sol de l'Empire Français menaçant sa capitale par le sud.

Nul mieux que Napoléon ne savait à quel point les défaites essuyées à Moscou et à Leipzig avaient gravement atteint la France. Mais au jeu de la guerre, le temps apporte souvent bien des chances au plus faible, et, quoiqu'il sût que tout était contre lui, il préféra se fier à sa fortune et exposer son pays à la probabilité d'un coup mortel, plutôt que d'accepter des conditions qui porteraient atteinte à sa future renommée comme souverain et comme conquérant.

Pour satisfaire son ardent désir d'immortelle renommée, il fallait que les plus belles provinces de la France fussent livrées aux ravages des Cosaques furieux et sa capitale occupée par les Prussiens avides de venger leurs affronts passés.

La France, qu'il avait à enflammer, n'était plus, cependant, la France de 1805. La plus grande partie des champs étaient en friche, faute d'hommes et de chevaux pour les labourer, et presque tous les travaux agricoles retombaient sur les femmes et les enfants. Après un quart de siècle des horreurs de la Révolution et des immortelles victoires de l'Empire, la France épuisée réclamait à grands cris la paix à tout prix; mais son maître ne voulait pas entendre. Il ne voulait pas faire la paix au prix de sa propre gloire et de sa renommée future, et les siècles à venir le blâmeront de cette cruelle décision. Quoiqu'il pût en advenir, il était résolu à immortaliser son nom par la manifestation de ce que son grand génie militaire pouvait faire dans les circonstances les plus adverses. Il voulait que toutes les générations de Français se souvinssent qu'il n'avait pas désespéré des destinées et de la fortune de la France même à son heure la plus sombre. Sous un prétendu amour débordant pour elle, il espérait dissimuler l'ardente soif de gloire et d'immortalité dont furent remplies ses pensées depuis son enfance jusqu'à sa mort. Il gardait pour les oreilles seules de

son frère que, d'après ses idées sur ce monde, « il vaut mieux mourir roi que vivre prince. »

L'histoire ancienne nous apprend que certains hommes vécurent presque exclusivement pour la renommée et pour l'admiration des générations futures. Ils s'inquiétaient peu des rigueurs et des maux de la guerre, ni de ce que les autres souffraient pour eux, tant qu'ils pouvaient espérer par là rendre leurs noms immortels. Mais dans cette avide soif d'éloges et d'admiration des générations encore à naître, bien peu ont égalé Napoléon, aucun ne l'a surpassé. Il était entré dans la vie publique à une époque où ceux qui l'entouraient fouillaient journellement les histoires de la Grèce et de Rome pour y chercher des récits d'héroïsme national, où la foule illettrée elle-même avait appris à parler de César et de Brutus, et où les noms de Leonidas, d'Epaminondas, de Fabricius, d'Annibal, de Scipion, et de tant d'autres étaient des mots familiers constamment sur les lèvres des acteurs réels et des prétendus acteurs de ce qu'étaient alors les épouvantables drames de la vie de chaque jour. L'immortelle renommée, c'était là le grand but de Napoléon et nul autre homme à nulle autre époque ne l'obtint jamais à un plus haut degré. Personne n'a jamais plus vécu que lui pour la postérité. De très bonne heure dans sa vie il sentit que les historiens le classeraient avec Cyrus, Alexandre, Mahomet, et les plus grands conqué-

rants qui ont ravagé la terre. Il savait que son règne serait comparé à ceux de Charlemagne, d'Henri IV, et de Louis XIV; et son ambition était de laisser après lui un nom plus grand que tous les leurs. S'il acceptait alors de signer la paix aux conditions offertes par les Alliés, comment pourrait-il se rencontrer sur un pied d'égalité avec les âmes des autres grands conquérants dans ces Champs-Élysées dont il aimait tant à parler?

Son esprit était d'une nature tellement superstitieuse qu'alors que nous pouvons affirmer qu'il n'avait jamais fléchi le genou avec une sincère vénération devant son Créateur, il croyait fermement que quelque bon génie veillait sur lui et lui assurait le succès. Cet ange gardien l'avait tiré de bien des grands embarras et avait plus d'une fois même converti la défaite en victoire. Pourquoi la Fortune se tournerait-elle à présent contre le plus habile soldat du siècle, le plus sage et le plus grand des mortels? Ses pensées étaient plus absorbées par l'histoire future et le jugement de la postérité que par le présent et les événements qui se passaient autour de lui. Jetant bien loin un regard dans les siècles futurs on eût dit que l'éclat en éblouissait sa vue, jusqu'à lui retirer la faculté d'apprécier exactement les choses qui se trouvaient auprès et immédiatement autour de lui. Comme soldat, il avait égalé la réputation de

Turenne, peut-être même celle de Marlborough : comme souverain, il avait acquis à la France un plus grand lustre que Louis XIV; mais il ne voulait pas, comme ce monarque, qui s'appelait lui-même le Grand, effacer toute sa gloire en signant un second traité d'Utrecht.

Pendant toute cette campagne, Napoléon fit tout ce qu'il pût pour donner à ses opérations l'apparence d'une guerre nationale soutenue, comme en 1792, pour défendre la France contre des envahisseurs acharnés à sa perte. Il fit de son mieux pour jouer au héros national — c'était un acteur inimitable — et quand nous voyons dans les histoires de France ces masses d'Alliés attirés des quatre points cardinaux, convergeant alors vers Paris, nous sommes portés à voir en lui le soldat-patriote, disputant chaque pouce du territoire Français, le géant aux abois, adossé au mur, portant des coups terribles tantôt à l'un tantôt à l'autre de ses adversaires, quand l'un ou l'autre se hasarde à oser l'attaquer. L'esprit se reporte naturellement à l'héroïque défense de la Hollande par le jeune Guillaume de Nassau, quand Louis XIV envahit ce pays. On se rappelle le splendide patriotisme de Guillaume pendant toute cette longue lutte : comment il se battit presque sans espoir, comment, enfin, plutôt que d'abandonner son pays à l'envahisseur, il rendit aux flots toutes les provinces que ses industrieux compa-

triotes avaient conquises sur la Mer du Nord; et comment, tenté par le roi de France par des offres de souveraineté personnelle, il répondit qu'il mourrait dans le dernier fossé plutôt que d'abandonner le peuple qui avait eu confiance en lui. Mais Guillaume III était un vrai patriote et un véritable héros, et, quelque surhumain, comme je le crois, qu'ait été le génie de Napoléon, je ne puis arriver à me convaincre que pendant les trois dernières années de ses guerres il se soit montré ni un héros ni un vrai patriote. S'il eut moins aimé sa propre renommée et plus aimé la France, combien sa fin eût été différente! Que d'existences inutilement sacrifiées, que de défaites et de souffrances il eût épargnées à la France! En pensant à tout cela, je finis par comprendre ces rares Français, qui, haïssant sa mémoire, nous rappellent qu'étant jeune et causant de son avenir avec son plus intime camarade d'école il disait: « Je ferai à ces Français tout le mal que je pourrai. »

A son retour à Paris après Leipzig, il appela, comme d'habitude, de grandes levées, mais, à l'exception de très jeunes gens, très peu d'hommes répondirent à cet appel. Il ne pouvait trouver de chevaux pour sa cavalerie et beaucoup de fantassins nouvellement enrôlés n'avaient ni fusils ni ceinturons. La plupart des gardes nationaux étaient en sabots et en blouses. Il avait besoin d'argent, mais le temps lui

était encore plus nécessaire, et pour en gagner il essaya d'obtenir un armistice dès le début de la campagne. Les Alliés n'écoutèrent point cette proposition. Ils voulaient bien faire immédiatement la paix aux conditions proposées par eux, mais ils ne voulaient pas s'arrêter, même pour la faire, avant d'avoir gagné Paris. Napoléon ne se fia jamais plus à sa fortune qu'en 1814; mais il sentait bien que dans la grandeur même de la coalition formée contre lui il y avait beaucoup d'éléments qui pouvaient à tout moment se déclarer en sa faveur. Il connaissait parfaitement la faiblesse inhérente à toutes les coalitions : sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, il n'avait pas en vain étudié les campagnes de Marlborough. Il attendait tout naturellement les chances que pouvait lui offrir une Armée Alliée commandée par trois souverains, tous plus ou moins jaloux les uns des autres, et ayant chacun à satisfaire des intérêts particuliers.

Cette campagne des neuf premières semaines de 1814 fut la seule campagne défensive que Napoléon soutînt jamais. Dans ses guerres précédentes, il avait toujours pris l'initiative, et, assumant la responsabilité d'une vigoureuse et rapide offensive, il avait accablé son ennemi, non seulement par la supériorité de sa stratégie, mais par la vigueur et la rapidité de ses coups, jusqu'à ce que son adversaire tombât devant lui entièrement réduit et saignant par tous les pores.

Le 1er Novembre, après avoir mis le Rhin entre ses troupes désorganisées et l'ennemi, sa première idée fut de conserver ce fleuve, s'il était possible, afin de garder les provinces de la rive gauche comme terrain de recrutement et d'en tirer un revenu. Il ne s'était pas attendu à ce que les Alliés s'aventureraient dans une campagne d'hiver et avait espéré que, protégé par ce fleuve, il aurait le temps de réorganiser son armée, augmentée d'une autre conscription, et de la préparer pour une nouvelle campagne au printemps suivant. Mais bien que son énergie fût aussi ardente que jamais, ses plans et ses dispositions marqués de toute son habileté ordinaire, quoique les Alliés, après avoir traversé le Rhin, ne s'avançassent que lentement, timidement, sans aucune intelligence militaire, quoiqu'il gagnât ce qu'il annonçait à Paris comme des victoires, il n'eut jamais le temps nécessaire pour exercer, armer, et équiper les conscrits qui répondirent à la levée de 300,000 nouveaux soldats votée par le Sénat. Dès qu'il s'aperçut que les Alliés entraient positivement en France, pensent bien des gens aujourd'hui, il aurait dû faire la paix aux conditions les meilleures qu'il pouvait obtenir.

Beaucoup d'égoïstes ambitieux se trompent sur le but auquel ils tendent et sur leur folle recherche de la renommée personnelle qu'ils prennent pour le bien et l'honneur de leur pays; cela n'est pas rare dans la

vie politique. Mais Napoléon était beaucoup trop clairvoyant et beaucoup trop habile pour conserver une pareille illusion, bien qu'il se fût toujours efforcé d'inculquer à la France la conviction que tout ce qu'il faisait était uniquement dans son intérêt et qu'en 1814 il ne se battait que pour sa cause. Prisonnier à Sainte-Hélène, il ne cessa d'essayer de faire accepter au monde cette explication de son étrange et imprudente conduite pendant cette année-là.

Résolu à continuer la guerre dès que les Alliés commenceraient à traverser le Rhin, il sentit qu'avec ses forces affaiblies il n'y avait pas d'espoir de songer à se maintenir sur ce fleuve. Il ordonna donc aux corps de Ney, de Victor, et de Marmont de se replier sur Verdun, Châlons, et Bar-sur-Aube devant l'ennemi qui s'avançait. En outre, le corps de Macdonald et la Garde sous Mortier et Oudinot étaient encore disponibles. Dans la guerre de cette année-là, le chiffre des troupes engagées est plus incertain que de coutume ; de plus, les mouvements très rapides de Napoléon et les grandes fatigues que ses hommes avaient à supporter éclaircissaient leurs rangs tous les jours. Dans toutes guerres, des marches forcées et des mouvements continuels réduisent bientôt la force des bataillons, même par le beau temps ; mais le froid et la pluie de l'hiver et l'irrégularité des distributions de vivres qu'entraînent les marches forcées répétées,

augmentent énormément la moyenne de cette diminution. La totalité de son armée exercée et équipée à la date à laquelle les Alliés franchirent le Rhin ne représentait guère qu'un effectif flottant entre 70,000 et 80,000 hommes, dont un quart environ de cavalerie : sa proportion en artillerie était beaucoup plus considérable qu'à l'ordinaire à cette époque. Pendant le cours de la campagne, il reçut fréquemment de petits renforts qui augmentaient matériellement ses forces; ceux qui rejoignirent les Alliés étaient plus nombreux, mais ils apportaient avec eux beaucoup de maladies contractées sur le parcours de leur longue ligne de marche.

Napoléon s'était assez facilement remis des désastres de Moscou, mais il n'en fut pas de même après la défaite de Leipzig. Pour la campagne de 1813, il avait encore intact dans les caves des Tuileries un immense fonds de réserve dont il pourrait disposer quand l'argent deviendrait rare, et toute la partie virile du pays n'avait pas encore été épuisée. Tout cela était changé alors, et les impôts étaient devenus énormes : celui sur le revenu seul était de 25 p. 100 pour tous les contribuables non militaires. C'est pour cette raison que la classe riche et la classe moyenne aspiraient à une restauration des Bourbons et que la classe pauvre était réduite à la plus profonde misère. Mais les impôts rentraient lentement et Napoléon eut bientôt

dépensé tout l'argent comptant qui lui restait pour reconstituer son armée en retraite et équiper les nouvelles levées qu'il rassemblait. La France n'avait plus son ancienne foi illimitée en lui et commençait à considérer ses guerres comme sans fin et sans but. Les conscriptions des deux dernières années, rigoureusement appliquées, avaient dépeuplé le pays de jeunes hommes: il ne restait dans les villages que les enfants et les vieillards. Par le fait, il avait anticipé de plusieurs années sur les contingents annuels. Dans tous les départements de l'Empire, il y avait alors une tendance très marquée à résister à la conscription autant qu'on pouvait s'aventurer à le faire avec sécurité. Dans beaucoup de cantons, les hommes désignés pour être soldats s'étaient réfugiés dans les bois. Les traits caractéristiques les plus odieux de la *presse* aux époques les plus oppressives furent dépassés par les rigueurs des dernières conscriptions de Napoléon. Des 300,000 hommes votés pour renforcer son armée après les désastres de Leipzig, 63,000 seulement avaient répondu à l'appel au 31 Janvier 1814. La déraison et l'inopportunité de son Système Continental étaient alors bien reconnues et librement discutées, et, parmi ce que, sous un pareil maître, nous pouvons, au moins par courtoisie, appeler les classes dirigeantes, avait grandi une aspiration pour cette prospérité matérielle qu'on croyait généralement alors

impossible avec ses guerres. Les secousses causées par ses récents désastres semblaient, enfin, avoir réveillé la France de l'état d'enivrement dans lequel l'avait plongée l'éblouissante gloire de ses précédentes victoires. Les royalistes, les républicains, le parti-prêtre, aussi bien que les politiciens à projets de l'école de Talleyrand, tous étaient encouragés par la situation des affaires intérieures à intriguer contre Napoléon et son absolutisme. Les membres du Corps Législatif, ses fidèles esclaves, tant qu'il avait été victorieux, reprenaient courage alors : ils réclamèrent des garanties pour les libertés populaires et osèrent même restreindre ses demandes d'argent. Il les congédia avec colère ; et le Sénat, toujours tremblant devant lui, lui accorda tout ce qu'il voulait. Mais ce renvoi sommaire de la Législature ne servit qu'à diminuer son influence et son pouvoir pour obtenir, d'un peuple découragé autant qu'appauvri, les hommes et les ressources dont il avait alors un besoin si urgent. Telle devint, en effet, l'opinion publique qu'il n'osa pas rendre la Garde Nationale, cette armée populaire, aussi réellement utile qu'il aurait pu le faire.

Les desseins de Napoléon étaient encore dirigés vers des buts grandioses, comme s'il ne s'était pas heurté à d'écrasants désastres pendant les deux dernières années, et ses projets étaient encore si vastes, si étendus, si gigantesques, qu'il ne voulait pas abaisser ses

pensées à une échelle aussi restreinte que la simple défense de la France. Appliqué à de grands projets d'action future, il avait laissé, en 1812-1813, une armée considérable derrière lui dans les forteresses d'Allemagne qui, employée sur l'Elbe en 1813, aurait pu lui assurer la victoire. De la même façon, il ne sut pas encore se résoudre à concentrer toutes ses ressources pour la campagne défensive qu'il voyait alors nettement devant lui. Les 30 ou 40,000 hommes de troupes aguerries avec lesquels Suchet occupait la Catalogne eussent été un renfort inappréciable pour sa petite armée dans les plaines de la Champagne ; Eugène opérait en Italie avec une armée à peu près égale ; Augereau organisait à Lyon de nouvelles forces ; et Soult aurait pu détacher quelques troupes précieuses si Napoléon lui avait ordonné de réduire son armée à des opérations purement défensives contre Wellington. Comme dans la campagne de l'année précédente, le plan général des opérations de Napoléon était trop ambitieux et n'était pas en rapport avec la position réelle dans laquelle il se trouvait alors.

En appréciant la décision prise par Napoléon de conserver aussi longtemps qu'il pourrait la plus grande étendue possible de territoire, en 1813 et l'année suivante, nous ne devons pas, cependant, oublier qu'il luttait pour garder des superficies de recrutement. Partout où il y avait assez de troupes Françaises pour

maintenir son autorité, il était à même de lever des soldats, car il avait encore des amis zélés dans toutes les provinces; mais dès que son autorité n'était plus reconnue, les pays ainsi perdus pour lui devenaient trop souvent un précieux terrain de recrutement pour ses ennemis. Par exemple, lorsque la Confédération du Rhin eut été dissoute à la suite de ses derniers malheurs, près de 150,000 hommes qui avaient récemment combattu sous ses drapeaux allèrent grossir les armées ennemies. Les pays qui avaient formé cette Confédération, étant plus près de la France, furent alors les plus importants de tous sous ce rapport.

Quelques-unes des meilleures troupes de Napoléon venaient du Piémont et de la Toscane — en réalité, l'armée d'Eugène était presque entièrement recrutée en Italie — mais, en même temps, les amener en France pouvait entraîner leur désertion à l'ennemi, comme cela était arrivé aux Saxons, aux Wurtembergeois, et aux Bavarois quand Napoléon avait évacué leurs royaumes. De plus, il comptait sur l'armée d'Eugène, aidé d'Augereau, pour assurer l'alliance et l'appui de la Suisse, chez laquelle Napoléon avait beaucoup d'amis ardents. Son intention était qu'Eugène, ainsi soutenu, tombât sur les lignes de communication des Alliés après que leurs armées seraient entrées en France et il espérait que les belliqueuses populations de l'Alsace et de la Lorraine ainsi encouragées

agiraient avec une plus grande vigueur sur les derrières de l'ennemi. Effectivement, ces deux provinces s'opposèrent courageusement à la marche des Alliés. A l'exception de l'armée relativement faible d'Augereau, Napoléon ne pouvait guère compter sur un appui venant d'aucune de ces sources, s'il restreignait son plan d'opérations aux plaines de la Marne et de la Seine, où il était évident qu'il faudrait combattre pour protéger Paris. Mais, d'un autre côté, si l'armée d'Eugène le rejoignait, l'Empereur d'Autriche serait à même de faire entrer ses troupes sous le commandement de Bellegarde d'Italie en France.

Le cas de ses armées d'Espagne était différent. Il est difficile de ne pas croire que Napoléon se flattait là d'espérances que la bataille de Vittoria avait rendues indignes d'attention sérieuse. Le temps pressait et dès qu'il s'aperçut que les Alliés avaient l'intention de traverser le Rhin, il aurait dû renvoyer Ferdinand à Madrid ; mais au lieu d'agir ainsi, on le trouve à l'heure suprême négociant des conditions pour la restauration de ce roi. C'est qu'il espérait, en maintenant l'armée de Soult sur un pied respectable et en conservant la Catalogne en son pouvoir avec l'armée de Suchet, arranger les affaires avec l'Espagne de telle sorte que, sous le roi restauré, la position de Wellington deviendrait politiquement impossible. Débarrassé de toute inquiétude de ce côté, si les Anglais

avaient été ainsi obligés d'abandonner l'Espagne, il lui eut été possible de rappeler à lui les armées de Soult et de Suchet.

Mais la victoire complète de Wellington à Vittoria avait marqué ces projets des mots sinistres « trop tard. » La conservation de la Catalogne par Suchet n'était plus qu'un détail isolé et insignifiant qui, si l'on s'y obstinait, ne pouvait qu'amener la perte finale des garnisons Françaises maintenues dans cette province ; et l'armée de Soult, quoique admirablement commandée, était hors d'état de s'opposer à l'invasion triomphante de Wellington en France. Il est dangereux, présomptueux même pour un soldat, de critiquer les conceptions et les plans militaires de Napoléon, mais ceux qui étudient cette campagne ne peuvent s'empêcher de penser qu'il aurait mieux fait de restreindre l'armée de Soult à gagner du temps par une active défensive sur la frontière des Pyrénées et d'ordonner à tout soldat Français, qu'on aurait pu en distraire et en général à tous ceux qui se trouvaient en Espagne, de rejoindre son armée dans les vallées de la Marne et de la Seine.

Tant que les armées Françaises furent victorieuses dans l'Europe centrale, les éléments d'opposition à l'autorité de l'Empereur furent en apparence faibles et facilement étouffés partout où ils se manifestèrent ; mais dès que la marée descendante de l'insuccès com-

mença et qu'on vit incontestablement pâlir l'étoile de Napoléon, le déclin de sa puissance s'accentua avec une rapidité toujours croissante jusqu'à ce que se produisit la catastrophe finale. Le vaste Empire Français de 1811 lui fournissait d'immenses ressources en hommes. Il avait à sa disposition les services des Polonais, des Italiens, des Suisses, des Saxons, des Danois, des Wurtembergeois, et des Bavarois, et il pouvait tirer de l'argent et du matériel de guerre des autres peuples qui n'étaient pas avec lui sur un pied amical. Cependant comme l'étendue de son Empire se réduisait à chaque étape de sa retraite, non seulement ces ressources lui étaient coupées, mais les armées ennemies en devenaient d'autant plus fortes. Les sacrifices pleins d'abnégation de nations entières, soutenues par l'inépuisable richesse de l'Angleterre, amenèrent successivement sur le terrain des masses d'hommes qui balayèrent définitivement sa puissance comme une avalanche sans cesse grossissante se précipitant sur l'édifice croulant de son Empire.

Il y a pourtant une autre raison qui poussa Napoléon à se battre plutôt que de faire la paix en 1814. Avant que les Alliés eussent franchi le Rhin, il avait calculé qu'ils formeraient de gros détachements, dans le but d'assiéger les forteresses dans lesquelles il avait laissé des garnisons derrière lui. Il pensait aussi qu'ils auraient besoin d'armées pour divers

services dans les provinces alors rendues à leurs souverains légitimes. Il ne prévoyait pas, par conséquent, une aussi grande disproportion entre sa propre armée et celle des Alliés, quand toutes deux ouvriraient la campagne en France. Mais avant de franchir le Rhin, les Alliés avaient presque exclusivement employé leurs milices à investir ou à assiéger les garnisons Françaises en Allemagne; et, dans leur marche depuis ce fleuve jusqu'à Paris, ils ne s'arrêtaient pour assiéger aucune forteresse, se contentant de les observer ou de les investir. C'était ce que Marlborough avait eu l'intention de faire quand, au début de ses guerres, il priait instamment les Hollandais de le laisser marcher tout droit sur Paris pour y dicter ses conditions à Louis XIV.

Je me suis ainsi appesanti sur les plus grandes lignes de la guerre de 1814 parce que c'est égarer ceux qui étudient cette histoire que d'appeler exclusivement leur attention sur les opérations dans les vallées de la Marne et de la Seine. Je suis heureux de constater que, dans ces dernières années, il y a eu une tendance naturelle, parmi ceux qui suivent avec attention tous les événements de la carrière de Napoléon, à renoncer à traiter isolément cette campagne comme une espèce d'étude académique sur l'influence que deux cours d'eau sur le théâtre d'une guerre peuvent avoir sur des opérations défensives. L'habile résumé de cette cam-

pagne par Sir E. Hamley et la manière dont il a traité ces remarquables événements ont longtemps tendu, selon moi, à concentrer à tort l'attention sur les mouvements des Alliés et ceux de Napoléon entre la Marne et la Seine, à l'exclusion de toutes les autres influences qui contribuèrent à l'abdication du grand Empereur-soldat. Dans presque toute campagne les questions qui déterminent les décisions d'un général sont d'une beaucoup plus large envergure que les simples mouvements stratégiques ou tactiques qui peuvent être exécutés le long de certaines lignes géographiques d'un pays. Mais, en tout cas, le déclin et la chute de Napoléon ne peuvent être bien compris que si l'on se rend exactement compte de la base sur laquelle reposaient son pouvoir et sa suprématie et à quel point cette base était déjà gravement ébranlée avant que les Alliés passassent le Rhin. Aucune critique technique de sa merveilleuse stratégie, nulle analyse professionnelle de sa splendide tactique sur le champ de bataille ne suffirait. Vers la fin de 1813, il y avait près d'un million d'hommes sous les armes, dans le but avoué de renverser Napoléon de sa situation de Dictateur de l'Europe, mais si l'on veut comprendre entièrement sa chute, il faut étudier les influences morales aussi bien que les influences physiques qui agissaient contre lui. Dans la plus grande partie de l'Europe, il y avait alors deux partis : l'un lui était favorable,

l'autre lui était violemment hostile. Le premier était encore sous l'influence des énormes avantages dus à la Révolution Française et aux succès de ses armées; le second, souffrant de l'oppression du Système Continental de Napoléon, se souvenait des maux et des humiliations sans nombre que ses soldats avaient fait subir aux vaincus. Le temps et la brièveté de la reconnaissance humaine pour les bienfaits reçus avaient agi sur le parti favorablement disposé pour lui, et renforçaient chaque jour celui qui le haïssait. Les causes que le Capitaine Mahan a si habilement exposées dans son intéressant ouvrage sur la puissance maritime agissaient également contre lui; mais il y en avait encore d'autres. La spoliation de l'Italie et de la Suisse, l'accroissement progressif dans toutes les provinces de l'ancienne Allemagne d'un sentiment unanime profondément hostile à la France, et les réformes sociales introduites en Prusse par l'habile politique de Stein, comptèrent au nombre des principales raisons qui agirent puissamment pour développer une opposition résolue à la suprématie de Napoléon.

Les Alliés lui donnèrent toutes facilités pour sa retraite sur le Rhin, car leur poursuite après Leipzig fut extrêmement faible. Ils ne commencèrent à traverser ce fleuve que le 21 Décembre 1813, après y être arrivés en trois colonnes : l'une s'était portée sur le Bas-Rhin

par la Hollande, entraînant en passant cette nation dans la coalition contre Napoléon ; une autre, sous Blücher, forte d'environ 50,000 hommes, sur le Rhin central à Coblentz ; la troisième et la plus considérable, d'environ 120,000 hommes, sous Schwarzenberg, sur Bâle, où elle traversa le pont de pierre. Bâle appartenait à la Suisse qui se jeta avec cette ville dans la Coalition. Avant la fin de l'année, ces deux dernières armées étaient rassemblées dans les vallées de la Marne et de la Seine. Les Alliés n'étaient plus disposés à accorder à Napoléon les conditions favorables qu'ils lui avaient offertes à Francfort, car ils avaient commencé à reconnaître qu'il ne pouvait y avoir de tranquillité durable en Europe tant qu'on le laisserait gouverner la France sous n'importe quelle forme.

Avant de passer le Rhin, les Alliés adressèrent un manifeste au Peuple Français, déclarant que leur désir était de voir la France forte et prospère. Ils s'efforçaient de convaincre toutes les classes que c'était Napoléon seul qui empêchait la conclusion de la paix si ardemment désirée. Leur « unique conquête, » disaient-ils, « serait la paix — une paix qui donnerait un repos durable à la France et à toute l'Europe. » Suivant l'exemple de l'ancien Directoire, ils déclaraient qu'ils ne faisaient pas la guerre aux peuples, mais seulement à leurs chefs. Les armées Alliées étaient, en général, reçues cordialement comme des

amis ramenant la paix. A la honte, cependant, des envahisseurs, il faut dire qu'ils souillèrent leurs opérations par de grands excès; mais si on se rappelle comment l'armée Française à tous les degrés de la hiérarchie avait pillé et opprimé les habitants de l'Europe centrale, il ne faut pas trop s'étonner que ces derniers, vainqueurs à leur tour, aient voulu tirer vengeance des maux et des insultes précédemment endurés.

Napoléon se trouvait alors dans la nécessité imprévue d'avoir à défendre sa capitale contre les Alliés qui marchaient sur elle. Parmi les circonstances défavorables dans lesquelles il fut forcé de commencer cette campagne, la position écartée de ses forteresses, derrière la frontière du Rhin, fut un malheur sérieux. Jusque-là sa politique de guerre avait toujours été de dicter des conditions à ses ennemis dans *leurs* capitales et ses lointaines conquêtes lui avaient fait négliger la ceinture de forteresses avec lesquelles Louis XIV avait protégé la frontière orientale de son royaume. Mais cette frontière avait été dépassée : elle n'était plus la frontière de Napoléon, et il avait par conséquent jugé inutile de dépenser de l'argent pour l'entretien d'ouvrages destinés à défendre les frontières surannées d'une France restreinte. Ces forteresses n'étaient donc pas en état de résister à un siège. En outre, le typhus, trop souvent le fléau d'une armée défaite, importé de Russie et par les garnisons récem-

ment retirées d'Allemagne, décimait ses troupes dans ces places fortes.

Napoléon voyait bien que le filet jeté autour de lui par ces formidables armées menaçait Paris de tous les côtés. Mais il n'était pas sans espoir, prévoyant probablement dans la lutte à venir de nombreuses occasions d'exercer son génie de commandement; et une des plus frappantes singularités de son esprit, dans sa fortune chancelante, fut qu'il basait plutôt ses calculs sur le possible que sur le probable. Il croyait que son armée des Pyrénées, sous l'habile conduite de Soult, suffirait pour tenir Wellington à distance assez longtemps pour lui permettre de dicter ses conditions à ses propres adversaires immédiats. Il comptait beaucoup sur l'esprit national que l'invasion de la France ne manquerait pas de ranimer, et bien que celui-ci ne fut ni aussi fort ni aussi prononcé qu'il l'avait espéré, il est d'autant plus à l'honneur du peuple opprimé et ruiné qu'il se manifesta spontanément surtout dans quelques provinces. Il croyait que ce sentiment animerait ses soldats et leur inspirerait un élan et une valeur plus grands que jamais. Son armée était une armée de Français, se battant pour défendre le sol de la France : que ne pouvait-il donc pas attendre de ces soldats sous son commandement habile au suprême degré? Les armées qui lui étaient opposées appartenaient à trois nations et à de nombreuses

principautés, ayant chacune son but spécial et ses jalousies. L'une était l'armée de son beau-père, qui était avec elle et ne laisserait certainement pas détrôner sa fille ni envoyer son mari en exil. Nul ne connaissait mieux que lui la faiblesse d'un commandement partagé, surtout lorsque les généraux en chef ressemblaient à ceux qui le poursuivaient alors. Schwarzenberg — le commandant en chef nominal des armées Alliées — était un pauvre stratégiste, extrêmement timide en toutes circonstances, mais en face de Napoléon il était si évidemment rempli de terreur que son manque habituel de vigueur, sa lenteur, et son hésitation l'entraînèrent à éparpiller démesurément ses forces. Il ressemblait à beaucoup d'égards aux généraux Autrichiens que Napoléon avait battus des années auparavant. Il était, en somme, le type parfait du général en chef qu'il fallait pour donner à son grand adversaire les occasions qu'il désirait et dont certainement il tirerait bon parti. Blücher était un homme tout différent : soldat d'instinct, c'était un chef audacieux par goût et par caractère. Quoique vieux il débordait d'énergie. Ignorant de la science de la guerre, il aurait été porté à la témérité, si son audace irréfléchie n'avait alors été retenue dans de justes bornes par les très savants Gneisenau et Müffling, qui ne le quittaient jamais.

Le but immédiat des souverains Alliés, en franchis-

sant le Rhin, était l'occupation de Paris, mais le plan général qu'ils avaient adopté pour se rendre maîtres de la capitale de la France était extrêmement défectueux. Pour se procurer plus facilement des subsistances, ils avaient maladroitement éparpillé leurs armées sur un front immense, comme si, dans la zone des opérations, il n'y avait pas eu de grand-maître de la guerre, guettant l'occasion de les battre en détail. Ces armées, au lieu de se diriger sur la capitale de l'ennemi par des lignes convergentes, de façon à ce que Napoléon ne fût pas en état d'en attaquer une sérieusement sans avoir les autres sur son flanc, marchaient séparées par de grands intervalles, incapables par conséquent de se soutenir mutuellement. Leurs chefs ignoraient absolument que le moyen le plus simple, le plus prompt, le plus sûr de s'emparer de Paris était la destruction de l'armée de Napoléon. De la manière dont ils manœuvraient, ils gaspillèrent le seul grand avantage qu'ils possédassent : celui d'une énorme supériorité numérique. Les timides mouvements de Schwarzenberg peuvent avoir été ou non surveillés par Metternich, mais malgré les nombreux échecs et défaites essuyés par les Alliés, il est positif qu'ils firent subir des pertes sérieuses aux Français. Bien que souvent repoussés, ils reprenaient toujours leur marche sur Paris avec des effectifs non diminués et avec le renouvellement d'énergie que com-

munique toujours l'arrivée de renforts, tandis que l'armée de leur adversaire se réduisait peu à peu, n'ayant pas de réserves pour la recompléter. Mais, comme l'année précédente, les Alliés redoutaient encore de s'attaquer à tout corps de troupes avec lequel on savait que se trouvait Napoléon. Aussi recherchaient-ils le combat avec ses Maréchaux, mais l'influence que son nom seul exerçait sur eux était encore énorme. La première idée de Schwarzenberg était le salut de l'armée Autrichienne; et, sentant qu'il n'était pas à la hauteur de son illustre et grand adversaire, son esprit semblait toujours plus porté aux combinaisons défensives qu'aux combinaisons offensives. Ce n'était pas l'homme qu'il fallait pour diriger l'invasion de la France, surtout quand Napoléon tenait la campagne contre lui.

Suivons maintenant les mouvements généraux des forces opposées.

Deux seulement des trois armées d'invasion dont j'ai parlé marchaient sur Paris : celle de Schwarzenberg de Langres par la vallée de la Seine vers Troyes; celle de Blücher de Nancy vers Joinville et le long de la Marne vers Saint-Dizier. Cette ligne de marche séparée était précisément ce que Napoléon désirait le plus. Elle lui donnait la chance de battre d'abord l'une, puis l'autre. Le corps de Blücher étant le plus faible, il se tourna d'abord contre lui. Son plan était excellent; mais il échoua par un de ces

hasards qui à la guerre ont si souvent rendu inutiles les projets les plus habilement conçus. Une dépêche interceptée révéla le mouvement aux Alliés. Un engagement indécis à Brienne, le 28 Janvier, fut suivi par la défaite de Napoléon à La Rothière le 1er Février, où il subit de grandes pertes et eut 54 canons et 3,000 hommes pris par l'ennemi.

Après cette victoire les Alliés séparèrent de nouveau leurs armées, tandis que Napoléon se retirait sur Nogent. Pendant que Schwarzenberg suivait lentement et timidement l'Empereur qui battait en retraite, Blücher poussait franchement au nord et se dirigeait tout droit sur Paris. Dans la précipitation de ce mouvement, Blücher, pour la commodité de l'administration, avait fractionné son armée en détachements. Sacken, avec 15,000 hommes, était à la Ferté-sous-Jouarre; le corps d'York était disséminé sur la route vers Château-Thierry; 5,000 Russes étaient à Champaubert; et Blücher lui-même était à Fère-Champenoise avec 20,000 hommes. Il y avait là une grande chance pour un homme à la perception et à la décision aussi promptes que Napoléon. Il attaqua d'abord et extermina les Russes à Champaubert, puis se retourna sur Sacken, qu'il battit en lui prenant 26 canons et 4,000 prisonniers, outre les tués et les blessés. Mortier repoussa ensuite les débris de ces forces et le corps d'York du côté du Nord, vers Soissons. Mar-

mont, en complète communication avec Napoléon, pendant ces événements, s'était retiré lentement devant le corps de Blücher et avait alors été rejoint par l'Empereur. A Vauchamp, Blücher se vit forcé de reculer et fut vigoureusement poursuivi par Marmont, qui surprit et battit son arrière-garde composée de Russes sous Ourousoff. Dans cette retraite, Blücher perdit 15 canons et 8,000 hommes.

Ce fut alors le tour de Schwarzenberg. Il s'était avancé sur Paris avec la principale armée jusqu'à la rivière d'Yères, mais il y était tenu en échec par Oudinot, Victor, et Macdonald. Mettant sa Garde dans des chariots et des voitures et marchant nuit et jour, Napoléon rejoignit ces Maréchaux, le 16 Janvier, à Guignes. Le lendemain, il surprit l'avant-garde des Alliés à Mormant, et cette énorme armée se replia poursuivie par la poignée d'hommes de Napoléon et ne s'arrêta qu'au delà de Troyes.

Ce nouvel état de choses affaiblit la Coalition, car chacun des souverains Alliés semblait songer plus que jamais à la position que son armée occuperait à la fin de la guerre, plutôt qu'aux mesures exigées pour la terminer. Chacun était fort attentif à la part de butin qui lui reviendrait, quand les conditions de la paix seraient arrêtées. L'occupation de certaines provinces par les troupes d'une Puissance, quand arriverait la cessation des hostilités, ne serait-elle pas un

fort argument en faveur de leur conservation par cette Puissance? Toutes étaient donc désireuses de se placer dans la position qui serait la plus avantageuse au moment où la guerre prendrait fin. L'Autriche désirait s'assurer un grand territoire en Italie; mais comme, grâce à l'habile tactique d'Eugène, l'Italie n'avait pas encore été conquise, les hommes d'État Autrichiens n'avaient aucun désir d'arriver à une paix prématurée. Le véritable directeur des mouvements de l'armée Autrichienne, en ce moment, n'était pas Schwarzenberg, mais le fin Metternich. Cet homme d'État, subtil et rusé, avait négocié la séparation de la Bavière, du Wurtemberg, et de la Saxe, et il pensait que les droits de l'Autriche à remplacer les Français dans la direction des États qui avaient formé la Confédération du Rhin devraient par conséquent être reconnus. Après s'être assuré de la coopération de Murat contre son beau-frère, son ancien chef, et son bienfaiteur, il avait tout espoir d'être en mesure à bref délai d'expulser Eugène et d'occuper les provinces Italiennes. Afin, cependant, d'être en position d'appuyer les prétentions de l'Autriche à ces avantages, il était nécessaire que l'armée Autrichienne demeurât aussi forte que possible. Il consentait volontiers à ce que Blücher, dans son empressement à s'emparer de Paris, fit tailler en pièces les armées Prussienne et Russe, mais il avait résolu que Schwarzenberg ne ferait rien

de semblable avec son armée. La tardive apparition du corps d'Augereau en Suisse à ce moment-là, sur les derrières des Alliés, arriva donc à propos pour excuser ce qui était désirable pour d'autres raisons : c'est-à-dire le recul ultérieur de la grande armée. Les alliés de l'Autriche étaient parfaitement au courant de la vraie nature de la politique de Metternich et des motifs qui la dictaient, mais ils n'étaient pas en position de se quereller avec l'Autriche à ce sujet. Ils furent, par conséquent, forcés de se soumettre à l'inévitable et de concerter un plan de campagne en harmonie avec les intentions évidentes du cabinet de Vienne.

Sous la vigoureuse pression de l'Angleterre, Bernadotte avait envoyé du nord les corps de Woronzoff et de Bülow pour appuyer Blücher dans sa prochaine tentative pour gagner Paris par la vallée de la Marne. Le premier rejoignit Blücher quand le corps de Wintzingerode se fut emparé de Soissons et que Saint-Priest eut amené un renfort d'environ 12,000 hommes par les Ardennes et Châlons. L'armée de Blücher, y compris ces éléments, s'élevait à plus de 100,000 hommes. Il fut alors décidé que dans cette campagne Blücher remplirait le premier rôle et le rôle le plus actif, tandis que Schwarzenberg resterait sur la défensive : si Napoléon tombait sur l'armée de Blücher, la grande armée sous Schwarzenberg avancerait avec précau-

tion; et, tout mécontents que fussent les autres membres de la Coalition d'un pareil plan d'opérations, on leur fit comprendre que c'était tout ce qu'ils pouvaient espérer de leurs alliés Autrichiens.

Napoléon était arrivé devant Troyes le 22 Février; et, le 24, Blücher, sans attendre d'avoir son corps d'armée sous la main, se porta en avant pour attaquer Marmont sur la Marne. Marmont recula devant le fougueux Prussien vers la Ferté-sous-Jouarre. Là il était à portée d'être soutenu par Mortier, qui avait surveillé Wintzingerode, lequel était venu de Soissons à Reims, et Bülow, qui avait atteint Laon. Dès que Wintzingerode eut quitté Soissons, Mortier réoccupa cette ville et y mit une garnison suffisamment forte, sous les ordres du Général Moreau[1]. Mortier et Marmont n'avaient pu réunir à eux deux que 12,000 hommes, mais, par un habile emploi de la Marne et de l'Ourcq, ils arrêtèrent la marche de Blücher au delà de cette dernière rivière jusqu'au 1er Mars, où ils furent renforcés par 6,000 hommes venus de Paris.

Pendant ce temps, Napoléon, quittant Troyes le 27 Février, arrivait en toute hâte avec 25,000 hommes au secours de ses Maréchaux et était à la Ferté-sous-Jouarre, sur les derrières de Blücher, le 1er Mars.

1. Ce Général Moreau ne doit pas être confondu avec l'ancien rival de Napoléon, tué l'année précédente par un boulet perdu.

L'espoir de Napoléon de porter un coup mortel à Blücher semblait alors très fondé, et il dut croire qu'il le tenait déjà à sa merci. Blücher n'avait d'autre alternative que de battre en retraite aussi rapidement que possible vers le nord par la route de Soissons. Mais Napoléon savait que cette ville était occupée par Moreau et que ses fortifications avaient été récemment augmentées. Il lança immédiatement Marmont et Mortier à sa poursuite et, le 3 Mars, il traversa la Marne avec ses propres forces pour les soutenir. Blücher avait appelé à lui Wintzingerode et aussi Bülow, arrivé par la Hollande et la Belgique, et qui, en approchant de Soissons, avait amené Moreau à se rendre, juste au moment où Napoléon comptait profiter de l'avantage complet d'un poste fortifié sur la seule ligne de retraite possible pour Blücher. Il est difficile de dire ce qui serait arrivé si Moreau avait fait son devoir; car, avec une armée venant d'être battue, être poursuivi au passage d'une rivière non guéable par un adversaire de la taille de Napoléon est toujours une mauvaise affaire. Il est certain que Moreau n'était pas un traître, mais c'était un homme faible et indigne d'être investi d'aucune responsabilité pendant la guerre. Napoléon fut furieux et à juste titre quand il apprit cette nouvelle. « Qu'on arrête ce misérable, écrivit-il, et aussi les membres du conseil de défense : qu'ils soient traduits devant une Commission Militaire

composée d'officiers généraux, et, au nom de Dieu, faites-le fusiller dans les vingt-quatre heures. » Si Moreau avait tenu un jour et demi de plus, je ne vois pas comment Blücher aurait pu échapper à un écrasant désastre. Thiers parle, dans son style boursouflé ordinaire, de cette reddition comme de l'événement le plus fatal de l'histoire de France après Waterloo. Il y a peut-être là une certaine exagération ; mais en ce qui concerne la campagne de France, en 1814, on peut dire hardiment que l'étoile de Napoléon se coucha quand Soissons se rendit. Aucune autre occasion semblable ne se représenta dans tout le cours de cette campagne.

Dans la soirée du 3 Mars, Blücher traversa l'Aisne sans être inquiété et prit position entre Craonne et Soissons, le long de la rive septentrionale. Napoléon traversa cette même rivière à Berry-au-Bac, en avant de ses Maréchaux, engagés dans une attaque infructueuse sur Soissons, tourna la gauche de Blücher, battit Woronsoff à Craonne, et s'avança par la route de Soissons jusqu'à Laon, où Blücher, en voyant sa gauche tournée, avait fui avec toute son armée.

La bataille de Laon eut lieu le 9 Mars. L'attaque de Marmont par le sud-est avait été assez heureuse pendant la journée, car Blücher, convaincu qu'il devait y avoir un corps central entre Marmont et Napoléon s'avançant par le sud-ouest, hésitait à attaquer. Ayant enfin reconnu son erreur, il tomba à la nuit sur le

bivouac de Marmont et le détruisit presque complètement, lui prenant 45 canons et faisant 2,500 prisonniers. C'était un coup terrible pour Napoléon à cette période de sa fortune; mais, loin d'y succomber, il résolut de continuer son mouvement sur Laon le lendemain. Il avait à peine 20,000 hommes, mais il calculait que, dans le but de s'assurer du succès dans son attaque sur Marmont, Blücher devait avoir sérieusement réduit la force qu'il lui opposait. Ce ne fut que lorsqu'il se fut convaincu que Blücher concentrait toutes ses forces dans l'intention de tomber sur lui, qu'il céda enfin aux instances de ses Maréchaux et se replia sur Soissons. Avant comme après la bataille de Laon il était très important pour Napoléon de ménager ses ressources par tous les moyens possibles. En thèse générale, il n'aurait pas été prudent d'attaquer un ennemi trois fois plus fort que lui et dans une bonne position défensive. D'ailleurs, il eut été le premier à condamner n'importe lequel de ses Maréchaux qui eût laissé, comme il l'avait fait, une fraction de son armée s'avancer par la route de Soissons jusqu'à Laon, tandis que l'autre suivait une route hors de portée de tout soutien de celle-ci — c'est-à-dire la route de Berry-au-Bac à cette même ville. Le point de concentration, on le savait aussi, était occupé par l'ennemi, ce qui rendait l'opération encore plus dangereuse et encore plus contraire aux principes

bien compris de la guerre. Ce mouvement au nord sur Soissons et Laon coûta à Napoléon et aux Alliés environ 12,000 hommes à chacun; mais tandis que le premier ne pouvait pas remplacer ses pertes, les seconds étaient en position de le faire immédiatement. Blücher laissa échapper une grande occasion à Laon, car, s'il avait lancé toutes ses troupes sur Napoléon, il est difficile de voir comment la petite armée Française qu'il avait devant lui aurait pu éviter un désastre complet. Mais on l'a dit avec beaucoup de justesse à propos de tous les combats de cette campagne, la présence du grand Empereur, comme la tête de Méduse, paralysait invariablement autant qu'elle terrorisait ses ennemis.

Dans les nombreux mouvements rapides qu'il fit d'un flanc à l'autre du théâtre de la guerre, Napoléon avait rarement avec lui plus de 25,000 hommes. Chaque fois qu'il faisait un mouvement de droite à gauche ou de gauche à droite, il était naturellement forcé de laisser derrière lui un nombre d'hommes suffisant pour masquer son départ aux forces Alliées qui avaient été devant lui et aussi pour leur tenir tête au cas d'une active offensive de leur part en son absence. La rumeur publique, cependant, exagérait toujours beaucoup le chiffre de ses troupes et il prenait grand soin d'en faire autant lui même par tous les moyens possibles. Ses mouvements étaient si rapides, en effet,

qu'il ne donnait jamais le temps à l'ennemi de s'assurer de sa véritable force, car sa pratique fut de toujours frapper immédiatement quand il avait rejoint les forces ennemies. Une opinion exagérée de ses effectifs était donc facile à entretenir. Son audace de frapper avec sa petite armée une partie de l'immense armée de 120,000 hommes de Schwarzenberg suffisait par elle-même à faire croire à ses adversaires qu'il était fort, car il n'était pas à présumer qu'il s'aventurerait dans des opérations aussi audacieuses sans avoir une puissante armée derrière lui. Pendant toute cette phase de la campagne, il compta presque absolument sur son habileté à manier les troupes ; il se fia à la terreur de son nom pour le préserver d'un danger sérieux, tandis qu'il s'en rapportait entièrement à sa chance et à la maladroite et prudente lenteur de Schwarzenberg pour lui fournir des occasions de succès sans risques.

Le 11 Mars, le général Russe Saint-Priest prit subitement d'assaut la ville fortifiée de Reims pendant la nuit : Reims était une place d'une extrême importance stratégique en ce moment, car son occupation rétablissait les communications entre les armées de Blücher et de Schwarzenberg, toujours éloignées l'une de l'autre. Saint-Priest, croyant sottement que l'armée de Napoléon avait été détruite par Blücher à Laon, logea ses 15,000 hommes dans les villages autour de Reims et prit peu ou pas de précautions

pour les protéger contre une surprise. Napoléon, informé de la position isolée de Saint-Priest, s'avança secrètement et à marches forcées sur Reims, et, le 13 Mars, reprit la ville et le repoussa au loin en désordre et avec de grandes pertes.

Cette réapparition de Napoléon sur le champ de bataille à un moment où les Alliés commençaient à croire que sa fin était arrivée arracha à un de ses éminents adversaires les remarques suivantes : « Nous nous attendons à voir ce terrible homme partout. Il nous a tous battus, l'un après l'autre. Nous redoutons l'audace de ses entreprises, la rapidité de ses mouvements, l'habileté de ses combinaisons. On a à peine le temps de concevoir un plan d'opérations qu'il le détruit. »

La terrible attaque de Napoléon sur Laon, la destruction du corps de Saint-Priest, et son hardi séjour à Reims, tout près de la position de Blücher sur l'Aisne, ne furent pas sans produire leur effet. Nous voyons en résumé que, malgré la fiévreuse hâte qu'avait le général Prussien de finir la guerre, il ne s'aventura plus à marcher vers le sud au delà de cette rivière jusqu'au 20 Mars, époque à laquelle il sut que Napoléon avait quitté Reims. Napoléon s'arrêta dans cette ville du 14 au 17 Mars; et, à cette dernière date, rassemblant quelques nouveaux renforts, il se dirigea sur Épernay afin de menacer Schwarzenberg qui ne

s'était hasardé à s'avancer au delà de Troyes que le 14, quand il avait appris l'échec de Napoléon à Laon. Mais encore le général en chef Autrichien n'avait-il avancé que lentement et avec précaution, poussant devant lui Macdonald et Oudinot laissés pour le surveiller. Cependant, dès qu'il sut que Napoléon avait gagné Épernay, il reprit peur et recula de nouveau, poursuivi énergiquement par Napoléon qui, plein de confiance malgré son infériorité numérique, se dirigeait sur Arcis-sur-Aube.

Un changement subit s'opéra alors dans les plans des Alliés. Le Czar s'irritait intérieurement depuis longtemps des retraites répétées et des mouvements indécis des forces Alliées partout et chaque fois que Napoléon paraissait, même avec les effectifs les plus insignifiants. La crainte que l'Autriche ne se retirât de la Coalition, était alors évanouie; car, par une nouvelle convention, chaque partie contractante s'était engagée à ne conclure aucun traité sans le consentement des autres puissances Alliées. L'Empereur Alexandre sentait qu'il pouvait insister alors en toute sûreté pour faire adopter une politique militaire plus vigoureuse et plus pratique. Le résultat fut un ordre envoyé à toutes les forces constituant l'armée Alliée sous les ordres de Schwarzenberg de se diriger vers le nord, et, après avoir donné la main à Blücher, de pousser directement sur Paris en une seule armée

concentrée, sans s'inquiéter de ce que Napoléon pourrait faire. L'armée Alliée essayait d'effectuer cette concentration projetée près d'Arcis, quand Napoléon y prit position. Il se trouva bientôt presque enveloppé et effectua difficilement sa retraite en traversant l'Aube. Afin de protéger les ponts, il avait mis pied à terre, lui-même, et, l'épée à la main, ralliait les fuyards.

Sa fortune paraissait alors être presque à son dernier déclin. Il avait l'avantage d'opérer sur des lignes intérieures et de s'interposer entre les deux grandes masses que formait l'armée d'invasion, mais pourtant il avait été rudement repoussé et avec de grandes pertes par les deux. Il voyait clairement qu'elles étaient enfin décidées à l'envelopper et à l'écraser entre elles. Dans le midi, Wellington avait battu Soult à Orthez et s'avançait sur Toulouse, après avoir envoyé Beresford à Bordeaux, où il avait été accueilli avec enthousiasme ; et la Vendée s'agitait au nom des Bourbons. Il était entouré d'ennemis, ses amis n'étaient qu'à moitié dévoués, et pourtant il ne désespérait pas. Le calme avec lequel il faisait face au désastre, les ressources et l'art avec lesquels il s'efforçait de trouver de l'espoir, et presque des raisons substantielles pour espérer, sont des plus remarquables. Qu'on pense de lui personnellement ce qu'on voudra, on ne peut se refuser de reconnaître le merveilleux

courage et l'indomptable énergie de ce géant si plein de force et de génie surhumains.

Il ne pouvait plus alors s'opposer à la marche directe des Alliés sur Paris; mais une ressource suprême lui restait encore: il pouvait tomber sur leurs lignes de communication avec toutes les troupes qu'il pourrait rassembler, tandis que Joseph ferait de son mieux pour défendre la capitale. Il calculait qu'il s'était déjà écoulé assez de temps pour la guérison et la convalescence des malades jetés dans les grandes forteresses frontières de Luxembourg, Verdun, Metz, Thionville, etc., etc.; et aussi pour l'instruction passable de beaucoup de conscrits dans l'intérieur de ces places. Ces troupes fraîches grossiraient ses rangs et la possession de ces forteresses au point de vue des approvisionnements lui permettrait d'agir avec une grande liberté. Par cette audacieuse opération il espérait délivrer Paris de tout danger, ou du moins de tout danger sérieux. Ce calcul était basé sur la supposition que, d'accord avec toute tradition, toute théorie, et tout précédent dans les armées conduites selon les règles, les Alliés jugeraient d'une nécessité indiscutable de rétrograder afin de rétablir et de protéger leurs communications avec le Rhin, sur lesquelles Napoléon était tombé et qu'il avait coupées. Il attachait également une grande importance à l'effet moral que cette combinaison, aussi surprenante que

hardie, aurait sur ses propres soldats aussi bien que sur l'ennemi. Mais le succès dépendait de la défense de Paris par Joseph jusqu'à ce que Napoléon eût eu le temps de gagner la vallée de la Meuse avec toutes ses forces disponibles. C'était là le point faible de son plan ; son pauvre et faible frère était un roseau brisé sur lequel il s'appuyait : il n'avait même pris aucune mesure efficace pour mettre Paris à l'abri d'un coup de main.

Quand Napoléon partit d'Arcis-sur-Aube dans la direction de Vitry et de Saint-Dizier, pour mettre à exécution son nouvel et audacieux projet, l'effectif de son armée était trop faible pour lui permettre d'agir avec succès sur les derrières de l'ennemi. Il dut, en conséquence, faire venir à lui la division de Pacthod, alors à Bergères, et les corps de Marmont et de Mortier, qu'il avait laissés pour observer Blücher quand il avait tourné au sud pour tomber sur Schwarzenberg. Mais, en prenant ces troupes avec lui, il retirait du voisinage de Paris les seuls corps destinés à sa défense qui fussent réellement bons et desquels dépendait en grande partie sa sécurité. Lorsque Blücher s'était avancé, ils avaient reculé dans la direction du sud-ouest vers la capitale et étaient arrivés à Fère-en-Tardenois quand ils reçurent l'ordre de Napoléon de le rejoindre à Saint-Dizier, en passant par Châlons. Si ces ordres leurs fussent arrivés avant que Blücher, dans son mouve-

ment vers le sud pour rejoindre Schwarzenberg, se fût placé à l'est de la position qu'ils occupaient, ils auraient pu aisément s'y conformer; mais, dans la situation actuelle, leur seule chance de le faire alors était de suivre un chemin de traverse vers Vitry.

Pour la seconde fois, dans cette campagne, une dépêche interceptée dévoila le projet de l'Empereur à l'ennemi. Désireux de relever le courage de la cour abattue à Paris, il avait adressé à l'Impératrice un exposé complet du projet qui, il l'espérait encore, relèverait sa fortune. Ce fut cet exposé qui tomba entre les mains de l'ennemi le 24 Mars.

Tant que Blücher et Schwarzenberg avaient opéré indépendamment contre Paris, avec un grand intervalle entre leurs armées, la ligne centrale, entre Paris et Châlons, avait généralement été profitable aux mouvements de Napoléon. C'était encore alors, à son avis, la plus sûre, depuis qu'il avait repoussé ces deux armées ennemies à une si grande distance l'une de l'autre. En conséquence, il avait non seulement donné l'ordre à Marmont et à Mortier de s'en servir pour le rejoindre, mais d'autres troupes encore la suivaient en se dirigeant vers l'est. Le Général Compans, avec 3,000 hommes environ, était arrivé à La Ferté, en route pour le rejoindre par Sézanne. Deux divisions de Garde Nationale s'approchaient de Châlons, avec un grand convoi d'artillerie. Tous ces détachements,

ignorant le danger qu'ils couraient, s'avançaient indépendants les uns des autres, entre les deux armées Alliées, dont ils ne connaissaient pas la proximité, tandis que Napoléon, au même moment, était plus loin de Paris que Blücher ou que Schwarzenberg. C'était là une situation très dangereuse pour les Français.

Quand le plan complet de Napoléon fut connu des Alliés, Blücher décida immédiatement qu'au lieu de se porter en hâte par le sud-ouest vers Paris, il marcherait directement sur Châlons pour assurer sa jonction avec Schwarzenberg dans la grande plaine découverte entre cette ville et Vitry. Après s'être mis en route, il envoya dans ce but une grande force de cavalerie et d'artillerie à cheval sous les ordres de Wintzingerode du côté de Saint-Dizier pour cacher la marche projetée des deux armées combinées sur Paris, alors découvert par le mouvement de Napoléon vers Chaumont et la Haute-Meuse. Schwarzenberg fut d'abord un peu alarmé par la nouvelle contenue dans la dépêche interceptée; cependant par suite du mouvement de Napoléon sur Saint-Dizier et de là au sud sur Doulevent, la cavalerie Française avait chassé de Chaumont et de Bar-sur-Aube le quartier-général diplomatique des Alliés, avec l'Empereur d'Autriche et Metternich. Ils s'étaient enfuis à Dijon. Schwarzenberg se trouvait donc enfin délivré des entraves

que leur voisinage avait apporté dans tous ses plans et ses mouvements ; et comme il ne pouvait plus, pour le moment du moins, en appeler à l'autorité de sa cour, il consentit au désir alors fortement exprimé du Czar, qui voulait que, sans égard pour ce que Napoléon pouvait faire, la grande armée rejoignit immédiatement Blücher et que les deux armées réunies marchassent directement sur Paris. Les forces Alliées ayant effectué leur jonction comme il était convenu, s'avancèrent enfin vers Paris, le 24 Mars, en une seule et énorme masse, à la grande joie de tous les soldats de ces armées. Leur marche s'opérait en deux colonnes couvertes par de grandes masses de cavalerie qui, en arrivant à Soudé-Sainte-Croix, le 25 — à peu près à moitié chemin de Vitry à la Fère-Champenoise — tombèrent sur le camp de Marmont juste au moment où les colonnes de Mortier y arrivaient. Ces deux Maréchaux furent rudement traités et repoussés dans le plus grand désordre sur Fère-Champenoise et finalement sur Allemant, près de Sézanne. Les troupes Françaises comme corps ne s'étaient pas bien comportées ce jour-là et leurs pertes furent considérables. Pendant que les Maréchaux étaient ainsi engagés, un grand train d'artillerie, avec un convoi de munitions et de vivres très-considérable, également destiné au camp de Napoléon, arriva en scène par le nord. Abandonné à son sort par les troupes en déroute de Marmont et de

Mortier et accablé de tous côtés par la cavalerie et l'artillerie à cheval, il fut entièrement détruit. Les Français perdirent ce jour-là 60 canons et environ 10,000 hommes.

Dans l'impossibilité absolue de rejoindre Napoléon et presque entourés par l'ennemi, les Maréchaux battus durent faire un grand détour par Melun, afin de revenir entre Paris et les armées Alliés concentrées et avançant alors d'une manière régulière, pour arriver à Charenton, au sud-est de la ville, le 29 Mars à midi.

A cette date, les Alliés étaient aussi arrivés dans les environs de la capitale sur les fronts nord et est. L'Impératrice et le Conseil de Régence se retirèrent à Blois, suivant les instructions de Napoléon, laissant Joseph pourvoir à la défense de la ville. Rien ne saurait être plus regrettable que la conduite de Joseph dans cette circonstance. Les forces dont il disposait consistaient en quelques cadres de la Garde Impériale, dans lesquels, au dernier moment, il avait versé quelques milliers de conscrits. Marmont et Mortier avaient ramené environ 12,000 hommes, et Compans, récemment renforcé par quelques bataillons, était à la tête de 6,000 hommes de plus. Le Maréchal Moncey avait pris le commandement d'environ 5,000 hommes de la Garde Nationale récemment organisée. Il y avait une grande quantité de gros canons en bon état, mais on n'avait pris

aucune mesure efficace pour les mettre en position, pas plus que pour établir quelques ouvrages de défense sur les hauteurs dominantes autour de Paris. On entend souvent beaucoup d'ignorants se moquer des fortifications permanentes, et ceci démontre bien à quel point leurs dires sont parfois absurdes ; en effet si, en 1814 Paris avait été protégé par des forts extérieurs, comme en 1870, le résultat de cette campagne aurait peut-être été tout différent. Mais, voyant de loin, comme le faisait généralement Napoléon, il n'avait pas envisagé la possibilité — que lorsqu'il fut trop tard — de Paris, le centre et le foyer de son pouvoir attaqué par un ennemi. Si même dans le mois de Janvier il eût construit quelques grands ouvrages de campagne à l'est, au nord, et au sud de Paris, et qu'ils les eût armés rapidement de gros canons, la ville aurait pu tenir pendant que lui, dans la vallée de la Meuse, ravageait les lignes de communication de ses ennemis.

Les Alliés s'avancèrent vers le nord de Paris sur un front s'étendant de la route de Saint-Denis (Bois de Boulogne) du coté de l'est vers Belleville et Romainville, et le 30 Mars ils repoussèrent les Français de toutes leurs positions avancées dans la ville. Joseph autorisa alors Marmont à négocier pour l'évacuation de la place, et, le soir même, une convention ayant été arrêtée, toutes hostilités cessèrent.

Pendant ce temps-là, la cavalerie de Napoléon s'était énergiquement emparée de Chaumont, sur la ligne de communication de Schwarzenberg. Lui-même était à Doulevent, le 25 Mars, attendant anxieusement l'arrivée de Marmont et de Mortier le jour même de leur désastre, quand on lui rapporta que de grandes masses de cavalerie ennemie étaient en vue. Pour le moment, aucune nouvelle ne pouvait lui être plus agréable, car cela semblait supposer que, comme il y avait compté, Schwarzenberg se repliait pour rétablir ses communications. Il se prépara immédiatement à l'attaque avec toutes les forces qu'il avait sous la main, espérant se frayer un passage à travers la cavalerie des Alliés et rejoindre les Maréchaux, qu'il attendait d'heure en heure. Cette cavalerie était sous les ordres de Wintzingerode et il remporta sur elle un brillant succès, la repoussant finalement avec de grandes pertes vers le nord-est, très loin de la zone immédiate des opérations et au-delà de Bar-le-Duc. Ce fut de ses prisonniers qu'il recueillit les premières nouvelles de ce qui était arrivé. Il fut d'abord surpris de découvrir qu'il s'était battu avec l'armée de Blücher et non avec celle de Schwarzenberg. Ensuite, tous parlaient de vagues rumeurs de la marche des Alliés sur Paris. Il devenait donc d'une importance vitale de s'assurer des faits.

Après avoir fait une halte à Saint-Dizier, il poussa

une forte reconnaissance en avant de Vitry, le 26. Pour la première fois, il apprit par elle que les Maréchaux avaient été battus à Fère-Champenoise, le 25, et que les Alliés étaient en marche sur Paris, où les avaient appelés Talleyrand et son parti.

Même après la réception de ces nouvelles, il inclinait à s'en tenir à son plan et à se porter sur les communications de l'ennemi avec tous les hommes qu'il pourrait rassembler, en laissant les Alliés faire ce qu'ils pourraient sur Paris. Mais les désastres que ses armées avaient essuyés pendant les trois dernières campagnes lui avaient enlevé beaucoup de son ancienne et indiscutable puissance. La plupart de ses généraux étaient abattus : Berthier, son chef d'état-major, plus que tous les autres. Tous s'accordaient pour dire qu'il devait sauver Paris ou succomber. La pression exercée par ceux qui l'entouraient était alors trop forte pour y résister. Deux ans auparavant il eût brusquement congédié celui qui eût osé lui donner un avis sans être interrogé. De plus, il commençait à se rendre compte que, devant le nombre écrasant des Alliés, Paris ne pourrait pas tenir assez longtemps pour lui permettre d'attaquer les derrières de l'ennemi et d'y répandre le désordre. Il partit donc en toute hâte pour Paris avec toutes les troupes qu'il pût prendre avec lui dans une de ses marches rapides avec des relais. Courant la poste et passant par Troyes, il arriva à Fon-

tainebleau le 31 Mars. Il y apprit la reddition de Paris, mais pourtant encore il n'était nullement disposé à renoncer à la lutte. Le jour même de son arrivée, il adressa une dépêche à l'Impératrice lui parlant de la levée en masse des provinces de l'est, de la capture d'une foule de personnages éminents quand sa cavalerie était tombée sur le quartier-général diplomatique, etc., etc. Il n'hésitait pas devant des assertions inexactes, quand il croyait utile de répandre au dehors les récits les plus enthousiastes de ses victoires et des pertes infligées à l'ennemi.

Paris étant alors perdu pour lui, il prend des dispositions pour continuer la guerre avec Orléans comme nouvelle base et nouveau siège du gouvernement. Il expédie des ordres pour la concentration de toutes ses forces : celles qui s'éloignaient de Paris après sa reddition et celles qui avaient suivi ses mouvements rapides ; elles devaient prendre position au sud de Paris, entre cette ville et Essonne. Il pourvoit à la réorganisation du gouvernement civil, nommant des préfets spéciaux et autres fonctionnaires administratifs pour l'assister dans la continuation de la guerre à laquelle il est toujours tout disposé.

Mais, quelque habiles que soient ses conceptions, quelque intelligentes et pratiques que soient toutes ses mesures, il n'est plus le souverain absolu qui a la certitude que ses ordres seront exécutés. Sa Garde, les

simples soldats et les sous-officiers sont, en général, toujours fidèles et le suivront n'importe où ; mais les Maréchaux, qu'il a tirés des rangs, et le Sénat, dont les membres lui doivent leurs places et leurs fortunes, tous sont résolus, et sagement résolus pour le salut de la France, à ce que la guerre finisse, à ce que l'on fasse la paix, peu importe que les conditions soient désastreuses pour le maître qui les a faits ce qu'ils sont. Parmi les nombreuses manières par lesquelles, dans cette circonstance, la fidélité personnelle des simples soldats pour Napoléon se manifesta, formant ainsi un vigoureux contraste avec la trahison calculée de ses généraux, l'histoire suivante est une des plus caractéristiques : Marmont, agissant selon son droit — selon son devoir, par le fait — entama des négociations pour lui-même et au nom de son corps et déclara qu'ils se conformeraient au décret du Sénat ; et quand, le 2 Avril, le Sénat déclara l'Empereur déchu et nomma un Gouvernement Provisoire, il donna des ordres dans la supposition que ses hommes pensaient comme lui. Mais quand ceux-ci et leurs officiers apprirent qu'il voulait abandonner Napoléon, ils refusèrent d'obéir. Marmont se rendait à cheval vers ses troupes quand les généraux vinrent au-devant de lui et lui apprirent cette nouvelle, l'avertissant en même temps qu'on tirerait certainement sur lui s'il paraissait à la parade. Il était trop brave pour

craindre ses propres soldats, il s'avança donc au milieu d'eux, et, après une scène très Française, où tout le monde semble avoir crié à la fois, il parvint à entraîner son corps avec lui et le conduisit dans le camp des Alliés.

Pendant quelque temps on parla beaucoup d'une Régence avec l'Impératrice jusqu'à ce que le Roi de Rome fut assez âgé pour régner, mais tout le monde sentait que cela ne signifierait que Napoléon sous une nouvelle forme. Lui-même riait à l'idée de la Régence d'une enfant, comme il appelait sa femme. La seule autre alternative était la restauration des Bourbons, pour laquelle se déclaraient les Alliés ; car, comme Talleyrand le disait « la Régence était une intrigue, les Bourbons seuls étaient un principe. »

Ce furent ses Maréchaux qui forcèrent Napoléon à abdiquer. Ils étaient las de la guerre, s'étaient assez enivrés de sa gloire, et avaient épuisé toutes les récompenses qu'il était au pouvoir de leur illustre chef de leur distribuer. Pendant les dix années précédentes, beaucoup d'entre-eux n'avaient pas passé beaucoup de mois chez eux. L'histoire de l'abandon par Marmont du maître qui l'avait élevé à une haute position exigerait un chapitre à elle seule. Quoique la postérité puisse penser de sa moralité, il ne peut y avoir de doute que ce ne fut le coup final qui perdit Napoléon en 1814. Certains historiens nous demandent de con-

damner ces hommes, parce que le souverain qu'ils perdaient les avaient comblés de richesses et d'honneurs ; mais il ne faut pas oublier qu'ils avaient alors à choisir entre leur fidélité envers lui et leur attachement à leur pays. Qui donc peut justement les blâmer? Ce ne sont certes pas ceux dont les ancêtres abandonnèrent Jacques II, et se joignirent au grand Guillaume de Nassau parce que la prospérité de l'Angleterre dépendait du succès de la Révolution.

Le 5 et le 6 Avril, l'Empereur pressa instamment les Maréchaux de le suivre derrière la Loire et de continuer la lutte. Il fit appel à leur fidélité et à ces sentiments qui attachent les soldats à leurs grands chefs ; mais tout fut en vain. A mesure que projets sur projets s'accumulaient dans cet esprit colossal, véritable labyrinthe, comme le fer dut entrer dans son âme lorque lui, l'homme aux mille trônes, fut forcé d'écouter ses Maréchaux, ses anciens humbles serviteurs, quand ils déclarèrent, d'un ton impérieux et menaçant, qu'il fallait abdiquer sans conditions, car ils ne voulaient pas prendre part à la guerre civile que la marche qu'il proposait déchaînerait sur la France ! Convaincu, comme bien d'autres, que la campagne de 1814 fut non seulement une folie, mais un crime, on ne peut cependant pas réfléchir sur la dernière semaine de Napoléon à Fontainebleau sans éprouver le plus profond sentiment de pitié pour son sort.

Et qui peut refuser son admiration au courage inébranlable, à la sincère fidélité, au loyal attachement des simples soldats pour le chef qui les avait si longtemps conduits à la victoire? Bien que nous puissions trouver qu'il en fut peu digne, qui refusera son tribut d'éloges aux humbles et vaillants soldats Français, à ces braves cœurs, pour avoir consacré leur dévouement à l'idole de toute leur vie?

Dès que l'on sût partout à Fontainebleau que Napoléon avait abdiqué, il fut abandonné par ses généraux, par presque tout son état-major, et très peu d'officiers restèrent même pour faire leur service à son quartier-général.

Le 11 Avril, Napoléon adressa une proclamation à l'armée restée fidèle, fit ses célèbres adieux à ses généraux, et signa l'Acte d'Abdication. Les Alliés lui donnèrent la jolie petite île d'Elbe pour résidence future et lui permirent d'y jouer à la souveraineté sous le titre d'Empereur, avec un petit détachement de sa Garde et ceux de ses courtisans qui désiraient l'accompagner dans son exil. Ces conditions peu rigoureuses imposaient au monde un danger de guerre que les Alliés n'avaient pas le droit de permettre. Il était le destructeur de la paix en Europe : sa réapparition en France, n'importe à quel moment, signifierait encore la guerre, encore la misère pour les nations, y compris la sienne. Ayant enfin, après de

grandes souffrances et de grands efforts, capturé cet incomparable oiseau de proie, ils n'auraient pas dû se contenter de lui couper simplement les ailes ; ils auraient dû l'enchaîner et l'enfermer étroitement dans une cage, comme ils le firent plus tard à Sainte-Hélène et, sans s'inquiéter de la gêne que cela pouvait lui causer, prendre toutes les précautions pour rendre son évasion impossible. S'il eût été à leur place, aucune sensibilité sentimentale pour la grandeur déchue, pour la couronne tombée n'eut influencé sa décision ; sa connaissance de la nature humaine, son bon sens pratique lui eusssent dit que l'Empereur Napoléon n'était pas homme à rester longtemps prisonnier dans une petite île d'où l'évasion était relativement facile. Si les Alliés avaient pris en 1814 des précautions convenables pour l'empêcher de jamais troubler le monde de nouveau, que de sang versé et de misères évitées à l'Europe, quelle défaite et quel abaissement ultérieur eussent été épargnés à la France !

Le coup final de Wellington qui dispersa l'armée de Soult à Toulouse n'eut lieu que six jours après la date de l'abdication de Napoléon, tant les nouvelles voyageaient lentement dans ce temps-là. Soult apprit par de vagues rumeurs ce qui s'était passé à Fontainebleau, mais il n'avait reçu aucune autorisation officielle pour une suspension d'armes.

Ainsi finit la très commentée et très remarquable campagne de 1814. Jusqu'à ce que l'idée Napoléonienne, si vivement entretenue par les écrits de M. Thiers, eut conduit la France à la guerre de 1870, c'était une étude ordinaire pour tous les militaires studieux, comme un brillant exemple de l'offensive-défensive. Elle est pleine d'instructions pour les soldats et abonde en incidents qui sont des sujets propres à l'exagération débordante de l'emphatique historien, car ce fut la lutte désespérée du tigre blessé qui frappait tout autour de lui : malheur à qui osait s'approcher à portée même de sa force paralysée ! Mais en la considérant au point de vue du patriotisme Français—si un Anglais a le droit de le faire — on se sent obligé de la condamner comme une campagne qui n'aurait jamais dû être entreprise. Les désavantages contre Napoléon, quand il s'y décida, étaient si accablants que seul un miracle en sa faveur aurait pu lui assurer un succès final. Nous admirons, nous louons l'homme qui, combattant uniquement pour son pays, lutte jusqu'à la fin, se fiant à un miracle du hasard pour lui donner la victoire. Mais nul ne peut être excusé de soutenir une guerre jusqu'à la dernière extrémité, comme le fit Napoléon en 1814, quand cette guerre n'est soutenue que pour des raisons et des objectifs personnels.

Sur le véritable théâtre de la guerre, la stratégie de Napoléon, pendant les trois premiers mois de cette

année, est au-dessus de tout éloge. Mais comme campagne, comme grand épisode dans cette guerre de trois ans, elle était basée sur une politique militaire absolument défectueuse. En refusant les conditions offertes par les Alliés avant qu'ils eussent traversé le Rhin, il devait s'assurer toutes les chances possibles en sa faveur. J'ai déjà fait allusion aux garnisons en Allemagne et à ses armées en Espagne qu'il aurait pu retirer. Pourquoi n'avoir pas tout de suite renvoyé à Madrid son prisonnier, le vrai roi d'Espagne, après avoir fait une paix avantageuse avec lui? Cela et la déposition de Joseph, ce pauvre être anti-militaire auquel il avait donné cette couronne historique, aurait pu faire beaucoup pour apaiser ce que j'appellerai l'esprit, le sentiment du Droit Divin, auquel les souverains Alliés attachaient une importance considérable. Cela eût certainement contribué à rendre quelques-uns d'entre eux moins prêts à la lutte et à affaiblir davantage les liens qui rattachaient l'Alliance. S'il l'eut désiré, il pouvait facilement — immédiatement après Dresde — détacher son beau-père, l'Empereur d'Autriche de la Coalition. Effectivement, même en admettant franchement que toute la conception stratégique des campagnes de 1813 et de 1814 fut de l'ordre le plus élevé, la politique générale militaire qu'il poursuivait alors, basée en grande partie sur les chances imprévues du ha-

sard, était fautive à l'extrême; et si un être ordinaire peut oser mettre en question la sagesse de l'homme qu'il croit avoir été la plus grande des créations humaines de Dieu, elle était contraire aux intérêts de la France épuisée et plus nuisible à ce qui lui était encore plus cher : son intérêt personnel. Beaucoup des batailles de cette campagne sont de splendides exemples de la meilleure méthode de Napoléon et de la supériorité de son génie à la guerre, mais il ne faut pas les confondre toutes avec des victoires. Elles sont ainsi classées par M. Thiers et son école ; mais en dehors de la gloire que quelques-unes d'entre elles répandirent sur lui et sur l'armée Française à cette époque, chaque bataille n'était guère plus qu'une sérieuse réduction de ses troupes déjà amoindries, c'est-à-dire de ses chances de pouvoir continuer la lutte contre les forces pratiquement inépuisables des armées Alliées convergeant alors sur Paris. Les envahisseurs jouèrent un jeu d'*attrition*, nous rappelant beaucoup celui de Grant quand il se trouva en face de Lee, le Napoléon, comme habileté, de la guerre civile Américaine. Comme Grant, les Alliés étaient toujours prêts à perdre un millier de leurs hommes s'ils pouvaient seulement tuer la moitié de ce nombre à leur ennemi.

En 1814, l'armée de Napoléon était un mélange de soldats aguerris et de jeunes conscrits dans la pro-

portion d'à peu près un sur cinq, et la France avait de bonnes raisons pour être fière d'eux, car tous se battaient également bien. Écrasés et battus, ils ne s'abaissaient pas — comme sous le Second Empire — à attribuer leur défaite à la trahison de leurs chefs. Mais désabusons-nous tout de suite de l'idée qu'ils se battaient pour la France. Ils se battaient pour et au commandement de l'homme unique, de Napoléon Bonaparte, le grand, le sublime Empereur qui avait abreuvé la France de gloire — d'une gloire qui n'a jamais été surpassée et qu'il ne sera peut-être même jamais possible d'égaler.

Les Alliés se mirent à l'œuvre au Congrès de Vienne pour disposer de ce qui avait été autrefois l'Empire de Napoléon, et il y eut beaucoup de luttes à propos des dépouilles. Les Bourbons et les émigrés rentrés voulurent gouverner de nouveau la France comme si Napoléon n'était jamais né, en tous cas comme s'il n'existait plus. Mais les éléments hétérogènes en France, ce qui survivait de la Révolution aussi bien que de l'Empire, étaient impossibles à saisir pour leurs esprits étroits et ils surent encore moins s'en servir d'une façon efficace. La robuste main d'un Soldat-Dictateur comme Napoléon était indispensable pour les contenir. Cette tâche était bien au-dessus des facultés de quelques nobles rentrés et de la poignée d'avocats qui essayaient alors de gouverner la France

sous un nouveau roi de la famille des Bourbons. Mais il serait en dehors de mon sujet de m'occuper d'une histoire aussi intéressante et aussi compliquée. Il me suffira de dire que ce furent les querelles des Puissances réunies en Congrès à Vienne et l'incapacité manifeste des Bourbons et de leurs partisans à satisfaire et à exercer l'autorité sur la France qui donnèrent dans la suite une nouvelle chance au grand Soldat-Roi dont j'ai essayé ici de décrire la première chute. Je parlerai dans mes derniers chapitres de sa merveilleuse résurrection des Cent-Jours qui se termina à Waterloo.

IV

LES CENT JOURS — LIGNY

IV

LES CENT JOURS — LIGNY

A une heure de l'après-midi, le 1er Mars 1815, trois petits navires jetaient l'ancre au Golfe Juan. Ils portaient Napoléon, qui, mal gardé dans sa prison de l'île d'Elbe, venait de s'échapper avec onze cents de ses meilleurs soldats. Cette poignée d'hommes, sans valeur pour une bataille, était une force inappréciable pour protéger l'Empereur contre la police, dans la marche sur Paris.

Nul grand mobile patriotique n'avait décidé son retour en France; ce n'était que la manifestation personnelle d'une ambition démesurée. Ce retour signifiait un nouveau déchaînement de la guerre, une nouvelle effusion de sang, et un surcroît de détresse pour l'Europe. Après ses nombreuses années d'horreurs révolutionnaires et de luttes dévastatrices, la France réclamait la paix par dessus tout et, de l'Ile d'Elbe,

Napoléon lui apportait la guerre avec l'Angleterre et toutes les Puissances Continentales. Ce débarquement entraînait de nouvelles épreuves et de nouvelles souffrances pour l'humanité.

Les troupes envoyées par Louis XVIII pour s'opposer à sa marche sur Paris l'accueillirent aux cris de Vive l'Empereur! Le chevaleresque Ney lui-même, qui avait juré fidélité au Roi, son nouveau maître, entraîné dans le grand tourbillon de révolte militaire se déclara pour le chef dont il avait si longtemps suivi la fortune.

Napoléon arriva à Paris le 20 Mars ; son voyage n'avait été qu'une marche triomphale. Quand il entra aux Tuileries, il avait donc de bonnes raisons pour dire à Caulaincourt que le succès de sa téméraire entreprise indiquait, encore une fois, le retour de cette bonne -fortune éblouissante qui l'avait gâté pendant tant d'années.

Dès que l'on apprit à Vienne que Napoléon avait débarqué en France, les Plénipotentiaires, alors réunis en Congrès, lancèrent contre lui une notification officielle de mise hors la loi : ils le livraient à la vindicte publique, « comme ennemi et perturbateur du repos du monde. » Tous les pays d'Europe retentirent de l'appel aux armes pour écraser ce tyran, ce destructeur de la paix qu'aucun traité ne pouvait lier. Pour aider les Puissances Continentales, l'An-

gleterre promit de répartir entre elles, de mois en mois et proportionnellement à l'effectif de leurs armées, une somme totale d'au moins 275 millions.

Pour rétablir son autorité, réorganiser son gouvernement, créer une nouvelle armée qui lui permît de faire face à ses ennemis, le premier, le grand besoin de Napoléon était le temps. Il essaya de rompre la Coalition formée contre lui, en traitant séparément avec chacune des Puissances Alliées. Mais elles ne se laissèrent pas prendre à ses déclarations spécieuses et refusèrent même de recevoir ses Envoyés.

Il avait espéré que, une fois rentré aux Tuileries, en Souverain acclamé par le peuple, il pourrait reprendre le pouvoir et régner aussi facilement qu'avant. Il comprenait bien que c'était comme Dictateur seulement qu'il pouvait espérer gouverner la France, à travers les mille dangers dont son retour l'environnait. Homme d'action sérieux, il n'avait pas la folie de s'imaginer que les bavards et les idéologues du Sénat ou ceux qui dans le Corps Législatif parlaient timidement de liberté et discutaient sur les principes abstraits du gouvernement parlementaire, étaient les hommes qu'il fallait pour conduire la France dans une pareille conjoncture. Si ceux qui dirigeaient alors les destinées de ce pays eussent été sages et sincèrement et du fond du cœur en sa faveur, ils

l'auraient unanimement acclamé comme Dictateur. Mais il s'aperçut bientôt que rien n'était plus loin de leurs pensées. Pour ses soldats il était toujours l'Empereur, comme autrefois, mais les rêveurs et les bavards des deux Chambres du Parlement persistaient à ne voir en lui que le chef élu d'une monarchie constitutionnelle. Les hommes mêmes qu'il avait choisis pour ministres n'auraient pas voulu de lui comme Dictateur, et son frère Lucien — l'irréconciliable républicain — était ouvertement opposé à tout rétablissement de l'Empire sur ses anciennes bases. Napoléon se rendit bientôt compte que, jusqu'à ce que la victoire l'eût entouré d'une nouvelle auréole d'autorité Impériale, il ne pouvait espérer redevenir le chef incontesté de la France, à moins de s'abaisser à faire appel aux pires passions des masses. Il savait qu'avec le sentiment militaire du pays en sa faveur, il pourrait aisément soulever une croisade contre les classes riches et privilégiées, et contre tous ceux qui imploraient la venue d'un Bourbon, et redevenir ainsi le chef absolu, indiscuté, tout puissant. Mais témoin dans sa jeunesse des excès de la Révolution, il avait conservé une horreur invétérée des démocraties sans frein et des gouvernements des foules. Comme il l'a dit à Sainte-Hélène, il n'avait ni le désir ni l'intention d'être le roi d'une Jacquerie moderne.

Ne voulant pas d'une telle royauté et ne pouvant

plus être empereur absolu, il ne lui restait que la position de souverain constitutionnel, que ses conseillers le pressaient de prendre. Il lui fallait d'abord et au plus vite, une armée suffisante pour anéantir ses ennemis du dehors ; pour l'obtenir il sentit qu'il fallait céder à la pression de ses amis. Les promesses ne lui avaient jamais coûté beaucoup et il était alors prêt à tout promettre si l'on voulait seulement lui donner ce dont il avait besoin. Afin de satisfaire l'opinion publique, il promulgua donc, le 22 Avril, une forme de Constitution qui, sur presque tous les points importants, ressemblait beaucoup à la Charte récemment octroyée par Louis XVIII. Mais, on peut dire, sans trop s'avancer, que cette Constitution n'eût guère pesé plus que le papier sur lequel elle était écrite, s'il fut rentré triomphant à Paris après Waterloo. Il aurait alors vivement et rudement fait taire ceux qui osaient parler d'institutions libérales et parlementaires. Pour le moment, cependant, cette Constitution répondait à son dessein. En effet, bien des gens furent même assez naïfs pour ajouter foi à la déclaration contenue dans sa nouvelle Charte qu'il avait autrefois ajourné l'introduction en France des institutions libres afin d'établir en Europe ce grand système fédéral qu'il pensait devoir conduire généralement au progrès et à la civilisation ; mais qu'à l'avenir il bornerait ses efforts à augmenter la prospérité et à renforcer les libertés publiques à

l'intérieur. Comme il avait dû rire intérieurement en écrivant cela !

Les deux Chambres sortirent de leur rôle ordinaire pour lui rappeler qu'il n'était que le chef d'un pays gouverné constitutionnellement et que les Chambres étaient des institutions représentatives nationales et non plus des clubs Napoléoniens comme jadis. Leurs adresses nous semblent aujourd'hui d'une puérilité comique ; quant à lui, il les considéra comme impertinentes. Dans une de ses réponses pleines de hauteur il leur dit : « C'est aux époques difficiles que les grandes nations, comme les grands hommes, déploient toute l'énergie de leur caractère et deviennent des sujets d'admiration pour la postérité ! » Il les avertissait de ne pas imiter l'exemple des chefs de l'empire de Byzance, qui s'étaient rendus à jamais la risée de la postérité, en continuant à discuter des points abstraits et subtils de procédure constitutionnelle à une époque où les barbares les pressaient de tous côtés et au moment même où déjà leurs béliers jetaient bas les portes de la capitale. Mais, tout en détestant la liberté sous toutes les formes, il ne se sentait pas assez fort pour congédier ses conseillers à demi-fidèles à la veille d'une guerre avec toute l'Europe, imposée à la France par son évasion de l'île d'Elbe. On peut juger quelles étaient ses restrictions intérieures quand il jura de rester fidèle à cette nouvelle constitution, d'après ce qu'il dit tout

haut : « Je ne suis pas homme à permettre à un tas d'avocats de me faire la loi, ni à laisser les factions me couper la tête. »

La *reconquête* de la France par Napoléon s'accomplit ainsi sans effusion de sang ; mais il dut moins ce facile succès à ses propres droits à l'amour du peuple qu'à l'impopularité des Bourbons, dont la conduite avait été aussi folle qu'indigne d'hommes d'État. Napoléon a dit d'eux, et à juste titre, que malgré l'expérience passée, ils n'avaient rien appris ni rien oublié. En accumulant les récompenses et les faveurs sur leurs fidèles partisans, dont ils n'avaient rien à craindre, ils avaient négligé, offensé, opprimé même leurs ennemis, les fils de la Révolution, qui seuls auraient pu les maintenir sur le trône. Ils ignoraient l'effet produit sur l'esprit et les sentiments du peuple par la Révolution, aussi bien que par la gloire, la renommée, et l'orgueil dont son héritier — Napoléon — avait couvert tous les Français. Leurs partisans, les émigrés rentrés, semblaient traiter en ennemis tout ceux qui n'étaient pas royalistes et regarder la France comme un pays qu'ils avaient reconquis. Le sentiment antibourbonien était si fort, surtout à Paris, que même si Napoléon ne s'était pas échappé de l'île d'Elbe, il est probable qu'une nouvelle révolution eût bientôt chassé Louis XVIII du trône et fait roi Louis-Philippe. Napoléon a dit lui-même qu'en arrivant à Paris, c'était

le Duc d'Orléans, et non Louis XVIII, qu'il avait détrôné. Les milliers d'officiers de tous grades, renvoyés de l'armée par le nouveau roi pour aller mourir de faim avec des soldes qui n'auraient pas suffi à bien des artisans, étaient les hommes les plus dangereux pour la cause des Bourbons. Tous saluaient le retour de Napoléon avec des transports de joie. Des quantités de personnes de toutes les classes, qui avaient acheté pendant la Révolution des biens appartenant aux nobles et au Clergé, vivaient dans la crainte de les voir reprendre par les Royalistes. Napoléon calma leurs appréhensions en les confirmant dans leur propriété : acte populaire qui lui assura de nombreux partisans parmi les hommes riches et influents.

Dès son arrivée à Paris, il avait travaillé comme un galérien. Dans l'histoire du monde, il y a certainement peu d'hommes qui aient fait dans le même espace de temps rien de comparable à ce qu'il accomplît en ces quatre-vingt-quatre jours. Il fallait rétablir son autorité dans toute la France, rassurer le pays en général, réprimer les soulèvements Royalistes, obtenir de l'argent pour ses besoins militaires, régler les finances nationales, changer partout l'administration civile, et faire tout cela en un moment où il lui fallait toute son énergie pour lever, organiser, et pourvoir de tout une armée assez forte pour lui per-

mettre de faire face à l'Europe en armes avec quelque chance de succès.

Il parvint à se procurer plus de 75,000,000 de francs par des Emprunts Extraordinaires et en anticipant sur les revenus des années futures. Avec cette somme, et 40 millions environ qu'il trouva dans le Trésor, il put entièrement équiper l'armée de 200,000 hommes avec laquelle il allait se porter en Belgique, contre Blücher et Wellington.

Pendant qu'il se préparait ainsi activement à la lutte prochaine, les Alliés de leur côté rassemblaient lentement leurs forces. D'immenses armées de Russes, d'Autrichiens, d'Allemands étaient en marche vers le Rhin; en Belgique, il y avait déjà une armée hétérogène de Belges, de Hollandais, de Hanovriens, d'Allemands, et d'Anglais sous les ordres de Wellington, et une armée Prussienne, sinon très bonne du moins homogène, commandée par Blücher. Pour faciliter la subsistance et les approvisionnements, les cantonnements de ces deux armées avaient été dispersés sur une si vaste étendue de pays que leur concentration eut exigé au moins quatre jours, pour livrer bataille entre Bruxelles et la frontière Française. En somme, les Alliés ne s'attendaient pas à ce que Napoléon prît l'offensive en Juin, et tous leurs plans étaient combinés en vue d'une invasion de la France, qu'ils songeaient à effectuer plus tard, mais certainement pas avant le

1er Juillet, avec une immense armée composée de Russes et d'Autrichiens, et de toutes les nations Alliées déjà représentées par les troupes de Belgique.

Chose étrange, l'histoire complète de cette campagne de Waterloo, la plus courte et pourtant l'une des plus décisives de notre histoire, est encore à faire. On peut dire qu'elle n'a duré que cinq jours, et même seulement quatre jours. Napoléon, qui avait quitté Paris le 12 Juin pour la vallée de la Sambre, y rentrait le 21 en monarque vaincu et déchu.

La glorieuse victoire de Nelson à Trafalgar sauva l'Angleterre de l'invasion d'une grande et splendide armée sous les ordres du premier des capitaines; il nous est donc permis de la considérer à jamais comme un événement de la plus haute importance dans notre histoire. Mais la victoire de Wellington à Waterloo intéressait tout le monde civilisé et, pour beaucoup de puissances Européennes, elle tranchait une question de vie ou de mort. Les intérêts engagés dans cette seule bataille dépassaient tout ce qui, dans l'histoire moderne, a jamais dépendu d'un seul jour de combat. Il n'est pas malaisé néanmoins d'expliquer les causes qui, jusqu'en ces toutes dernières années, ont empêché en général de connaître toute la vérité. Pendant cette campagne, il y avait eu, en effet, des froissements répétés entre Wellington et le chef d'état-

major de Blücher, le Comte Gneisenau, depuis longtemps prévenu contre le Duc. Diverses circonstances de la bataille de Waterloo et des événements qui précédèrent immédiatement tendirent à envenimer ces mauvais sentiments. En retour, rien ne pouvait dépasser le dévouement de Blücher pour Wellington; et le Baron Müffling, le représentant Prussien au quartier-général Anglais, se joignait au Prince de Wahlstadt dans son admiration profonde pour le Duc. Müffling n'aimait pas Gneisenau et était parfaitement au courant de ses sentiments. Après Waterloo, il voulut, dans l'intérêt des deux pays, couvrir et dissimuler plusieurs des incidents véritables de ces quatre journées des 15, 16, 17, et 18 Juin. La coopération des deux armées avait produit l'une des plus glorieuses et des plus complètes victoires connues : une victoire qui fut le point de départ de la politique Européenne moderne. Il était donc naturel que Gneisenau, à qui sa position avait donné tant d'autorité durant la campagne, fût heureux d'accepter sa part de gloire sans donner d'expression aux sentiments qu'il avait pu éprouver au moment même de la bataille. Pour d'autres causes, Wellington non plus n'éprouvait pas grand désir d'aborder les questions irritantes que soulevait l'histoire de Waterloo, ni de faire connaître l'entière vérité sur tous les événements de la campagne. Il tenait à éviter de rien dire qui pût froisser

les Belges, car beaucoup de troupes Hollando-Belges, qui avaient autrefois servi dans des campagnes célèbres sous Napoléon et qui lui avaient été chaleureusement attachées, ne s'étaient pas très bien conduites dans cette campagne contre leur ancien chef. Puis, bien des choses s'étaient faites du côté Anglais qui ne répondaient pas aux plans et intentions de Wellington et il avait dû comprendre que certaines de ses façons de procéder donnaient large prise à la critique. Ses mouvements avaient été lents et il s'était mépris sur le plan d'opérations de son grand adversaire. Les habiles mouvements de Napoléon l'avaient si bien trompé que, presque jusqu'au dernier moment, il persista à croire que l'armée Française manœuvrerait sur la droite Anglaise afin de lui couper sa ligne de retraite sur Ostende. Ajoutez qu'il n'avait pas été bien servi par les officiers de son état-major, dont beaucoup lui avaient été imposés de Londres par la faveur. Sur la foi de leurs rapports, il avait, dans l'après-midi du 15 Juin, comme on le verra plus loin, envoyé à Blücher une lettre où il indiquait d'une façon inexacte les positions occupées dans ce moment par ses troupes. Bref, il avait plus d'une bonne raison pour désirer que son rapport officiel sur la bataille et sur les opérations qui l'avaient précédée fût accepté comme définitif et sans discussion. Dans la suite, quand on lui demandait des renseignements pour un

travail sur cette campagne, il répondait ordinairement avec un peu d'humeur que son rapport contenait tout ce qui était nécessaire. Il n'ignorait pas cependant qu'il renfermait beaucoup d'inexactitudes ; du reste, un général en chef, écrivant immédiatement après une grande bataille, ne peut presque jamais savoir tout ce qui s'est passé. Mais dans ce cas particulier, son rapport contenait un nombre inusité d'erreurs. Il nous dit, par exemple, qu'aux Quatre-Bras il fut attaqué, entre autres troupes, par le corps de d'Erlon, qui, nous le savons, n'était pas là. Depuis s'est introduite dans l'histoire de cette campagne une autre série d'inexactitudes sérieuses qui ont pour unique origine les récits erronés dictés par Napoléon à Sainte-Hélène. Quelque brillants que fussent ses plans en 1815 et quelque habilement qu'il en eût exécuté une grande partie, il avait commis pourtant dans l'exécution générale plusieurs fautes très graves. Il le savait parfaitement, et, avec la finesse italienne de son génie, il essaya, à Sainte-Hélène, de prouver que tout ce qu'il avait fait était bien fait, de cacher ses fautes à la postérité, et de rejeter peu généreusement sur des subordonnés la responsabilité de tout ce qui avait mal tourné. Sa relation de Waterloo est si peu sincère, si inexacte même, que beaucoup de ceux qui haïssent sa mémoire et le système que représente son nom s'en sont déloyalement servis pour décrier et

discréditer plus efficacement tout ce qu'il a jamais dit ou écrit sur ses propres guerres.

Pour toutes ces causes, la plupart des renseignements publiés et auxquels doit s'en rapporter l'historien ont été gravement dénaturés à leur source. Rapports et contre-rapports se sont suivis si rapidement, du reste, que la littérature de cette campagne forme, à elle seule, toute une bibliothèque.

Du côté Anglo-Prussien, Müffling est le seul qui, connaissant les faits, ait essayé de donner une relation véritable de ce qui s'était passé entre les deux généraux en chef Alliés. Mais dans cette relation sommaire, il passa de propos délibéré sur bien des points importants. Les historiens Anglais l'ont pourtant généralement acceptée comme autorité définitive. Essayer de donner de Waterloo une histoire abrégée, seule chose possible dans ces quelques pages, c'est donc écrire à peu près dans l'état d'esprit d'un homme obligé de marcher sur des œufs. Je tâcherai, cependant, d'éviter de citer des relations douteuses, quoique, dans cette esquisse rapide, je ne puisse espérer satisfaire tous ceux qui ont ardemment pris parti pour une quelconque des thèses en présence.

L'armée Française, avec laquelle Napoléon entra en Belgique, se composait de six corps d'armée, dont un formé par la Garde Impériale. Trois de ces corps étaient très faibles; pas un n'était fort. La réserve de

la cavalerie, quatre corps de 13,500 hommes en tout, était sous les ordres de Grouchy. A cinq des six corps d'armée était attachée en plus une division de cavalerie, ce qui portait la force totale de cette arme à environ 22,000 hommes. L'infanterie comptait environ 85,000 hommes, ce qui donnait un effectif de 344 canons et 107,000 hommes, non compris environ 10,000 artilleurs et 5 ou 6,000 soldats du génie et du train : soit une armée de 344 canons et de 123,000 hommes environ de toutes armes. Malgré la faiblesse du nombre, Napoléon n'avait jamais commandé une armée plus belle, mieux exercée, ni plus aguerrie. Tous les hommes qui la composaient étaient des Français, animés du merveilleux esprit guerrier de leur nation et, à l'exception peut-être de quelques officiers supérieurs, tous dévoués à Napoléon, croyant que sa cause était leur cause et celle de la France. Nul soldat du monde ne se serait mieux battu qu'ils ne firent, et quoique Waterloo fut la plus désastreuse défaite que la France eût essuyée depuis Hochstedt, elle a toutes raisons d'être fière de la manière dont ses enfants se battirent en ce mémorable Dimanche de Juin.

L'armée Prussienne, qui, de même que l'armée Anglaise, était en grande partie composée de recrues et de miliciens, était divisée en quatre corps d'armée. Mais contrairement à l'armée de Wellington, c'était

une force purement nationale, profondément imbue du sentiment Allemand, enflammée d'une haine mortelle contre les Français et d'un ardent patriotisme. Le 1er corps, sous les ordres de Ziethen, occupait Charleroi et la vallée de la Sambre, au-dessus de cette ville, jusqu'à la frontière Française; le 2e, sous Pirch, était à Namur et aux environs; le 3e, sous Thielmann, était autour de Ciney; et le 4e, sous Bülow, était à l'extrême gauche à Liège, à près de 100 kilomètres de l'extrême droite de Charleroi. S'il avait fallu réunir toute l'armée pour un rassemblement général, chacun de ces quatre corps d'armée, dispersé dans des cantonnements extrêmement étendus, aurait demandé, pour se concentrer, bien des heures de marche forcée. La force totale de l'armée Prussienne peut être évaluée à environ 100,000 hommes d'infanterie, 11,800 hommes de cavalerie, et 312 canons. En raison de la faible proportion qu'elle contenait de troupes régulières bien exercées, sa qualité comme force combattante était très inférieure à celle de n'importe quelle armée Prussienne qui fut jamais jusque-là entrée en campagne contre Napoléon.

L'armée de Wellington se composait de deux corps, d'une réserve, et d'un corps de cavalerie. Le brave, mais inexpérimenté Prince d'Orange commandait le premier corps, réparti autour de Mons, Enghien, et Nivelles, et qui continuait vers l'ouest la ligne Prus-

sienne; le second corps, sous Lord Hill, prolongeait cette ligne plus loin encore vers l'ouest, jusqu'à l'Escaut. La cavalerie Anglaise et celle de la Légion Allemande étaient sous les ordres de Lord Uxbridge. Les cavaleries Hanovrienne, Brunswickoise, et Hollandaise étaient avec les divers contingents fournis par chacun de ces pays. Comme nombre, cette armée bigarrée de tant de nations ne dépassait certainement pas 80,000 fantassins, 14,000 cavaliers, et environ 9,000 artilleurs, soldats du génie et du train, c'est-à-dire en tout 94,000 hommes et 184 canons. Il y avait encore 12 pièces de dix-huit, mais Wellington, pour une raison inexpliquée, les avait laissées à Anvers. Combien il dut les regretter le 18 Juin, car ce jour-là elles auraient été bien des fois d'un secours inappréciable! Il y avait dans cette armée près de 30,000 hommes, Hollandais et Belges, dont les sympathies étaient en majorité pour Napoléon, et seulement 31,000 Anglais environ. La qualité inférieure des soldats qui la composaient, la hâte avec laquelle elle venait si récemment d'être organisée et, à quelques exceptions près, la médiocrité des officiers généraux en sous ordre, tout se réunissait pour en faire, d'après la déclaration méprisante de Wellington : « la pire armée qu'il eût jamais commandée. » Ses 14,000 cavaliers soutenaient défavorablement la comparaison avec le magnifique corps de cavalerie de 22,000 hommes

de Napoléon, quoique les 11,800 cavaliers de Blücher fussent composés de bons éléments et bien commandés.

D'après cet exposé, on peut voir que les deux armées Alliées s'étendaient sur un front de 160 kilomètres, de l'est à l'ouest, et couvraient une profondeur d'environ 65 kilomètres, du nord au sud. Pour qu'un critique militaire de nos jours voulût défendre cette dispersion désordonnée des armées de Wellington et de Blücher, surtout de la première, il faudrait qu'il fût aveuglé par des préjugés nationaux. Si le Duc de Wellington avait été battu à Waterloo, l'histoire eût certainement condamné la position de son armée les 13, 14, et 15 Juin et aussi sa résolution de l'y maintenir jusqu'à ce que l'attaque des Français se fût complètement développée, au lieu de se concentrer aussitôt qu'il apprit l'arrivée des colonnes ennemies à Maubeuge.

Il n'est guère douteux que Wellington, soit par ses espions, soit par ses autres sources d'information secrète, fut trompé sur l'état d'avancement des préparatifs de Napoléon et que, par conséquent, il ne s'attendait pas à voir les Français entrer en Belgique avant le 1er Juillet au plus tôt. Mais quand il eut la certitude que l'ennemi se concentrait près de Maubeuge, il semble avoir manqué de prudence — pour employer un euphémisme — en laissant son armée

dans les cantonnements dispersés qu'elle occupait. Le 13, les deux armées Alliées auraient dû se rapprocher de manière à pouvoir se soutenir mutuellement. D'après les chiffres que j'ai donnés, le lecteur verra que l'intention bien arrêtée de Napoléon était d'attaquer, avec ses 22,000 cavaliers, ses 85,000 fantassins, et ses 344 canons concentrés, les armées de Blücher et de Wellington, lesquelles, bien que très inférieures en qualité pouvaient, réunies, composer une force totale de 25,800 cavaliers, 180,000 fantassins, et 496 canons. Mais, comme il savait les deux armées éparpillées, il avait tout lieu d'espérer qu'il serait en état d'agir séparément contre chacune d'elles : il n'ignorait pas non plus l'infériorité de leurs soldats vis-à-vis de ses vieilles troupes aguerries, et savait encore que la valeur guerrière aussi bien que la fidélité de quelques-uns de leurs contingents étaient plus que douteuses.

L'instinct militaire de Napoléon le portait toujours à l'offensive. Ce n'était qu'à contre-cœur qu'il s'était tenu sur la défensive dans sa campagne de 1814 et il ne désirait pas la renouveler. D'ailleurs, il était résolu, si c'était possible, à épargner à la France toutes les horreurs d'une nouvelle invasion. Il croyait pouvoir déjouer les manœuvres de Wellington et était certain, d'après son expérience antérieure, que Blücher ne serait qu'un enfant entre ses mains. Le calcul sur

lequel il basait son plan de campagne était, en résumé, que, s'il pouvait obtenir un brillant succès sur ces deux généraux — alors si rapprochés de sa frontière — l'enthousiasme éveillé en France par ce retour de fortune et par l'orgueil de la victoire, lui permettrait de grossir considérablement son armée et rallierait sous ses drapeaux les Belges, les Hollandais, et d'autres encore peut-être. Ce succès pourrait aussi arrêter quelques-unes des armées alors en marche vers la France, engager quelques autres à faire la paix, mettre le désaccord parmi les Alliés, et, en tout cas, lui donnerait du temps pour consolider son pouvoir et renforcer son armée.

Sachant que les forces réunies de Wellington et de Blücher dépassaient de beaucoup celles de l'armée Française, la seule chance de succès pour Napoléon était d'avoir affaire à elles séparément. La nature difficile des Ardennes et l'insuffisance des approvisionnements qu'on y pouvait trouver rendaient pratiquement impossible toute attaque sur la gauche des Alliés. Il devait donc tomber sur les lignes ennemies, soit sur leur droite, ce qui le porterait sur la ligne Anglaise de communication avec la côte, soit sur leur centre, c'est-à-dire au point de jonction des deux armées. Wellington croyait que son grand adversaire s'arrêterait à la première alternative ; et, à la fin de sa vie, il était encore d'avis qu'il aurait dû le faire. Je ne

puis entrer ici dans les nombreuses raisons qu'il donnait pour arriver à cette conclusion ; mais la plupart des militaires, instruits dans la science de la guerre, auraient pensé autrement alors et le pensent encore à présent. Une attaque sur la droite des Alliés n'eût peut-être pas produit pour Napoléon les résultats rapides et décisifs que lui assurait la disjonction des armées Alliées, par une attaque victorieuse sur le point où elles se rejoignaient. Napoléon avait des renseignements exacts sur les positions précises occupées par ces armées, et il n'était pas besoin de son génie pour s'apercevoir que la route de Charleroi à Bruxelles était pratiquement la route de liaison entre Blücher et Wellington. Charleroi, à cinquante-cinq kilomètres, par une très bonne route, de la capitale de la Belgique, était donc son premier objectif, et c'était là et dans son voisinage immédiat qu'il se proposait de franchir la Sambre.

Comme le savait Napoléon, la tendance de toutes les armées Alliées, lorsqu'elles sont attaquées à leur point de jonction, est, pour chacune d'elles, dans un instinct de sécurité personnelle, d'assurer ses propres communications. Le Rhin était la base d'où Blücher tirait ses approvisionnements ; Wellington tirait les siens d'Angleterre par la voie d'Ostende et d'Anvers, qui constituaient sa base sur la mer. Napoléon espérait qu'à la vue de son armée franchissant soudain la

Sambre à Charleroi et près de Charleroi pour marcher sur Bruxelles, chacune des armées Alliées se replierait, pour ainsi dire, sur elle-même et laisserait entre elles un espace où il pourrait pénétrer comme un coin et rompre toute communication entre elles. Ceci fait, il ne voyait rien qui l'empêchât de les détruire l'une après l'autre. D'après tout ce qu'il savait des opérations de Wellington dans la Péninsule, il comptait que celui-ci agirait avec la plus grande prudence, et ses anciennes rencontres avec Blücher le rendaient sûr que l'impétueux Prussien se précipiterait furieusement au combat. Il pensait donc dicter ses conditions à l'armée Prussienne avant que le prudent Anglais avec ses mouvements lents pût arriver pour la soutenir.

Bruxelles en son pouvoir, il croyait que les Belges uniraient de nouveau leur sort au sien et que le Rhin redeviendrait encore une fois sa frontière de l'est. L'effet serait grand sur l'Europe et pourrait amener la chute des ministres Anglais, qui le haïssaient, et leur remplacement par ces citoyens indignes, qui étaient ses amis et qui réclamaient alors à grands cris la paix à tout prix avec la France. Toute l'essence du plan de Napoléon était « secret et rapidité. » Pour réussir, ses intentions devaient être soigneusement cachées à l'ennemi qu'il fallait complètement tromper jusqu'au moment où le coup soudain serait frappé. Heureusement

pour son plan, l'ancienne ligne de forteresses frontières de Vauban, entre la Meuse et Dunkerque, existait encore et était en bon état. Leur possession lui permit de dissimuler ses mouvements et ses desseins, en concentrant ses troupes derrière leurs murs sans être découvert par l'ennemi. Il put aussi, par des gardes nationaux habilement disséminés le long de la frontière ouverte entre la Sambre et l'Escaut, faire croire à Wellington que le coup tomberait sur sa droite. Ce fut cette conviction de Wellington qui explique le manque de cohésion entre les armées Alliées quand, dans la soirée du 14 Juin, les troupes Françaises furent arrivées au rendez-vous, qui était fixé immédiatement au sud de la Sambre.

Napoléon quitta Paris pour Charleroi, le 12 Juin, en mauvais état de corps et d'esprit. Il savait très bien que physiquement il n'était plus l'homme qu'il avait été à Marengo ou à Austerlitz, et il avait l'esprit plein de soucis. Il croyait fermement à la chance, et tout avait été tellement contre lui pendant les trois dernières années qu'il osait à peine se fier à la fortune. « Ah ! disait-il, vous ne savez pas quelle force donne la chance ! Elle seule donne du courage. C'est le sentiment que la fortune est avec nous qui nous donne la hardiesse d'oser. Ne pas oser, c'est ne rien faire au bon moment, et on n'ose jamais sans être convaincu de la bonne fortune. La mauvaise fortune abat et flé-

trit l'âme et alors on ne fait rien de bon. » Quelques jours avant de quitter Paris il avait dit à Davoust et au Comte de Ségur — l'aîné — qu'il n'avait plus aucune confiance en son étoile, et son air morne et abattu était en rapport avec ses paroles. Nous savons qu'il était superstitieux ; combien alors ce sentiment doit-il avoir agi sur lui! Effectivement, il avait conscience de son abattement et avait le pressentiment d'une issue défavorable.

Par une série de mouvements très habilement combinés, dans l'exécution desquels ses lieutenants commirent cependant plusieurs fautes, Napoléon réunit son armée, dans la soirée du 14 Juin, à une très petite distance de Charleroi. Le corps de Gérard[1] qui formait la droite, venant de la Moselle au sud des Ardennes, n'avait pas encore tout à fait atteint Philippeville, le lieu de rassemblement qui lui était assigné, à cause du mauvais état des routes; mais le centre, comprenant les corps de Vandamme, de Lobau, et la Garde, était à Beaumont, où Napoléon avait fixé son quartier général pour la nuit; et l'extrême-gauche, composée des corps de d'Erlon et de Reille, qui avaient été cantonnés sur la frontière Belge ouverte, avait atteint Solre-sur-Sambre. Ces trois points de rassemblement

[1] Le lecteur ne doit pas confondre le Général Gérard, qui commandait le 4e Corps, avec le Général Girard, qui commandait la 7e division du 2e Corps. (Général Reille).

étaient tous sur le territoire Français et à égale distance de Charleroi, environ vingt-quatre kilomètres. Le premier but de Napoléon était de faire franchir la Sambre à son armée et de s'emparer des Quatre-Bras et de Sombreffe — distants l'un de l'autre de quinze kilomètres, et à environ vingt kilomètres de Charleroi — leur possession devant lui assurer la route de Namur-Nivelles, principale ligne de communication entre les deux armées Alliées. Les Quatre-Bras n'étaient qu'à trente-trois kilomètres de Bruxelles.

- Les reconnaissances Prussiennes s'aperçurent bientôt qu'une grande armée se rassemblait dans leur voisinage, mais sans pouvoir découvrir l'aile droite Française. Celle-ci, sous les ordres de Gérard, était tellement plus rapprochée de Charleroi que de Mons que, si ses positions avaient été surprises, elles auraient certainement indiqué que c'était sur Charleroi et non sur Mons qu'elle se dirigeait. Quoiqu'il en soit, les troupes Françaises, découvertes à Solre par la cavalerie Prussienne, étaient aussi près de Mons que de Charleroi. Mais Mons étant occupé par les Anglais, une attaque dans cette direction eut impliqué l'intention de culbuter l'armée de Wellington en premier lieu, avant toute tentative contre Blücher. Ainsi qu'on l'a déjà dit, le général Anglais était si convaincu que l'attaque aurait lieu sur sa droite que ce ne fut que difficilement et très lentement qu'il arriva à se rendre

compte de son erreur. Enfin, il était déjà presque trop tard, quand il s'aperçut que Napoléon visait la droite de la ligne Prussienne et son point de liaison avec la gauche de sa propre armée.

Dès le commencement de Mai, Wellington et Blücher avaient discuté le cas où Napoléon s'avancerait en Belgique, en passant les ponts de la Sambre près de Charleroi, afin de séparer et d'enfoncer les deux Armées Alliées, et ils avaient arrêté un plan d'action pour faire face à cette éventualité. L'armée Prussienne devait se concentrer entre Sombreffe et Charleroi, et l'armée Anglaise entre Gosselies et le pont de Marchiennes. Les deux armées Alliées auraient été alors si rapprochées que Napoléon ne pouvait attaquer l'une sans avoir l'autre sur son flanc. Néanmoins, le 15 à trois heures après midi, un seul corps Prussien était proche du point de concentration indiqué et une seule division de l'armée de Wellington était dans les environs, quoique 40,000 Français eussent déjà franchi la Sambre à Marchiennes et que 70,000 autres entrassent alors à Charleroi. Cette circonstance, qui ne peut être ignorée des adorateurs de Wellington, prouve clairement quelles dispositions médiocres il avait prises pour assurer l'efficacité d'un plan d'une si grande importance, réfléchi si mûrement, et adopté après tant de réflexion. Le fait est qu'à Bruxelles, Wellington était beaucoup trop loin du

théâtre de l'action : il aurait dû, toute la journée du 15, être à Nivelles ou mieux encore aux Quatre-Bras. S'il avait été là, il n'aurait certainement pas laissé la journée se passer sans donner des ordres pour la concentration immédiate en ce point ou dans le voisinage. Mais, durant toute cette première journée, Wellington ne paraît pas s'être rendu compte de l'importance qu'il y avait pour son armée à occuper les Quatre-Bras.

Avant qu'aucun mouvement eût été fait par les Alliés pour l'arrêter, Napoléon se trouvait donc avec toute son armée à portée de canon de l'unique corps de Ziethen fort de 32,000 hommes seulement, et, d'après ce qu'il savait du caractère de ses deux adversaires, il espérait bien amener le gros de son armée dans une position qui lui permettrait d'écraser Blücher avant que Wellington pût le soutenir et peut-être même avant que toute l'armée Prussienne eût été concentrée.

Napoléon avait donné des ordres pour commencer le mouvement d'attaque le 15, à trois heures du matin. Malheureusement, Vandamme, dont le corps se trouvait en avant de la colonne centrale, ne reçut pas l'ordre. Le corps de Gérard, à la droite, fut retardé par suite de la mauvaise concentration de ses divisions la veille au soir et par la défection, pendant la marche, du Général Bourmont qui dirigeait l'avant garde. Le corps de Reille, qui conduisait l'aile gauche, partit

à temps et Drouet d'Erlon suivit lentement derrière lui.

Ziethen profita, de la manière la plus adroite, des occasions que lui fournissait le passage de la Sambre par les Français et réussit, non seulement à retarder la marche de l'ennemi, mais encore à faire retirer son propre corps en toute sécurité dans un ordre admirable, et avec peu de pertes relativement aux forces écrasantes qui lui étaient opposées et à l'habileté de leur chef. Il commit une faute grave, cependant, en ne détruisant pas les ponts de la Sambre à Marchiennes, à Charleroi, et au Chatelet.

Dans l'après-midi du 15, probablement vers cinq heures, Ney rejoignit l'Empereur près de Charleroi. Il n'avait reçu ses ordres qu'au dernier moment, s'était précipité en avant sans état-major, suivi seulement d'un aide de camp. Napoléon lui confia aussitôt le commandement de l'aile gauche de l'armée, composée des corps de Reille et de d'Erlon, et lui donna l'ordre de repousser l'ennemi sur la route des Quatre-Bras. Donna-t-il ou non à Ney, ce soir-là l'ordre de s'emparer des Quatre-Bras, c'est là un point très controversé. Quoiqu'il en soit, se portant à cheval de ce côté à une allure très rapide, Ney rejoignit les principales troupes de son commandement au moment où Reille se mettait en marche sur Gosselies, après avoir déjà déblayé la route des Prussiens qui battaient en retraite vers l'est.

Ney poussa en avant avec la division Bachelu et la cavalerie de Piré, et trouva le village de Frasnes occupé par les avant-postes de Wellington, qui, à son approche, reculèrent sur les Quatre-Bras. Incapable dans l'obscurité du soir d'apprécier la force des troupes qui occupaient ce dernier point, Ney borna ses opérations pour ce jour-là à faire occuper Frasnes par l'infanterie de Bachelu avec quelque cavalerie pour la soutenir. Sur les trois divisions du corps de Reille, la division Girard était à la poursuite des Prussiens qui, comme on l'a dit, se retiraient dans la direction de l'est, et les deux autres divisions d'infanterie restant étaient toujours en arrière de Gosselies. Le corps de d'Erlon, s'avançant sur les derrières de Reille et beaucoup plus en retard, avait encore une partie de ses troupes au sud de la Sambre. Les petits détachements de l'armée de Wellington, rencontrés par les Français, avaient été renvoyés en arrière sans l'ordre du Duc et contrairement à ses désirs, par leur commandant, le Prince Bernhard de Saxe-Weimar. Bien que Napoléon n'en fût pas encore informé, Blücher avait ordonné à ses trois derniers corps d'armée de soutenir celui de Ziethen. L'un de ces corps, celui de Bülow à Liège, avait subi un sérieux retard grâce à une erreur dans les ordres envoyés.

En somme, l'objectif de Napoléon avait été plus que réalisé : l'armée de Wellington avait opéré ses mouve-

ments avec une très grande lenteur et Blücher, avec son impétuosité ordinaire, se portait précipitamment, avec trois seulement de ses corps d'armée, vers la localité même où Napoléon désirait le combattre. Bien que, d'après les ordres explicites de Napoléon, toute son armée eût dû être au nord de la Sambre, avant midi, 35,000 Français seulement avaient passé la nuit de l'autre côté de la rivière. Mais, en somme, malgré ce retard et quelques autres contretemps, Napoléon avait lieu d'être satisfait du résultat des opérations du 15 Juin.

Le lendemain 16, avant midi, trois corps d'armée Prussiens étaient rassemblés sur le champ de bataille désormais célèbre de Ligny, et, vers midi, Blücher reçut une lettre que Wellington avait expédiée à dix heures et demie des hauteurs au nord de Frasnes, à trois kilomètres environ au sud des Quatre-Bras. Cette lettre, inconnue des premiers historiens de la campagne et qui n'a été exhumée des archives de Prusse qu'en 1876, a été, depuis lors, le sujet de nombreuses controverses en Allemagne et en Angleterre. La place me manque pour la discuter et même pour la reproduire. Elle indiquait les positions que le Duc croyait alors occupées par son armée, toujours extrêmement disséminée. Elle continua à donner à Blücher tous les motifs possibles d'espérer qu'une grande portion au moins de l'armée Anglaise serait en état d'arriver à temps, soit pour soutenir efficacement les

Prussiens à Ligny, soit au moins pour effectuer en leur faveur une diversion assez puissante pour mettre Napoléon dans l'impossibilité d'employer contre eux plus de la moitié de son armée. Wellington, gentleman Anglais du caractère le plus élevé, était absolument incapable de rien qui approchât d'un mensonge ou d'une duperie dans ses rapports avec ses alliés, et, sans nul doute, il croyait sincèrement à tout ce qu'il annonçait dans cette lettre. Il faut donc qu'il ait été induit en erreur sur ce point par l'insuffisance de son état-major.

Peu de temps après la réception de sa lettre, à une heure de l'après-midi, le Duc arriva en personne et eut un entretien avec Blücher. La nature de cet entretien, dont le caractère est diversement rapporté par différents écrivains, est restée douteuse sur bien des points. Le plus sûr est donc d'admettre que les deux généraux en chef firent leurs plans et opérèrent dans l'idée que les indications contenues dans cette lettre étaient parfaitement exactes. Sous cette impression, ils s'entendirent sur la direction que prendrait l'armée Anglaise pour soutenir Blücher à Ligny. Ou Wellington promit conditionnellement de venir au secours de Blücher, s'il n'était pas attaqué lui-même, ou il fixa simplement les arrangements pour le mouvement projeté. A ce moment il supposait évidemment que presque toute l'armée Française allait se porter contre

les Prussiens, car il avait écrit de Frasnes qu'il voyait peu de troupes Françaises dans cette direction. Il est à remarquer qu'après avoir conféré avec Blücher, examiné ses dispositions à Ligny, et vu tout ce qu'il pouvait de l'armée Française, il prédit la défaite de Blücher.

Blücher avait, dans l'origine, pris ses dispositions pour concentrer son armée dans les environs de Sombreffe; mais il l'avait fait à un moment où il espérait fermement pouvoir y rassembler ses quatre corps d'armée en ligne de bataille et où il comptait également sur un appui important de Wellington. La lettre de Wellington, arrivée le 16 vers midi, le confirma dans l'attente de ce secours. Mais ce serait folie d'affirmer que Blücher se battit à Ligny à cause de cette lettre ou par suite d'une promesse que Wellington lui aurait faite ce jour-là. Peu importe, du reste, ce qui peut s'être passé entre les deux généraux à Ligny, puisque, à une heure de l'après-midi, Wellington y étant encore, les colonnes Françaises s'avançaient déjà pour l'attaque. C'est donc longtemps auparavant que Blücher avait pris la résolution de livrer bataille.

Quoique nous ne connaissions l'histoire de cette lettre que depuis peu, j'insiste sur la question qu'elle soulève, car elle intéresse profondément l'honneur Britannique. Les positions que la lettre de Wellington

indiquait comme occupées alors par ses troupes ne l'étaient pas encore toutes au moment où il écrivait ; et plusieurs de ces positions ne furent même occupées que quelques heures plus tard. En fait, il n'y avait aucune apparence que Wellington put donner à Blücher l'appui qu'il espérait à Ligny. Gneisenau, qui se méfiait déjà du Généralissime Anglais, fut naturellement influencé dans sa conduite ultérieure de la campagne par les doutes que cette lettre et la défaite des Prussiens à Ligny avaient fait naître sur la sincérité de Wellington. Il emporta dans la tombe le soupçon que le Duc avait sciemment trompé Blücher pour le faire combattre à Ligny, et donner ainsi à l'armée Anglaise, dispersée à l'excès, le temps de se concentrer. La publication de la Vie de Gneisenau, quelques années après la découverte de cette lettre importante, produisit pendant un certain temps, dans quelques parties de l'Allemagne, un sentiment d'amertume. Pour l'objet que je me propose ici, la chose importante est de remarquer que, comme on le verra bientôt, cet incident faillit ruiner la fortune des Alliés, par l'influence qu'il exerça sur l'esprit de l'homme qui, à ce moment, dirigeait en fait la stratégie de l'armée de Blücher.

Nous ne pouvons que conjecturer comment il se fit que Wellington fût si mal informé des positions réelles qu'occupait son armée au moment où il écrivait

sa lettre. Il est probable que les ordres qu'il donna pour la concentration de son armée furent envoyés par son état-major, plus tard qu'il ne le supposait; que les porteurs de ces ordres furent plus longtemps à les remettre qu'on ne l'avait calculé ; et que les officiers de son état-major voyaient trop en beau les positions occupées par les troupes, quand ils lui firent le rapport sur lequel il écrivit à Blücher.

Il vaut mieux laisser là cette discussion où nous ne pouvons que tâtonner sur des probabilités sans faits certains, pour passer en revue l'étrange enchaînement de hasards qui empêcha Napoléon de recueillir le bénéfice complet, ou rien qui en approchât, des positions qu'il avait gagnées pour son armée le 15. Il avait réussi, au-delà de toute attente raisonnable, à mettre son armée en une position où elle était en état de tenir tête à Blücher, alors qu'un quart des forces Prussiennes était trop éloigné pour pouvoir prendre part à la bataille, et avant que Wellington pût soutenir son allié.

D'abord, l'armée Française n'avait pas resserré ses lignes dans la soirée du 15, comme l'avait ordonné Napoléon. Les hommes, sans doute exténués par les immenses efforts des jours précédents, devaient avoir besoin de repos. Mais le retard de d'Erlon, qui avait reçu l'ordre de se joindre au corps de Reille, est inconcevable, et il est difficile d'en excuser ce général,

malgré la fatigue de ses troupes et la difficulté d'une marche sur de mauvaises routes, défoncées par le corps qui précédait. D'autre part, tous les soldats expérimentés connaissent bien les retards inséparables de marches faites dans de pareilles conditions.

Ney, qui avait le commandement des deux corps d'armée de Reille et de d'Erlon, avait passé environ une heure et demie, dans la soirée du 15, avec Napoléon à Charleroi, et était retourné à Gosselies vers deux heures du matin, le 16, mais sans ordres positifs pour les opérations de la journée. Le matin, de bonne heure, les Français, qui avaient bivouaqué au sud de la Sambre, franchirent cette rivière à Charleroi et au Chatelet. A huit heures du matin, le 16, Soult, le chef de l'état-major Impérial, informa Ney que le corps de cavalerie de Kellermann avait reçu ordre de se mettre sous son commandement et en même temps lui demandait des nouvelles : le corps de d'Erlon avait-il déjà rejoint, et quelles étaient les positions de d'Erlon et de Reille, et celles de l'ennemi ?

En ce moment, Napoléon était loin d'être bien portant. Quand il rentra à Charleroi, dans la soirée du 15, accablé de fatigue, il s'était jeté, épuisé, sur son lit. Le lendemain matin, alors que chaque instant du jour valait des heures, nous savons de bonne source qu'il était dans un état de complète prostration et incapable

de s'occuper d'aucune affaire. Il faisait grand jour le 16 Juin, un peu après trois heures du matin, et pourtant on ne fit aucun mouvement en avant jusqu'à près de onze heures. Napoléon perdit ainsi sept ou huit heures, pendant lesquelles Blücher put compléter ses dispositions pour la bataille prochaine de Ligny. Chacune des deux ailes Françaises attendait que l'autre se mît en mouvement. Napoléon, assez inexactement informé de la force des Prussiens, qu'il estimait, jusqu'à huit ou neuf heures, à 40,000 hommes, voulait savoir les troupes de Ney très avancées sur la route des Quatre-Bras, et voir ses propres colonnes bien reformées avant de les lancer contre Blücher. Il informa Ney qu'aussitôt qu'il aurait balayé les Prussiens qui étaient devant lui, il se mettrait en marche pour le rejoindre avec la réserve et pousserait avec lui sur Bruxelles. Cependant, Ney et Reille restèrent en arrière quelque temps, en raison des rapports qu'ils recevaient de Girard, qui avait observé toute la matinée les Prussiens, se formant en bataille près de Ligny. Les mouvements de la gauche sur la route de Charleroi-Bruxelles furent, en conséquence, plus lents que Napoléon n'était en droit de s'y attendre : ce ne fut qu'à deux heures de l'après-midi que Ney, avec deux des quatre divisions du corps de Reille et la cavalerie de Piré, attaqua les troupes Hollando-Belges aux Quatre-Bras. La division du Prince Jérôme n'arriva

qu'une heure plus tard, et la division de Girard, occupée à observer les Prussiens, se trouva définitivement engagée dans la bataille de Ligny. Cela est dû entièrement, semble-t-il, à Ney et à Reille, qui désiraient retenir Girard près des Prussiens, afin de protéger leur flanc droit pendant leur marche sur les Quatre-Bras.

Si Napoléon avait mis ses troupes en mouvement à cinq ou même à six heures du matin, le 16, le résultat de la journée aurait pu être tout autre. A un moment où chaque heure valait un renfort de 10,000 hommes, il laissa perdre, sans aucune utilité, au moins sept heures de jour. Quoiqu'il en soit, ce retard donna à Wellington le temps de revenir aux Quatre-Bras vers deux heures et demie et avant que la division Hollando-Belge eût été complètement écrasée par la supériorité de nombre et surtout de qualité des troupes Françaises. Une heure après environ, la division Picton arriva, et à partir de ce moment des renforts successifs de troupes Anglaises donnèrent à Wellington un avantage sans cesse croissant sur la cavalerie de Ney et les trois divisions non soutenues du corps de Reille, si bien qu'il fut en état, dans la soirée, de prendre l'offensive et de repousser Ney. D'étranges hasards avaient enlevé non seulement à Ney, mais aux deux ailes de l'armée, toute assistance du corps de d'Erlon, qui, pendant toute la journée,

semblait n'avoir travaillé qu'à nuire à Napoléon.

Les corps de Vandamme et de Gérard avaient été mis sous le commandement de Grouchy, comme les corps de Reille et de d'Erlon sous les ordres de Ney. De bonne heure, dans la matinée, Napoléon donna ordre à Grouchy d'attaquer les Prussiens qu'il avait devant lui, avec l'intention, pendant la journée au moins, de le soutenir avec le reste de l'armée, qu'il gardait sous sa main en réserve. Son idée était, aussitôt les Prussiens écrasés, de reporter cette réserve à son aile gauche et de s'ouvrir lui-même la route de Bruxelles.

Vers deux heures de l'après-midi, Napoléon envoya l'ordre à Ney de chasser les Anglais des Quatre-Bras, avec les corps de d'Erlon et de Reille et la cavalerie qui leur était attachée, puis de se porter en arrière des Prussiens, pendant que Grouchy les attaquait de front à deux heures et demie. A trois heures et quart, quand on put mieux évaluer les forces Prussiennes, cet ordre fut réitéré. En arrivant au quartier du Général d'Erlon, près de Frasnes, l'aide-de-camp qui portait cette dernière dépêche prit sur lui de la communiquer immédiatement à l'aile droite, se méprenant ainsi complètement sur la nature de l'ordre de Napoléon et envoyant d'Erlon et son corps dans une direction qui n'était pas en rapport avec le plan général du mouvement de marche en avant. Vers

six heures et demie, le corps de d'Erlon arriva aux confins du champ de bataille de Ligny, à la grande alarme de Vandamme, qui le prit pour une partie de l'armée de Wellington qui avait dû rompre la ligne Française et se préparait à tomber sur ses derrières. Il en informa Napoléon. Le moment était critique, car l'Empereur était en train de préparer l'attaque décisive de la Garde contre les Prussiens. Cette alerte le força à différer l'attaque, et ce n'est qu'à sept heures et demie, quand il eut obtenu des renseignements précis, qu'il ordonna de reprendre le mouvement. On perdit ainsi encore une heure de jour précieuse. Pendant ce temps, Ney, consterné de l'absence des mêmes troupes, mises à sa disposition pour exécuter le plan d'attaque de Napoléon, expédia à d'Erlon l'ordre péremptoire de rétrograder sur le champ. Cet ordre ne parvint à d'Erlon qu'au moment où il se déployait pour prendre part au combat, qui était alors dans toute sa fureur, à Ligny. Une longue journée de marche avait fatigué ses hommes : il lui fallut beaucoup de temps pour reformer la colonne de route et rejoindre Ney, ce qu'il ne fit que tard dans la soirée ; dans l'intervalle, Wellington avait eu le temps de battre le Maréchal qui avait fait de son mieux pour effectuer, avec trois divisions, ce que Napoléon comptait qu'il engagerait avec huit. C'est là un bon exemple des multiples contre-temps de la guerre.

Avant la tombée de la nuit, Napoléon avait enfoncé le centre Prussien, repoussé ses ailes, et remporté à Ligny une victoire complète, mais non écrasante. Il est évident que les services non rendus par le corps de d'Erlon et le mauvais emploi de la division Girard ont changé le résultat de cette journée. Toutes les dispositions de Wellington pour concentrer son armée furent si tardives que, si les deux corps de Ney avaient été concentrés d'aussi bonne heure que Napoléon l'avait projeté, et comme ils auraient très bien pu l'être, ils auraient pu facilement s'emparer des Quatre-Bras et repousser les quelques troupes Alliées, alors seules disponibles de ce côté. Cela est d'autant plus certain que le rapport officiel du Duc constate qu'il fut attaqué aux Quatre-Bras par les deux corps tout entiers de d'Erlon et de Reille, c'est-à-dire par des forces d'infanterie près de trois fois supérieures aux siennes. Si, ce jour-là, d'Erlon et Girard avaient été de bonne heure avec Ney, Wellington aurait été repoussé des Quatre-Bras à quatre ou cinq heures. D'Erlon aurait alors eu le temps d'arriver, par la route principale, sur les derrières de Blücher, au moment où, dans l'obscurité du soir, celui-ci recevait le coup final de Napoléon. Si tout s'était passé comme Napoléon l'avait projeté, on peut dire que les deux corps de Ziéthen et de Pirch, qui formaient l'aile droite de Blücher, auraient été anéantis, et selon toutes les

probabilités les quartiers généraux auraient été faits prisonniers avec Blücher et Gneisenau. Quoi qu'il en soit, le lendemain matin, Thielmann dit à Bülow qu'il croyait que Blücher avait l'intention de regagner le Rhin par Saint-Trond. Si cette retraite avait été décidée, il n'y aurait pas eu de bataille de Waterloo, car Wellington ne se serait certainement pas battu là, n'ayant plus l'assurance d'être soutenu par les Prussiens, et aurait reculé vers la côte en abandonnant Bruxelles. Si tel avait été le résultat de Ligny, la campagne se terminait par un triomphe glorieux pour Napoléon.

Dans la charge finale, Blücher fut désarçonné, blessé, et l'on crut qu'il avait été fait prisonnier. Sur le moment, le commandement en chef fut dévolu au chef de l'état-major, Gneisenau. Debout sur un mamelon, au milieu des généraux et des états-majors des deux seuls corps avec lesquels il fût en communication pour l'instant, Gneisenau donna l'ordre qui décida de la campagne. Il prescrivit la retraite sur Wavre, abandonnant ainsi ses lignes directes de communication par Namur et Liège. Jusqu'à ces derniers temps, on avait toujours cru qu'en donnant cet ordre il avait l'intention de préparer les voies pour cette jonction avec Wellington, qui, deux jours plus tard, décida l'issue de la campagne. Mais son dernier biographe nous apprend que primitivement il avait prescrit la

retraite sur Tilly, et qu'ensuite, ne trouvant pas Tilly sur les cartes d'opérations, il avait changé Tilly pour Wavre. Il semble donc qu'en désignant Wavre, il indiquait la direction générale de retraite vers le Nord. Par le fait, il ne pouvait espérer, dans aucune autre direction, réunir en sécurité les deux ailes séparées de l'armée Prussienne. En outre, en marchant sur Wavre, il n'abandonnait pas sa retraite possible sur le Rhin : en réalité, il rétablissait par là même sa principale ligne de communications avec sa base, par Saint-Trond sur Maëstricht. La retraite des deux corps de Thielmann et de Bülow, alors avec le quartier général Prussien, s'opéra le soir même, juste assez loin pour que les Français ne pussent les presser. Le lendemain matin, les quatre corps Prussiens réunis reprirent tous ensemble leur marche sur Wavre, et ainsi se termina la bataille de Ligny.

Le plan de Napoléon pour la bataille de Ligny était de son meilleur style, mais l'exécution n'est pas digne de sa réputation. Il reste responsable des délais qui retardèrent si longtemps le commencement de l'action et qui ajournèrent l'assaut final jusqu'à la nuit. Quelques-uns, toujours éblouis par la Légende Napoléonienne, contesteront peut-être cette conclusion ; mais peu de juges peuvent, vraiment, l'innocenter d'avoir négligé de poursuivre immédiatement les Prussiens battus, afin de compléter leur déroute.

Au lieu de les poursuivre avec tous ses hommes disponibles, il les laissa effectuer leur retraite sans les inquiéter ; Grouchy, un général de second ordre, voulait les poursuivre, mais Napoléon, qui avait quitté le champ de bataille sans donner d'ordres, était malade et dormait à Fleurus : personne n'osa le réveiller, et le Maréchal, qu'on a trop accusé, ne put rien faire. L'objectif de la bataille était d'écraser complètement Blücher et d'empêcher sa jonction avec Wellington. Napoléon en renonçant à poursuivre les Prussiens, après les avoir battus, manquait ce grand objectif.



BATAILLE DE WATERLOO

V

WATERLOO

n'est que fort tard dans la nuit que Blücher fut en état d'envoyer réponse à Wellington, car les convois d'artillerie Prussienne n'arrivèrent à Wavre qu'à cinq heures du soir, et Bülow ne rendit compte de l'arrivée de son corps à Dion-le-Mont qu'à onze heures et demie du soir. Ce n'est donc que passé cette heure, et après que Müffling eut annoncé à Blücher que l'armée Anglaise était en position à Mont-Saint-Jean, que Blücher envoya à Wellington l'assurance de son appui. La dépêche de Blücher assurait à Wellington que le corps de Bülow se mettrait en marche à la pointe du jour sur Saint-Lambert, celui de Pirch soutiendrait Bülow, et les deux autres corps se tiendraient prêts à marcher. Nous ne savons pas à quelle heure la dépêche de Blücher parvint à Müffling, mais comme celui qui la portait dût faire de nuit quinze à seize kilomètres par de mauvais chemins, il est presque impossible que son contenu ait été communiqué au Duc de Wellington avant trois heures du matin le 18. Quant à Napoléon, il était tellement accablé par les fatigues de la journée qu'il se jeta sur son lit dès que la bataille de Ligny fut terminée, et devant son état d'épuisement personne n'osa se hasarder à le réveiller pour lui demander des ordres. Le lendemain matin, il en fut de même ; on ne put le réveiller pour un travail utile à ce moment critique où d'une décision rapide dépendait le succès.

La matinée du 17 se passa dans l'inaction pour les deux ailes de l'armée Française. Pajol, cependant, était parti de bonne heure avec une troupe de cavalerie légère, mais comme il avait pris la route de Namur et fait quelques captures accidentelles et trompeuses, ses rapports ne pouvaient qu'égarer l'Empereur sur la direction de la retraite des Prussiens. Ney, par une étrange incurie, n'avait pas été informé du résultat de la bataille de Ligny. Il était de très mauvaise humeur d'avoir été privé, la veille, du corps de d'Erlon et de n'avoir pu battre les Anglais aux Quatre-Bras. Napoléon, persuadé évidemment que les Anglais devaient être en retraite, passa la matinée à parler politique. Il fallait, naturellement, un certain temps pour réorganiser les régiments qui avaient été engagés, distribuer des munitions aux hommes, et réapprovisionner les caissons de l'artillerie. Mais Napoléon s'attarda jusqu'à midi, heure à laquelle il lança enfin Grouchy, avec les corps de Vandamme et de Gérard et la cavalerie de Pajol et d'Excelmans, à la poursuite des Prussiens, par la route de Gembloux. Grouchy ne fut en état de se mettre en mouvement qu'à deux heures de l'après-midi, et, alors, des torrents de pluie entravèrent tellement sa marche qu'il n'arriva à Gembloux que tard dans la soirée. Bon pour commander une division pendant l'action, Grouchy n'était pas tout à fait à la hauteur de la tâche qui lui incombait en ce

moment. Les ordres verbaux qu'il avait reçus de Napoléon étaient de rattraper les Prussiens en retraite et de garder le contact, quelque direction qu'ils prissent. Tout concourait alors à indiquer Namur comme la direction de leur retraite. Ces ordres étaient à peine donnés que des rapports de sa cavalerie informaient l'Empereur qu'à neuf heures du matin, on avait vu à Gembloux une force d'environ 20,000 Prussiens. En conséquence, il expédia un ordre écrit à Grouchy, l'engageant à explorer de Gembloux dans la direction de Namur et Maestricht. Il ajoutait cependant ces mots : « Il est important de pénétrer ce que l'ennemi a l'intention de faire; soit qu'il se sépare des Anglais, soit qu'il ait toujours l'intention de se réunir à eux afin de couvrir Bruxelles et Liège pour courir les chances d'une autre bataille. » On verra qu'il ne donna aucune instruction à Grouchy pour s'interposer, en tout cas, entre lui et les Prussiens. Mais finissons d'abord l'histoire de Grouchy le 17 : en arrivant à Gembloux, il s'assura qu'une partie des Prussiens avait pris la route de Wavre et qu'une autre partie, ainsi pensait-il, du moins, marchait sur Maestricht. En rendant compte à Napoléon de ses opérations, il dit : « Si la masse des Prussiens se retire sur Wavre, je les suivrai dans cette direction afin de les empêcher de gagner Bruxelles et afin de les séparer de Wellington. » Conformément à cette intention, il donna des ordres

pour marcher sur Wavre, le lendemain, le mémorable 18 Juin. Quand Napoléon eut donné ses ordres à Grouchy le 17, il partit aussitôt pour Marbais avec la Garde, le corps de Lobau, et la réserve de la cavalerie, afin de soutenir l'attaque de Ney contre les Anglais aux Quatre-Bras. Pendant la matinée, il lui avait ordonné à plusieurs reprises de commencer l'attaque; mais, peut-être par suite de sa mauvaise humeur de la défaite de la veille, Ney ne bougea pas jusqu'à une heure de l'après-midi, où il vit Napoléon approcher. Les forces réunies par Wellington aux Quatre-Bras, et qui s'élevaient à 45,000 hommes, commencèrent à se replier sur Mont-Saint-Jean vers dix heures du matin le 17. Ce mouvement fut lentement et admirablement exécuté sous la direction personnelle du Duc, et au moment où Ney commença réellement à s'avancer contre lui, sa cavalerie seule restait sur la position. A deux heures de l'après-midi, la poursuite fut retardée par la même pluie torrentielle qui fondait sur les colonnes de Grouchy en route pour Gembloux. A part une escarmouche insignifiante à Genappe, et un feu d'artillerie des plus vifs dirigé par les Français sur la cavalerie Anglaise en retraite, rien d'intéressant ne marqua ce mouvement sur Mont-Saint-Jean. Sauf 18,000 hommes que le Duc, toujours inquiet de sa droite, conserva à Hal, toute son armée fut enfin concentrée sur ce qui allait devenir le

fameux champ de bataille du lendemain. Les Français, avançant péniblement, sur des routes embarrassées et détrempées, pendant la soirée et la nuit du 17, ne furent tout à fait en position que très tard dans la nuit ou le lendemain de grand matin.

On a déjà dit que Wellington n'avait pas l'intention d'accepter la bataille le 18, à moins d'être tout à fait sûr de l'appui des Prussiens. D'un autre côté, nous savons aujourd'hui qu'il ne peut avoir reçu aucune dépêche lui donnant la promesse catégorique de cet appui avant trois heures du matin, c'est-à-dire à une heure où, s'il avait l'intention de battre en retraite, il aurait déjà dû commencer ses dispositions en conséquence. Dans l'histoire généralement admise, il est difficile de comprendre son mouvement : mais divers récits de conversations attribuées dans la suite au Duc de Wellington ont donné naissance à une version différente : dans la soirée du 17, le Duc serait parti à cheval pour aller voir Blücher et s'assurer par lui-même que le Prince était en état et avait l'intention de le soutenir s'il s'arrêtait pour livrer combat, le 18, au sud de la forêt de Soignies. L'Américain Ropes, le plus récent historien de ces événements, dans un très consciencieux ouvrage, où il utilise les matériaux rassemblés dans des articles d'un haut intéret sur Waterloo, publiés par le Colonel Maurice dans le *United Service Magazine*, affirme que le fait est prouvé et ne supporte

pas la contradiction. Cela sans doute expliquerait bien des choses, qu'il est autrement difficile de comprendre. Je ne puis cependant aller moi-même plus loin que le Colonel Maurice et, comme lui, je pense qu'en somme les preuves sont plutôt en faveur de l'authenticité de l'histoire ; mais, il y a bien quelque part d'autres preuves pour ou contre, et ceux qui peuvent jeter quelque lumière sur ce point rendraient un grand service à la vérité historique en publiant ce qu'ils savent.

Dans tous les cas, le 18, à dix heures du matin, la tête du corps de Bülow avait atteint Saint-Lambert, et Wellington en était informé. La masse du corps n'arriva cependant dans ce village qu'au moment où la bataille de Waterloo était déjà très avancée. Mais Wellington ignorait que Gneisenau, très inquiet de la position dans laquelle se trouverait l'armée Prussienne si les Anglais battaient en retraite et si Blücher devait trouver Napoléon devant lui, tandis que Grouchy l'attaquerait par derrière, avait donné ordre à Bülow de ne pas s'avancer au delà de Saint-Lambert avant qu'il fût bien évident que Wellington avait réellement l'intention de livrer bataille à Waterloo et que l'action fût complétement engagée. Pendant que cet orage se préparait sur son flanc, Napoléon se laissait encore retarder dans son attaque de l'armée Anglaise par l'état du terrain, qui rendait tout mouvement difficile,

surtout pour l'artillerie. A dix heures, il envoya une dépêche à Grouchy, approuvant son mouvement de rapprochement par Wavre. Le fait est qu'en ce moment ni Napoléon, ni Grouchy ne songeaient au mouvement hardi de Blücher, qui, à tous risques et périls, se dirigeait en droite ligne de Wavre sur Waterloo. Ils ne voyaient une jonction des Prussiens avec l'armée de Wellington que dans la direction de Bruxelles. D'un autre côté, les ordres primitifs envoyés à Grouchy lui enjoignaient de placer des détachements de cavalerie pour conserver les communications avec le quartier-général, et le Général Marbot nous apprend, dans ses charmants *Mémoires*, que, d'après les ordres de Napoléon, il avait établi une correspondance de cavalerie entre le quartier-général Impérial et la Dyle à Mouster et Ottignies. Si Grouchy avait exécuté, sur ce point, les ordres reçus, ses estafettes auraient dû rencontrer les cavaliers de Marbot dans ces villages. Ce n'est qu'à une heure de l'après-midi que Napoléon reçut avis de l'arrivée de la tête de colonne de Bülow à Saint-Lambert; alors, voyant qu'une attaque sur son flanc devenait imminente, il l'envoya dire à Grouchy : mais cette nouvelle lui arriva trop tard, pour affecter ses mouvements.

Auparavant, vers onze heures et demie, Napoléon avait donné ordre d'engager la grande bataille dont il devait sentir que tout son avenir dépendait. Il chargea

Reille d'attaquer Hougoumont, comme diversion à l'attaque principale, dirigée par le corps de d'Erlon sur le centre de Wellington au village de Mont-Saint-Jean.

Les forces alors en présence n'étaient pas numériquement très inégales, sauf en artillerie. Après ses pertes à Ligny et aux Quatre-Bras, et sans Grouchy, détaché pour surveiller les Prussiens, Napoléon était encore en état de jeter sur ce nouveau champ de bataille près de 49,000 fantassins, 15,700 cavaliers, et 246 canons. De l'autre côté, sans compter le détachement de 18,000 hommes à Hal, Wellington avait à Waterloo 49,000 fantassins, 15,000 cavaliers, et 156 canons. De l'infanterie, cependant, 15,000 hommes seulement étaient Anglais; de la cavalerie pas tout à fait la moitié. Cette armée, mélangée et hétérogène, dans l'opinion de Wellington pas plus que dans celle de Napoléon, n'était à la hauteur de l'armée Française qu'elle avait devant elle.

Pour décrire la bataille de Waterloo, au point de vue technique, il faudrait plus de place que je n'en ai ici. D'ailleurs, les faits qui touchent ses épisodes les plus émouvants et ses phases héroïques, sont mieux connus et plus clairement établis que ne le sont les autres points que j'ai abordés. Je ne puis qu'essayer de les résumer sommairement.

L'attaque sur Hougoumont, où Reille épuisa toute

la force de son corps pendant presque toute la journée, fut mal exécutée. Pour préparer la principale attaque, celle de d'Erlon, sur le centre de Wellington, Napoléon, profitant de l'énorme supériorité de son artillerie, fit avancer une batterie de 78 canons à environ 600 mètres de la ligne de crête de la position Anglaise. Jusqu'à une heure de l'après-midi, son feu continua sans aucune réponse de Wellington, qui avait donné l'ordre formel à son artillerie de ne pas tirer sur les batteries Françaises, mais seulement sur les colonnes Françaises quand elles s'avanceraient pour l'attaque. La plus grande partie de l'infanterie Anglaise était bien abritée par la nature même du terrain, mais la brigade Hollando-Belge de Bylandt était sur le sommet de la crête et très exposée. Quand le corps de d'Erlon s'avança en quatre profondes colonnes, la gauche jetée en avant, cette brigade lâcha complètement pied. Mais, quand la masse Française eut atteint péniblement la crête, il lui fut absolument impossible de se déployer sous le feu écrasant d'artillerie et de mousqueterie qui la reçut. Chargée à la baïonnette par la division de Picton, pendant qu'elle était dans une déplorable confusion, et finalement par la cavalerie de Ponsonby et de Somerset, elle fut repoussée en perdant deux aigles et de nombreux prisonniers. La cavalerie Anglaise, poursuivant trop loin son succès, fut à son tour très maltraitée. Vers trois heures, tandis que le corps de

d'Erlon était ainsi sérieusement ébranlé, que Reille était toujours à tenter l'assaut d'Hougoumont, et que le corps de Lobau, que Napoléon avait pensé envoyer soutenir Reille, était envoyé à l'est pour s'opposer à la marche des Prussiens, Ney fit demander à l'Empereur l'appui d'une division de cavalerie. En ce moment, des lignes Françaises on eût dit que la position Anglaise tout entière était abandonnée, car toutes les troupes de Wellington s'étaient tranquillement repliées sur leurs premiers emplacements, derrière la ligne de crête. Il semblait que la cavalerie Française n'eut qu'à pousser en avant et à recueillir les fruits d'une victoire déjà gagnée. Quand donc le petit corps de cavalerie, demandé par Ney, s'avança sur le front de bataille, tout ce qui restait de cavalerie Française s'élança aussi en avant, soit par suite d'une mauvaise interprétation des ordres de Napoléon, soit qu'elle n'eût aucun ordre ; en tout cas, elle ne fut pas arrêtée par l'Empereur, probablement absorbé, en ce moment, par le danger qui menaçait sa droite. Avec quel splendide courage et quelle audacieuse furie ces cavaliers Français s'élancèrent sur les carrés Anglais ! c'est là une histoire bien connue et souvent racontée. Ce ne fut pas seulement une division de cavalerie, mais quatre, qui furent ainsi taillées en pièces. Néanmoins, le feu de l'infanterie et de l'artillerie éprouvait cruellement les carrés Anglais dans l'intervalle des charges de cavalerie.

Comme la journée s'avançait, Napoléon se vit obligé d'appuyer Lobau dans ses tentatives pour repousser les Prussiens, d'abord avec la Jeune Garde, puis avec trois bataillons et cinq batteries. Avant sept heures celles-ci avaient délogé les Prussiens de Planchenoit, qu'ils avaient pris à Lobau une heure auparavant. Dès que Napoléon se fut assuré que l'attaque des Prussiens sur son flanc droit était repoussée, et croyant, comme ses renseignements précédents le lui avaient donné à entendre, que cette attaque n'avait été effectuée que par le seul corps de Bülow, il se retourna pour diriger la bataille contre Wellington.

Il y a beaucoup de divergence d'opinion sur l'heure à laquelle la Haie-Sainte fut prise. Le Général Kennedy, du côté des Anglais, et le Colonel Heymès, l'aide de camp de Ney, du côté des Français, la fixent à six heures du soir, c'est-à-dire vers la fin des charges de la cavalerie Française. D'autres la mettent à quatre heures. Il y a cependant une preuve qui ne laisse guère place à la discussion : c'est une lettre d'un lieutenant Grœme, de l'armée Hanovrienne, qui prit part à la défense de la ferme, lettre qui a paru dans les *Lettres de Waterloo*, de Siborne, récemment publiées (page 409). Dans cette lettre Grœme dit qu'au moment où il se retira de la Haie-Sainte « toute l'armée était formée en carrés. » Il est donc évident que la place tomba pendant les charges de cavalerie. Toute l'his-

toire de la défense et tous ses détails prouvent que ce doit être vers le soir que les Français l'emportèrent. Grâce à la longue durée de la lutte, les défenseurs, ayant négligé de se réserver une poterne, se trouvèrent à la fin sans munitions. L'épaisseur du brouillard et de la fumée empêchait ceux qui n'étaient pas sur les lieux de voir ce qui s'y passait ; et, réunissant tous les témoignages que nous avons sur ce point, je suis amené à croire que la Haie-Sainte a dû être prise vers six heures du soir. Par le fait, les Français profitèrent de ce que leur cavalerie occupait en ce moment l'attention de Wellington et son armée pour renouveler et pousser à fond leur attaque sur cet avant-poste assez isolé. Une fois emporté, ils le remplirent de bons tireurs, qui rendirent intenable un monticule voisin et permirent à l'artillerie Française d'entretenir un feu si nourri sur une partie de la position Anglaise qu'elle força un carré, composé des 30e et 73e régiments, à se retirer, plus ou moins en désordre, sur une levée en arrière. Au même moment, des Brunswickois qui étaient près de là furent repoussés et il en résulta une brèche dangereuse dans la ligne de bataille. Ce fut un moment critique et si les Français avaient pu alors jeter des troupes fraîches dans cette brèche, le front Anglais était rompu. Wellington fit face au danger avec un sang-froid et une habileté remarquables. L'arrivée juste à ce moment d'une des brigades de Ziethen sur

sa gauche dégagea les brigades de cavalerie de Vivian et de Vandeleur, qui furent immédiatement lancées dans la brèche. Quand Napoléon put détourner son attention des Prussiens de Planchenoit, pour une attaque finale sur les Anglais qui se trouvaient entre lui et Bruxelles, Wellington avait complètement reformé sa ligne de bataille, Ziethen était à bonne distance pour le soutenir, Pirch se rapprochait pour appuyer Bülow et renouveler le mouvement sur la droite de Napoléon.

C'est dans ces circonstances que la Garde Impériale fit l'attaque finale. Elle fut précédée par un vigoureux effort de deux des divisions de d'Erlon sur la gauche Anglaise, qui continua tant que dura l'attaque de la Garde Impériale. Huit seulement des vingt-quatre bataillons qui la composaient se trouvaient disponibles pour cet effort suprême. Chaque bataillon d'attaque était formé en colonne de compagnies doubles et le tout s'avançait en échelons par la droite. Ils traversèrent le front en diagonale, se dirigeant vers le centre droit de Wellington, et, quand ils s'approchèrent de la ligne Anglaise, ils semblent s'être rompus en deux masses. La masse de droite fut reçue par un terrible feu de mousqueterie des Gardes Anglais, sous les ordres de Lord Saltoun, puis chargée. Le bataillon Français de tête, au moins, fut repoussé en désordre et poursuivi; mais cet échec de la colonne de tête de

l'échelon eut pour effet d'amener les autres colonnes presque en ligne avec elle. Les Gardes de Saltoun se trouvant donc, pour le moment, menacés en flanc par ce corps en apparence tout frais, se replièrent sur leur ancienne position. Mais, pendant que cette nouvelle colonne s'avançait, elle prêta le flanc à son tour à la brigade d'Adams, à laquelle appartenait le 52e, alors l'infanterie légère du comté d'Oxford, sous les ordres de Colborne (Lord Seaton). Saisissant l'occasion, l'habile soldat envoya une furieuse décharge à bout portant dans le flanc de la Garde Impériale. La colonne s'arrêta et essaya de faire face à cette attaque inattendue : mais Colborne, soutenu par le reste de la brigade d'Adams, chargea les Français, encore en désordre, et les mit en complète déroute. Wellington lança aussitôt à leur poursuite les brigades de cavalerie Vivian et Vandeleur. Presque au même moment, la principale portion du corps de Ziethen arrivait, se frayant un passage entre la droite de d'Erlon dans son attaque sur la gauche Anglaise et la gauche de Lobau, dans sa lutte avec les Prussiens de Bülow. Ziethen tournait ainsi à la fois les deux corps Français. Le Duc saisit le moment pour ordonner la marche en avant de toute la ligne. Malgré d'héroïques efforts de tant de merveilleux soldats Français, la déroute devint un véritable sauve-qui-peut.

Pendant que la perte de Napoléon s'accomplis-

sait ainsi à Waterloo, Grouchy était engagé dans une affaire d'arrière-garde avec Thielmann, à Wavre. Grouchy était à déjeuner, dans une maison que M. Ropes a très habilement identifiée à Sart-les-Walhains, lorsqu'il entendit la canonnade de Waterloo. Gérard et Vandamme le pressèrent de marcher du côté de la bataille, qui, d'après le son, devait avoir lieu près de Planchenoit. Mais espérant toujours que l'occupation de Wavre lui permettrait d'empêcher les Prussiens de se joindre à Wellington, Grouchy se décida à exécuter les ordres qu'il avait reçus de Napoléon et se dirigea sur Wavre. Le résultat de cette décision fut désastreux pour Napoléon, car les forces entières de Grouchy, qui montaient à plus de 30,000 hommes, avec 96 canons, furent aussi inutiles à l'Empereur pendant toute cette mémorable journée que si elles n'avaient pas existé. M. Thiers, avec la partialité excessive et sans scrupules qui caractérise son épopée Napoléonienne, rejette injustement le blâme sur Grouchy pour la chute finale de son héros. L'espace me manque pour m'étendre sur ce point intéressant et si discuté. M. Ropes insiste vivement sur ce point que les mots que j'ai cités de l'ordre écrit de Soult, du 17, ne laissaient d'autre alternative à Grouchy, pour rejoindre Napoléon, que de s'avancer, le 18, par les ponts de Mouster et d'Ottignies. C'est supposer qu'un général de second ordre devait et pouvait pré-

voir le mouvement Prussien pour rejoindre Wellington, dans la forme même où il fut réellement exécuté. Mais, par le fait, jusqu'à une heure de l'après-midi, le 18, rien ne montre que Napoléon eût lui-même prévu un mouvement pareil de la part de Blücher. A cette heure, il croyait encore n'avoir affaire sur la droite qu'au seul corps de Bülow. L'historien Anglais, si fier qu'il soit du courage et de la fermete admirable de ses compatriotes à Waterloo, doit reconnaître que ce fut la merveilleuse audace du mouvement de Blücher sur la droite Française, vers Saint-Lambert, mouvement inspiré par la fidélité personnelle de Blücher pour Wellington et opéré à l'encontre des idées stratégiques de Gneisenau, qui décida du sort de Napoléon à Waterloo. Il est certain que l'Empereur, pendant la plus grande partie de la journée du 18, pensait que Grouchy traverserait les ponts de la Lasnes: mais c'était là un mouvement hardi, qui demandait pour le risquer un plus grand soldat que Grouchy et un général prêt à assumer une immense responsabilité. D'après notre connaissance actuelle de la position véritable, il ne peut y avoir aucun doute que Grouchy, sans avoir égard à ses ordres, aurait dû marcher en toute hâte au bruit du canon. En agissant ainsi, il aurait pu occuper les Prussiens, de façon à gagner pour son souverain le temps suffisant pour remporter une victoire à Waterloo.

Mais il n'en devait pas être ainsi. L'armée Française était si irrémédiablement défaite et la victoire de Wellington si complète qu'il était au-dessus du pouvoir de Napoléon même de s'en relever. Grouchy, il est vrai, parvint à ramener en France, les forces sous ses ordres, mais il n'existait plus d'armée qui pût espérer faire face aux hordes d'envahisseurs, alors prêtes à se répandre par-dessus ses frontières.

Si nous jetons à présent un regard en arrière sur la mémorable période des Cent-Jours, nous y retrouvons les mêmes traits caractéristiques que dans les campagnes précédentes. Napoléon débarque en France, presque seul et comme un fugitif, de la petite île qui était son royaume, et réussit, en quelques semaines, à bouleverser, sans effusion de sang, toute l'organisation du pouvoir de la France sous son roi légitime : l'ascendant personnel d'un homme s'affirma-t-il jamais plus étonnamment? Mais, d'un bout à l'autre de cette campagne, qui fut sa dernière, combien est remarquable l'ascendant qu'il exerçait également sur les Alliés, les obligeant à suivre son initiative, et combien peu s'en fallut qu'il ne les écrasât? Quelle eût été la fin de cet homme extraordinaire, si le corps de d'Erlon n'eut été gâché en pure perte le 16 Juin ? Si, le 17, avec un peu plus de vigueur dans les reconnaissances de sa cavalerie, Napoléon avait immédiatement découvert sa situation véritable, quel eût été le sort de l'armée

Prussienne? En suivant attentivement l'histoire de cette campagne de quatre jours, telle qu'elle nous est connue aujourd'hui, on ne peut douter que Ney, d'Erlon, Grouchy, et plusieurs autres subordonnés de Napoléon, ne servirent pas leur vieil Empereur avec la vigueur et l'enthousiasme des premières années. Ils étaient, autant que l'Europe, fatigués de lui. Quant à lui, quoique souffrant certainement, de corps et d'esprit, et bien qu'il ne fut plus, comme au commencement de sa carrière, l'homme qui commande la victoire, c'est pourtant toujours autour de lui et de son initiative que nous trouvons réuni tout ce qu'il y eut de plus brillant du côté Français dans cette campagne. Et pourtant, on ne peut plus en douter, il était sous un voile de lassitude et de léthargie, amené par la maladie, qui l'affaiblissait et exerçait une influence déplorable sur ses actions.

Napoléon n'eût-il jamais fait cette audacieuse tentative pour reprendre encore une fois le trône de France, que quelque chose aurait manqué à l'intérêt dramatique et à la grandeur de sa chute. Néanmoins, cette campagne de Waterloo est une chose à part : en réalité, Napoléon était déjà perdu avant qu'elle commençât. Comme l'a dit son panégyriste M. Thiers, qui ne veut lui reconnaître aucune faute comme général, son règne, tenté malgré la France autant que malgré l'Europe, était devenu une impos-

sibilité pour l'avenir, même avant l'entrée en campagne.

Pour les fervents adorateurs du Napoléonisme, l'échec final et le renversement de leur idole furent dûs à un destin malfaisant qui influença les événements tout autant que la conduite des subordonnés, jadis ses habiles auxiliaires. Ils basent leurs conclusions sur les déclarations, absolument fausses sur plusieurs des points les plus importants, dictées par Napoléon à Sainte-Hélène. Son récit des événements de cette campagne est admirable comme roman; son seul but ayant été de faire accepter partout l'erreur qui court d'un bout à l'autre, à savoir qu'il fut personnellement infaillible comme chef et nullement responsable de cette terrible défaite, au seul nom de laquelle tressaille encore le cœur des Français. Il y est parvenu pour la France, puisqu'un aussi célèbre historien que M. Thiers s'est servi de son grand talent littéraire pour flatter l'orgueil national de ses concitoyens en rejetant le blâme de l'échec de Napoléon sur Grouchy, et a rendu ainsi cette contre-vérité immortelle. Actuellement, l'histoire de Waterloo telle qu'elle est racontée par Thiers est crue aveuglement par la grande masse de la nation Française, et il est rare de trouver un Français, peu importe qu'il soit anti-Napoléonien ou républicain qui ne croie pas que Waterloo a été perdu parce que Grouchy a manqué ou

refusé d'obéir aux ordres de l'Empereur. Beaucoup de gens sans éducation sont encore convaincus qu'il a été acheté par les Anglais pour trahir son ancien maître. Et c'est ainsi qu'a été écrite en France l'histoire même de la première partie de ce siècle !

Le critique militaire qui examine minutieusement les mesures prises par Napoléon pendant cette campagne y relève tant de fautes qu'il ne peut les expliquer que par le retour mystérieux de la maladie à laquelle j'ai fait plusieurs fois allusion. L'évidence corroborant cette idée est, à mon avis, irréfutable. Ce mal, dont il souffrait plus ou moins depuis longtemps, et qui fut pour lui la cause de tant de désastres en Russie et à la bataille de Dresde, le terrassait alors plus souvent et avec plus de violence. Quand il tombait sous sa prise, il était incapable de tout effort utile, mental ou physique; il avait une grande difficulté à se tenir éveillé, ses traits tirés et son expression morne indiquaient à la fois une souffrance du corps et un abattement de l'intelligence. Sa vigueur, qui n'était plus ce qu'elle était dix ans auparavant, avait été sérieusement éprouvée par quinze heures de travail et de soucis journaliers durant ce dernier séjour plein d'anxiétés à Paris. Mais, une fois débarrassé de l'atteinte du mal, sa belle intelligence était aussi lucide, sa fertilité de ressources aussi merveilleuse, son génie aussi brillant, et ses conceptions aussi

grandes que jamais. Assis dans son cabinet, il pouvait, comme autrefois, faire des plans et des combinaisons avec une clairvoyance presque infaillible et une vue pénétrante de tout ce qu'il fallait pour le succès. Il pouvait toujours dominer la position avec toute son ancienne perspicacité. Mais l'angoisse de ses récents échecs n'avait pas seulement affecté sérieusement sa santé, elle lui avait enlevé beaucoup de cette confiance en soi, si nécessaire pour la continuité du succès à la guerre. Ce n'était plus le petit homme de Rivoli, maigre, mince, vif. Son visage bouffi, sa large poitrine, ses jambes grasses et arrondies annonçaient un homme impropre à un rude travail à cheval. Son corps alourdi ne lui obéissait plus comme jadis et il souffrait d'une somnolence irrésistible. Il était déjà vieux pour ses quarante-sept ans, et après avoir été le plus content, le plus confiant, le plus absolu des chefs, il était déjà tombé dans la loquacité des têtes grises et porté à demander l'avis de ceux auxquels il avait coutume de donner des ordres.

Je me suis appesanti sur l'état de santé de Napoléon, dans ce dernier acte de sa carrière, parce que plus j'étudie ce plan de campagne de 1815 si grandiosement conçu, plus je suis convaincu que la défaite écrasante qui la termina fut primitivement le résultat d'un mal physique, qui affaiblit ses facultés

mentales au moment suprême où, pour réussir, s'imposait la nécessité d'une décision rapide et énergique. S'il avait pu apporter la vigueur morale et physique de la première période de sa carrière à l'exécution du vaste plan qu'il avait conçu pour l'anéantissement de Wellington et de Blücher en Belgique, et si l'on juge de ce que ces généraux auraient fait par ce qu'ils firent, je crois que le prudent Anglais aurait au moins été obligé de battre en retraite hâtivement pour se rembarquer à Ostende, tandis que l'impétueux Prussien, presque détruit à Ligny, aurait été trop heureux de mettre le Rhin entre les débris de son armée battue et le vainqueur d'Iéna.

Je ne puis m'expliquer autrement d'une façon satisfaisante les heures précieuses gaspillées par Napoléon, ni l'imperfection et la négligence de ses ordres les plus importants, ni comment deux armées dans les positions qu'occupaient les armées de Wellington et de Blücher les 14, 15, et 16 Juin purent échapper, pendant les deux jours suivants à la destruction inévitable que leur préparait le plan d'opérations si habilement conçu par Napoléon. Son état de fatigue et de léthargie, le matin du 17, explique comment tant d'heures du jour furent perdues, tant d'autres dépensées inutilement. Grouchy, désireux de commencer la poursuite, tenta de voir Napoléon au point du jour et ne fut reçu qu'à huit heures; même alors il lui fut

impossible de tirer de lui aucune instruction précise. Par le fait, aucun ordre ne fut donné avant midi; Grouchy ne reçut le sien verbalement qu'à une heure de l'après-midi, retard qui permit à Blücher d'arriver le lendemain à Waterloo à temps pour y donner le coup final aux Français. Vandamme avait bien le droit de dire à ceux qui l'entouraient : « Le Napoléon que nous avons connu n'existe plus..., notre succès d'hier (le 16) n'aura pas de résultat. » Je crois que ce ne fut pas tant le mauvais état du pays après la grande pluie, qu'un accès de cette fatale maladie le matin de Waterloo, ajouté naturellement au fait qu'il ne s'attendait pas à voir Blücher paraître sur le champ de bataille ce jour-là, qui lui fit commencer l'action si tard et laisser si malencontreusement passer des heures qu'il aurait dû employer à détruire Wellington avant que les Prussiens pussent entrer en ligne. Nous savons qu'au cours même de la bataille, il resta assis pendant des heures devant une table placée devant lui en plein air, sans bouger, souvent endormi, la tête reposant sur les bras ; nous savons aussi que, dans la fuite du champ de bataille, il souffrait tant de cet engourdissement, que ses officiers l'empêchèrent difficilement de tomber de cheval. Pendant la durée de la bataille, il fut peu à cheval, car le cheval le faisait souffrir. Il fut ainsi dans l'impossibilité de s'assurer par lui-même de l'importance de la marche des Prus-

siens sur Planchenoit, et, par conséquent, il ne se rendit pas compte des dangers de sa position comme il l'aurait fait s'il avait été en état de se porter rapidement d'un point à l'autre du champ de bataille pour obtenir des renseignements par lui-même. C'est certainement à cette seule cause que nous pouvons attribuer ce fait qu'il commença la bataille sans avoir lui-même examiné préalablement la position de Wellington, s'en rapportant là-dessus aux renseignements du Général Haxo.

Le caractère de Napoléon est une énigme pour bien des gens et la composition de son cerveau difficile à analyser. Il n'appréciait pas réellement ce qui est beau dans la nature, sentait peu la véritable poésie de la vie, et comptait pour rien ce que nous considérons comme la vertu; mais tout ce que nous savons, d'après ce qu'il a dit et écrit sur l'histoire dans laquelle il n'avait pas de rôle, ou sur la constitution politique, les institutions ou le mécanisme général qui font marcher les états civilisés, c'est qu'on découvre en lui une connaissance rare et profonde des autres et une sage appréciation des influences qui forment et modèlent l'esprit de l'homme en le rendant bon ou mauvais, et font ainsi les nations grandes ou petites.

Il savait fort bien à quel degré il avait satisfait les aspirations des Français vers la gloire militaire, mais il

n'aurait pu prévoir que ses actes, joints à la renommée de son nom, permettraient dans la génération suivante, à l'un de ses neveux, de ramener un autre Empire Napoléonien. S'il sait maintenant ce qui se passe sur la terre, combien le poignant souvenir de Waterloo doit être adouci (si j'en juge d'après la littérature Française courante) par la pensée que parmi les souvenirs du passé les Français aiment encore par dessus tout ceux auxquels est intimement lié son nom immortel! Ce fut lui qui donna à la France la suprématie en Europe, une position telle que n'en eut jamais aucune nation ni avant ni depuis, et devant laquelle toutes les nations Européennes, l'Angleterre exceptée, avaient humblement fléchi le genou. Il avait trouvé la France dans les angoisses d'une révolution sanguinaire avec tous ses crimes, ses assassinats, et ses pillages horriblement légalisés, et de cette révolution, avec son génie gouvernemental, il fit sortir l'ordre uni au progrès. Nous éprouvons souvent nous-mêmes, encore à présent, la fascination que, vivant, il exerçait personnellement sur ses partisans, quand nous contemplons son incomparable génie et que nous essayons de mesurer sa grandeur.

Pour le rôle de conquérant héroïque, personnage dans lequel il désirait qu'on se souvînt à jamais de lui, la mort sur le champ de bataille était une nécessité. Léonidas le Spartiate, Epaminondas le Thébain,

Turenne le Français, Wolfe et Moore les Anglais, et au-dessus de tous, le grand Nelson, tous sont tombés sur le champ de leur gloire et de leur renommée. Dans beaucoup d'occasions remarquables, Napoléon montra son mépris du danger et avec quelle insouciance il savait exposer sa personne, quand il calculait que cela devait l'aider à réussir. Il sut séduire l'imagination des Français et vaincre avec des armées Françaises ; mais il ne sût pas mourir de la mort d'un héros. Pourquoi n'a-t-il pas terminé ses jours avec ces âmes vaillantes qui, alors que tout était perdu, tentèrent encore pour sa cause, le soir de cette épouvantable défaite, d'arrêter l'irrésistible courant de la poursuite? Pourquoi ne mourut-il pas avec ceux qui mouraient pour lui dans ce jour le plus mémorable de sa vie? Il ne se montra pas assez digne de la vénération, de l'amour, et du dévouement que lui témoignait sa brave, sa fidèle, sa loyale armée! N'est-il pas aussi naturel de mourir que de naître et alors qu'importe de tomber en soldat sur le champ de bataille, jeune et vigoureux, ou de s'éteindre dans son lit, malade et accablé d'années. Si la moyenne de la vie humaine était de cent ans au lieu de trente-trois, cette question pourrait avoir une certaine importance; mais il n'en est pas ainsi. La marche de Napoléon à travers le monde a été marquée du sang de milliers d'héroïques soldats, qui, sans

son ambition effrénée, auraient peut-être vécu pendant de longues années. Pourtant ce n'est pas pour cette raison, ni parce qu'il épuisa en d'horribles guerres les ressources de la prospérité nationale ou des bonheurs individuels, que certains hommes détestent surtout sa mémoire. C'est parce que toute sa carrière, depuis l'enfance jusqu'au jour de sa mort, fut une grande fausseté, un mélange de tromperie, de fourberie, et de l'indifférence la plus effroyable et la plus égoïste pour les sentiments et les besoins des autres ; ce ne fut en réalité qu'une grande et indigne déception. Ses plus grands admirateurs, eux-mêmes, doivent admettre franchement qu'il n'a rien fait gagner à la grande cause de la Justice et de la Paix. Acteur étudié et consommé dans toutes ses relations avec les hommes et les femmes, il paraissait parfois s'intéresser avec bienveillance au sort de ceux qui l'entouraient, sachant habilement simuler un sentiment ou un mouvement généreux et magnanime, quand il pensait en être récompensé. Pendant toute sa vie, il joua pour l'auditoire : pour son armée par d'émouvants ordres du jour, pour la France par ses bulletins inexacts, pour le monde, présent ou à venir, par sa conduite à Sainte-Hélène et par les romans qu'il y composa. L'instrument dont il jouait était l'homme, dont nul être humain n'a jamais mieux compris la gamme, tiré des accords plus sonores, ni su lui en faire rendre

davantage. Il connaissait les cordes qui mettent en mouvement le mécanisme moral, surtout le côté émotionnable de l'humanité, et par dessous tout l'amour du Français pour l'expression exagérée des passions. Il parvint ainsi à se faire chérir de la France et surtout de ses admirables soldats qui l'aimaient d'un amour qui n'a de comparable que le dévouement de la Dixième Légion pour César.

Le nom de cet homme prodigieux tient dans l'histoire du monde une place beaucoup plus grande que celle occupée par tous les hommes d'action, les penseurs, les poètes, les écrivains de tous les siècles. Pourtant, cet homme, que des myriades de gens considéreront toujours comme le plus grand des êtres humains, échoua dans la mission qu'il s'était donnée lui-même à accomplir, fut même battu dans son propre métier, mis hors la loi par toute l'Europe, et mourut en prison. Aucune carrière publique des plus grands conquérants du monde ne nous donne une aussi douloureuse leçon morale sur la vanité de toute ambition terrestre, et l'histoire de sa vie privée proclame en même temps « combien les grands sont petits. » Il mourut comme il avait vécu, sans sincérité, jusqu'à la fin. « *Mane, Thecel, Pharès!* Dieu a compté les jours de ton règne et en a marqué l'accomplissement. Tu as été pesé dans la balance et on t'a trouvé trop léger! » Ainsi écrivait le doigt sur la

muraille, à propos de l'orgueilleux Roi de Babylone ; et cela aurait pu également s'appliquer à celui dont la défaite de Waterloo a été ainsi décrite en vers : —

« Since he miscalled the morning star
Nor man nor fiend hath fallen so far[1]. »

[1] Depuis l'ange rebelle, faussement nommé l'Etoile de l'aurore, nul homme, nul démon n'est tombé de si haut.

FIN

SAINT-DENIS. — IMP. H. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS.